Les Romans Américains

Elle voulait son argent, son honneur, son amour et son âme elle-même.

UN AMOUR CONDAMNÉ

par

Harry Whittington

EDITIONS FERENCZI

70 F

LES ROMANS AMÉRICAINS

HARRY WHITTINGTON

UN AMOUR CONDAMNÉ

(*PRIME SUCKER*)

roman

Traduit de l'américain

par

JEAN DAVIN

ÉDITIONS FERENCZI
9, rue Antoine-Chantin
PARIS

Reproduction interdite sous quelque forme que ce soit.
Tous droits réservés.

CHAPITRE PREMIER

CARTES SUR TABLE

Hank, assis à la table de jeu, regardait la femme de George et la désirait. Il en était comme ivre, de la regarder.

Pelotonnée sur le divan, elle lisait un magazine. Elle portait une simple robe de maison, bleu pâle qui moulait ses seins et ses cuisses. Le tissu était tendu à craquer et George en était bouleversé. Il aurait aimé le palper, sentir la tiédeur de la chair sous l'étoffe légère.

De sa place, à la table de salle à manger, il la voyait par-dessus l'épaule de George. Il n'avait pas fait attention à elle, au début. Ils jouaient aux cartes, lui, George Miller, Fred Vaught et Carl Peters, tous copains du même bureau. C'était du vrai poker, régulier et sérieux. Pas un de ces jeux d'amateurs à la manque. L'enjeu n'était pas très élevé, mais ils jouaient comme si leur vie en dépendait. C'était la première fois qu'ils invitaient Hank, la première fois qu'il entrait dans la maison de George Miller. La première fois qu'il voyait la femme de George Miller.

Ce n'était pas la femme la plus belle que George ait jamais vue. Non, vraiment pas. Au début, il ne lui avait rien trouvé de spécial. Ethel était plus jolie. Ethel, c'était la femme de Hank. Restée à la maison, elle devait dormir maintenant. Elle avait tout fait pour dissuader Hank d'aller chez George Miller. Et Hank se disait qu'il aurait mieux fait de l'écouter. Ethel n'aimait pas le poker. Elle n'aimait pas que Hank sorte le soir. Que penserait-elle de le voir bouleversé par une autre femme et ivre, non pas d'alcool, mais de désir ? Oui. la tête lui en tournait. Lorsqu'il fer-

mait les yeux pour ne plus la voir, la pièce tout entière se mettait à valser.

Il rouvrit les yeux. Les meubles reprirent leur place. Elle était toujours là, pelotonnée sur le divan, les jambes relevées, sa robe remontée au-dessus des genoux. Il se demanda ce qui, en dehors du whisky, pouvait le troubler à ce point. Il dut s'avouer qu'il se sentait bouleversé depuis que leurs regards s'étaient rencontrés.

Hank en était à son quatrième whisky et il leva les yeux en buvant. Elle l'observait. Leurs yeux se prirent. Et ce fut suffisant. Son estomac se contracta. Ses yeux lui disaient aussi clairement que si elle l'avait crié qu'elle voulait ce qu'il voulait... Non, plus que cela encore ! Qu'elle lui accorderait tout ce qu'il désirait !

Ça lui donna un coup dans l'estomac ! Mais là en plein ! Comme de boire de l'alcool pur !

Il se sentait devenir chaud sous sa chemise, plus chaud que la pièce, plus chaud que l'alcool... Il ramassa ses cartes, essayant de se concentrer sur son jeu.

— Pourriez pas attendre que toutes les cartes soient distribuées ? grommela quelqu'un.

Il rougit et lâcha les cartes comme si elles le brûlaient. Il leva les yeux. Elle lui sourit et se dirigea vers la cuisine. Elle n'avait rien fait d'autre de toute la soirée. Préparer des drinks. Remplacer les verres vides par des verres pleins. Et le reste du temps, elle lisait, pelotonnée sur le divan.

Hank secoua la tête. Il ne pouvait pas imaginer Ethel dans ce rôle. Servant ses copains du bureau. Des types qu'elle ne connaissait même pas jouant aux cartes, fumant et buvant autour de la table de la salle à manger.

— Hank n'a pas l'air grand amateur de poker, fit George Miller en relevant la tête qu'il penchait sur ses cartes.

— Je vous l'ai dit, fit Hank. Je n'ai plus joué depuis des mois.

Il n'avait fait que perdre toute la soirée. Oh, ça ne ferait pas une grosse somme et ça lui était bien égal de perdre. Il travaillait trop et s'offrait trop peu de distrac-

tions. Ça lui faisait du bien de se détendre un peu. Mais lorsque, levant les yeux, il rencontra ceux de la femme de George Miller, il perdit tout intérêt pour les cartes et ne put se concentrer sur son jeu.

Donner toute son attention à son jeu le rendait nerveux. Ou était-ce le whisky ? La chaleur ? La fumée ? Ses efforts pour bien jouer ? Ses efforts plus grands encore pour oublier la façon dont *elle* l'avait regardé ? Pour échapper à sa présence, là-bas, sur le divan ?

Mais il y avait pire encore. Ce n'était pas seulement lui qu'elle regardait de cette façon-là. Ses yeux bruns reflétaient son âme même. Vous la regardiez dans les yeux et vous compreniez ce qu'elle était. *Je veux tout ce que vous voulez, disait ce regard.* Mais il comprit avec horreur que ces yeux disaient aussi : *Je veux tout ce que veulent les hommes ! N'importe quel homme !*

Quelqu'un adressa la parole à Hank qui releva la tête et s'efforça de fixer son regard sur les visages qui l'entouraient. La lumière se reflétait dans les verres de Carl Peter. Hank en fut aveuglé. Pendant un instant, il ne vit rien d'autre que ce reflet brillant dans ces lunettes.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda-t-il d'une voix lourde.

— La mise ! fit George Miller. C'est à vous de ponter.

— Bon Dieu, faites donc attention, s'exclama Fred. Vous jouez ou vous ne jouez pas ?

Hank regarda ses cartes sans rien discerner et les posa la face contre le tapis.

— Non, dit-il. Je passe.

Il les regarda jouer un moment. Puis il passa la main sur son front. Il transpirait.

— Je boirais bien quelque chose, dit-il. Ça me ferait du bien.

Il recula sa chaise et se leva, s'appuyant sur le dossier pour ne pas chanceler.

— Asseyez-vous, fit George Miller. Amy vous l'apportera. Amy, Hank veut un whisky. Apporte-le-lui.

Amy jeta son magazine et se redressa, jambes pendantes.

— Il en a un, dit-elle. Il est presque plein ! Devant lui !

George était absorbé par son jeu.

— Que diable ! fit-il. Il n'a peut-être pas envie de celui-là. Donne-lui-en un autre.

— Mais non, dit Hank. Ne vous dérangez pas, je vais y aller.

— Amy ! fit George sans lever les yeux.

— Très bien, George.

— Non, je vous en prie, répéta Hank, en regardant la jeune femme par-dessus la tête des joueurs. Je peux très bien me servir moi-même.

Il vacilla, se rattrapa. Se redressa de toute sa taille. La chambre tournait. Il regarda George par-dessus son épaule.

— Rien bu depuis un bon bout de temps, dit-il.

George ne releva même pas la tête.

Hank serra les lèvres et poussa un profond soupir. Il secoua la tête pour tâcher de se la dégager. En voilà une façon de se conduire ! La première fois qu'il voyait la femme d'un de ses copains... Il fallait se sortir ça de la tête.

Ses jambes lui semblaient en coton, mais il parvint tout de même à la cuisine. Il se pencha au-dessus de l'évier. Des lévriers poursuivaient un lièvre à la course dans ses intestins. Il eut peur de vomir.

Elle l'avait suivi dans la cuisine et se tenait juste derrière lui.

Il se retourna, s'appuyant de tout son poids contre l'évier. Il la regarda. Des cheveux sombres, en vagues souples et rattrapés sur la nuque dans une résille. Des anneaux d'or aux oreilles. Elle ressemblait à une gitane. Le regard de Hank détailla le petit nez droit, les lèvres pleines qu'effleurait un bout de langue furtif. « Oh ! Seigneur, pensa-t-il. Je suis soûl ! Il faut que je sorte d'ici ! Que je quitte cette femme ! »

— Vous sentez-vous bien ? demanda-t-elle.

Pourquoi fallait-il que sa voix fût plus basse que celle des autres femmes. Différente, avec quelque chose de rauque.

— Oui, oui, ça va !

Se sentir bien ! Avec cette contraction dans l'estomac ? Et ce désir fou de se retrouver dans son lit ?

— Quelle sorte de drink voulez-vous ? Que je vous le prépare.

— Non, non, je ne veux rien boire.

— Mais vous disiez...

— Non, je me sens drôle. Tout tourne. Je voudrais un verre d'eau, de l'eau glacée.

Tout rentrerait dans l'ordre s'il buvait un verre d'eau glacée. De l'eau bien glacée. Rien de meilleur pour une bouche sèche et un estomac en révolution.

— De l'eau ? fit-elle se retenant pour ne pas rire.

— Oui. Ne vous donnez pas la peine. Je vais me servir moi-même.

— Non, fit-elle, riant franchement, cette fois. Mais vous êtes le premier homme qui me réclame de l'eau quand il y a autre chose à boire.

Elle passa devant lui pour ouvrir la porte du réfrigérateur. Il observa sa façon de marcher. Observer, c'était trop peu dire. Il ne la quittait pas des yeux, troublé par ses hanches étroites, sa démarche souple, la ligne sensuelle de ses cuisses sous sa robe.

Il sentit qu'il marchait vers elle sans même savoir pourquoi. Il avait pris un verre sur l'égouttoir et le tenait à la main sans s'en rendre compte.

Il la regarda ouvrir le réfrigérateur et en sortir une bouteille en matière plastique ; l'eau suintait sur ses flancs en perles rondes. Mais ce n'était pas la bouteille qu'il regardait.

Amy se tourna et ferma la porte d'un coup de rein. Puis elle s'y appuya.

Elle ne regardait pas la bouteille qu'elle tenait à la main. Elle regardait Hank. Elle fit un pas de côté et se trouva pressée contre la porte du frigidaire. Elle rejeta la tête en arrière, ses cheveux se détachant, d'un noir de jais, contre la blancheur luisante de l'émail.

Et de nouveau le regard de ses yeux bruns. Ces fenêtres ouvertes sur ses pensées les plus intimes.

Il sentait battre son propre cœur... Il fit un pas vers elle... Un faible espace les séparait... Il pouvait sentir sa chaleur !

Elle sourit, montrant ses dents d'une blancheur parfaite. Il fallait pourtant qu'elle eut une petite imperfection. Il la chercha et la trouva. Une de ses dents était légèrement ébréchée. Le genre d'ébréchure que fait une femme en ouvrant un bigoudi de métal avec ses dents.

— Embrasser la femme d'un copain dans la cuisine ! fit-elle en se moquant de lui. Seigneur, dans combien de milliers de maisons font-ils cela, ce soir ?

Confus, Hank recula.

Elle rit de nouveau et le prit par le bras.

— Ça ne fait rien, dit-elle. C'est comme d'embrasser une femme dans un taxi. Tout le monde le fait.

Son haleine était chaude de whisky. Pour la première fois, Hank aima ce parfum d'alcool sur cette bouche de femme. C'était bon ! C'était plus grisant que l'alcool lui-même !

Ce fut cette griserie même qui le fit agir.

Il fit un pas en avant, se pressa contre elle.

Il en eut le souffle coupé de la sentir contre lui, de sentir contre le sien le poids de ce corps et ses formes voluptueuses. Il lâcha le verre qu'il tenait à la main. Le verre tomba sur le linoléum imitation dallage et ne se cassa pas. Mais qu'importait ? Plus rien n'importait ! Il aurait marché sur du verre pilé pour la tenir ainsi contre lui.

Il referma ses grandes mains sur les bras de la jeune femme, sentit les pointes aiguës de ses seins s'écraser contre sa dure poitrine. Lui renversant la tête en arrière, il lui écrasa la bouche de ses lèvres.

Il n'aurait pu dire combien de temps ils restèrent ainsi, bouche à bouche.

Finalement elle le repoussa d'un geste brusque et sauvage. Elle dégagea sa bouche d'abord, puis son torse et ses seins pintèrent de nouveau sous sa robe. Mais elle restait encore liée à lui comme s'ils ne pouvaient se détacher l'un de l'autre.

Lorsqu'elle se fut écartée de lui, le repoussant des deux mains, il se sentit seul et incomplet, privé du contact de son corps tiède.

Amy le regardait. Elle ne riait plus et ses yeux ne s'offraient plus. Il y avait de l'effroi dans son regard et de l'angoisse.

— Seigneur ! murmura-t-elle, oh, Seigneur !

Elle se glissa entre Hank et le réfrigérateur, se baissa pour ramasser le verre. Elle lui versa un verre d'eau glacée, pressant la bouteille de plastique pour faire jaillir un filet d'eau.

Ses mains tremblaient. Elle renversa un peu d'eau puis lui tendit le verre plein jusqu'au bord.

— Voilà votre eau, dit-elle.

Elle parlait froidement. Elle remit la bouteille en place, et sortit de la cuisine en lissant ses cheveux.

Hank but une gorgée d'eau qui lui brûla la gorge et la poitrine, et qui souleva des tempêtes dans son estomac. Il posa le verre sur l'évier.

Il rentra dans la salle à manger, et George leva la tête.

— Ça ne va pas, Hank ? Vous avez l'air mal fichu !

— Non, ça ne va pas très fort. Je crois que je vais rentrer. Ne comptez plus sur moi pour jouer !

— Bon Dieu, mais il n'est que onze heures !

— Je sais. Mais je ne me sens pas très bien.

La lumière joua sur les lunettes de Carl qui se livrait à un rapide calcul.

— Vous perdez cinquante dollars, mon vieux. Essayez de vous rattraper. La chance peut tourner.

— Non, je préfère rentrer, George ; merci pour cette chic soirée. Mais je me sens un peu étourdi.

— Vous voulez que je vous mette en voiture ?

— Non, non ! Ça ira.

— Amy, donne son chapeau à Hank, veux-tu ? dit George par-dessus son épaule.

— Il n'en avait pas, fit Amy sans se lever du divan.

— A demain, Hank, fit George sans quitter ses cartes des yeux.

Hank lui fit un signe d'adieu. Il dut faire un effort

pour prendre congé de Carl et de Fred. La sueur se glaçait sur son front.

Il alla jusqu'à la porte, se retourna pour regarder Amy. Pelotonnée sur le divan, les jambes remontées, elle s'était replongée dans la lecture de son magazine. Elle prit son verre, but une gorgée.

— Bonne nuit, Mrs. Miller, dit Hank. Et merci.

— Bonne nuit, répondit Amy sans le regarder, les yeux baissés sur son magazine.

CHAPITRE II

LA CHAMBRE D'AMIS

Il laissa la porte retomber derrière lui, puis se mit à la recherche de sa voiture, une Mercury dernier modèle. Elle lui parut terriblement loin.

Incroyablement loin. A se demander s'il y arriverait.

Il se mordit fortement la lèvre et descendit l'allée. Il se sentait les genoux faibles. La démarche mal assurée, il ne marchait pas très droit.

Il atteignit sa voiture avec un soupir de satisfaction et s'y cramponna. Il sentait qu'il allait vomir. Il regarda par-dessus son épaule. Ses copains étaient toujours en train de jouer. Il distingua même la tête brune d'Amy, au coin du sofa.

Il fit le tour de sa voiture. Il était content de lui-même... Content d'être parti à temps... D'être malade sans témoins... Oui, il était bien content...

Conduisant la Mercury à quarante à l'heure, il passa devant un poste de police et salua au passage les agents en souriant. Mais, bien entendu, ceux-ci ne le virent pas. « Heureusement qu'ils ne se doutent pas que je suis soûl », pensa Hank. Une voiture débouchait d'une rue transversale. Il eut juste le temps de donner un coup de freins.

Il pénétra en voiture dans l'allée qui menait à son cottage de six pièces. Quelqu'un, après son départ, avait

refermé les portes du garage. Ethel, sans aucun doute. Elle était furieuse qu'il sorte. Et elle avait fermé le garage rien que pour l'embêter.

Il amena la voiture jusque devant la porte d'entrée du bungalow. Il était malheureusement impossible d'y faire passer une voiture aussi large. Il coupa le contact, enleva la clé et sortit de voiture.

La lumière était allumée sous le porche et le verrou n'était pas mis. Il entra dans la maison, verrouilla la porte, éteignit la lumière.

Le cottage était plongé dans l'obscurité. Mais il connaissait la maison comme la paume de sa main. Mais quand on y pense, est-ce qu'on connaît si bien que ça la paume de sa main ?

Il défit sa cravate, déboutonna sa chemise tout en traversant le hall et le living-room. Puis il entra dans la salle de bains et donna la lumière.

Il acheva de se dévêtir, laissant ses vêtements tomber à ses pieds. Il se rinça la bouche, se lava les dents et s'examina dans la glace en pied. Il se fit la grimace. « Dérober un baiser dans une cuisine, dit-il à haute voix, Voilà à quoi servent les cuisines ! Un homme ne peut plus aller boire un verre d'eau sans tomber sur une beauté fatale ! »

Il cessa de grimacer et s'examina sévèrement. Il continuait à ressentir un vide, se souvenait de la chaude haleine d'Amy, parfumée de whisky. De sa bouche, si douce sous la sienne. De la façon dont elle s'était pressée contre lui, de son corps contre le sien.

Il se rappela aussi qu'elle n'avait même pas levé la tête lorsqu'il était parti.

« Eh bien quoi ? Maintenant que j'ai quitté leur maison c'est ce vieux Carl Peter ou bien Fred Vaugh qui ira quémander à la cuisine un verre d'eau et un baiser... Elle est capable d'embrasser même son mari, se dit-il avec un rire amer. Mais non ! Non, elle n'en fera rien ! Je dis cela pour rire. »

Il transpirait de nouveau. Il essuya la sueur qui coulait de son front. Son gilet de corps était trempé. Il l'en-

leva et le jeta sur le sol. Puis il s'examina de nouveau. Il respira profondément, bombant le torse. Il secoua la tête, et vint se regarder de plus près, tout nu, dans le miroir.

« Son mari est beaucoup mieux que moi », se dit-il avec mélancolie. Lui n'était qu'un pauvre type qui travaillait trop durement depuis trop longtemps. Pas de sorties ! Pas de distractions ! Se lever quand le réveil sonnait et revenir à la maison un certain nombre d'heures après. Et ne pas cesser de se dépêcher entre temps. Un pauvre type trimant dur pour acheter une nouvelle Buick, un nouveau bungalow. Trimant dur pour obtenir un poste mieux payé. Le rêve de tous les Américains. Les autres, à sa place, ne se seraient pas frappés pour l'épisode de la cuisine, ni pour une fille comme cette Amy. Mais lui, il était rouillé. Oui, rouillé.

« N'y pense plus, se dit-il. Elle a eu ce qu'elle voulait, tout en se moquant de toi. Son petit baiser quotidien. Et toi, qu'est-ce que tu voulais pour tes cinquante dollars ? Une danseuse ? Bonne nuit, don Juan ! Va dormir ! »

Il quitta la salle de bains sans éteindre la lumière et se dirigea vers la chambre à coucher. Ethel dormait. Sa tête blonde hérissée de bigoudis, creusait l'oreiller. Elle s'était mise en chien de fusil au bord du lit. Il serait obligé de la réveiller pour se coucher.

Il resta près du lit à la regarder. Il ne connaissait pas de femme de trente ans qui eût l'air aussi jeune qu'elle. D'ailleurs, tout le monde le disait et Ethel s'en glorifiait. Elle passait chaque soir une demi-heure à se masser le visage. Ils étaient mariés depuis dix ans et il y avait longtemps qu'elle ne se souciait plus assez de lui pour négliger, ne fût-ce qu'un soir, ses soins de beauté. Des années ? En y pensant bien, il se demanda si elle les avait jamais négligés. Peut-être qu'au début, elle se relevait après qu'il s'était endormi.

— Hello, dit-il. Tu dors ? Oh, non, ne te lève pas. N'ouvre pas les yeux. Remue simplement ton joli petit derrière que je puisse m'étendre à côté de toi.

Elle ne bougea pas. Il se pencha et la prenant par son

épaule nue, la secoua. Elle grogna un peu et se retourna sur le dos. Ses seins, fermes et pleins, saillaient sous la soie légère de sa chemise de nuit.

Il couvrit un de ses seins de la paume de sa main.

Elle ouvrit les yeux et le regarda. Ecartant sa main, elle croisa ses bras sur sa poitrine.

— Tu as bu ! dit-elle.

— Tu as triché ! Je t'avais dit de ne pas ouvrir les yeux ! Tu connais l'histoire du mari qui est rentré chez lui dans le plâtre ?

— Non.

— Tu as bien de la chance ! Et je ne te la raconterai pas ! T'ai-je dit combien tu étais jolie ce soir ?

— Enfile ton pyjama, couche-toi et dors.

— Une minute ! Veux-tu que j'enfile mon pyjama, que je me couche près de toi, ou que je dorme ?

— Je t'en prie, Hank ! Je suis fatiguée... J'ai sommeil... Laisse-moi tranquille !

— Mais chérie, ma chérie, je n'ai pas la moindre envie de te laisser tranquille ! Je suis revenu exprès auprès de toi. Tu ne trouves pas ça gentil ? Il existe des tas d'endroits où j'aurais pu aller. Chasser la grouse au Canada, par exemple ? As-tu déjà chassé la grouse ? As-tu déjà vu une grouse ? Et il y avait une expédition polaire se disposant à partir juste au coin de Lemon et de Main Street, à l'endroit où se tient généralement l'Armée du Salut. Et quand j'y pense, ils m'ont offert des ponts d'or pour me joindre à eux... Chérie, quelle ravissante robe de nuit ! Elle est si...

— Assez ! Tu es ivre ! Je ne t'ai jamais vu ivre à ce point-là !

Hank s'assit sur le bord du lit et essaya d'embrasser sa femme. Mais elle détourna de lui son visage.

— Tu pues l'alcool, dit-elle avec dégoût.

Il secoua la tête en souriant.

— C'est curieux l'effet que peut avoir le whisky ! Il parfume certaines haleines, mais ne semble pas parfumer la mienne... Cette place est libre ? Vous permettez, madame, que je m'y couche ? Que vous êtes bien faite !

Je suis inspecteur, figurez-vous ! Vous voulez bien que je vous inspecte de plus près ?

— Hank, tu es ignoble ! Cesse de parler ainsi !

— Des mots, chérie, simplement des mots. Ils n'ont aucun sens, à moins que tu leur en donnes un.

— Je me moque de ce que tu peux dire ! Je te connais maintenant ! Je sais à quel point tu peux être ignoble ! Aucun mari ne se permettrait de parler à sa femme comme tu le fais ! Il n'oserait pas !

— C'est possible, mon chou. Mais je ne suis pas un autre homme. Je suis moi. Et je dis les choses que les gens s'attendent à m'entendre dire. Ils me regardent et pensent : « Regardez ce Hank Ireland. Un vrai diable ! » Si je parlais comme un ange, ils seraient déçus. Et toi aussi tu le serais. Pourquoi n'as-tu pas épousé Ed Gantner ? Tu n'aurais pas eu de déceptions avec lui.

— Il m'aurait traitée avec respect, lui. Comme une lady...

— Dis-moi si il existe une vie plus ennuyeuse que celle d'une lady et je te dirai qui a épousé Ed Gantner, fit Hank en pouffant, ravi de sa plaisanterie.

— Ed Gantner est un gantleman !

— Qui ça ?

— Ed Gantner !

— Jamais entendu parler de lui de ma vie... Mais vraiment, quelle ravissante chemise de nuit ! Il n'y a que toi qui puisses en porter une pareille. C'est que tu as tout ce qu'il faut par-dessous.

— Assez, Hank. Ne me touche pas. Si tu t'imagines que je vais me laisser faire, soûl comme tu es ! Si seulement j'étais partie en vacances hier ! Maman insistait pour que je parte aux lacs avec elle. Je regrette d'avoir attendu. Je déplore de te voir dans cet état...

— Qu'est-ce qu'il a, mon état ? Tu ne me trouves pas beau comme ça ? fit Hank en riant, et en s'examinant. Un corps magnifique, ma chère. Vous qui êtes trop maigre, demandez à Hank Ireland la meilleure façon de développer vos muscles ! Les femmes vous trouveront bientôt à leur goût et elles feront constamment appel à vous !

— Si tu ne cesses pas, je sors du lit et je vais dormir dans la chambre d'amis !

— Oh ! non, pour rien au monde ! Il ne sera pas dit que j'ai chassé une femme hors de son lit bien chaud. C'est moi qui vais aller coucher dans la chambre d'amis... Qui vais m'exiler dans la chambre d'amis... Comme un hôte de passage !

Hank se leva.

— Bonne nuit, mon amour. Et laisse-moi te dire que j'ai apprécié chaque minute de cette réfrigérante conversation. Téléphone-moi quelques fois. Aussi souvent que tu voudras. Ça a été un plaisir d'être marié avec toi. J'avais parfois l'impression de ne pas être marié du tout. Bonne nuit, Mrs. Ireland.

— Va, Hank, va te coucher, dit Ethel excédée. J'ai envie de dormir. Et enfile ton pyjama. Tu es vraiment indécent!

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? demanda Hank en se regardant.

Il contempla encore sa femme un moment, puis se détournant, sortit de la pièce d'un pas mal assuré. Il éteignit la lumière de la salle de bains et se dirigea à tâtons dans l'obscurité.

Il tomba étendu sur le lit de la chambre d'amis sans même se donner la peine d'enlever le couvre-pied. Ethel serait furieuse, demain matin. Mais y aurait-il vraiment un lendemain matin ? Des grands cercles d'or se balancèrent devant ses yeux. De vraies boucles d'oreilles de gitanes.

— Bonne nuit, Mrs. Miller, dit-il à haute voix. Et merci... Bonne nuit, Mrs. Ireland, et merci à vous aussi.

CHAPITRE III

RÈGLEMENT DE COMPTES

Hank s'éveilla le lendemain, à six heures du matin, singulièrement calmé. Il se sentait toujours mal après une cuite, mais jamais aussi mal que ce matin-là.

Il mit les pieds par terre, puis resta un moment assis, la tête entre les mains. Ce n'était pas la tête qui lui faisait mal, mais l'estomac. Il éprouvait une sensation de vide. Un sentiment de solitude aussi, sans savoir ce qu'il regrettait. L'impression de désirer quelque chose sans savoir exactement quoi. Un sentiment de manque et d'incertitude.

Il se leva sans bruit, se dirigea vers la salle de bains, se doucha, s'habilla. Il marchait sur la pointe des pieds. Il n'avait aucune envie de parler avec Ethel. Elle partait pour le lac Vital passer quelques semaines auprès de sa mère. Elle y allait chaque année. Pour la première fois, il souhaita qu'elle fût déjà partie. Ce matin il désirait plus que tout s'en aller sans la revoir et sans lui parler.

C'était absurde de sa part, il ne l'ignorait pas, mais il ne savait comment l'affronter. Il redoutait les reproches qu'il lirait dans ses yeux. Que lui avait-elle dit hier soir ? Qu'aucun homme ne se permettrait de traiter sa femme ainsi. Ne se mettrait à la peloter parce qu'il était ivre.

Il se gratta la tête. Il lui semblait que le mariage pouvait sans inconvénient supporter quelques privautés. Il y avait eu dans sa vie trop de respect et trop de prudence, trop de travail vingt-quatre heures sur vingt-quatre; trop de respectabilité. De toute façon, il ne tenait pas à rencontrer le regard d'Ethel, ce matin-là. Ils étaient mariés depuis dix ans et jamais il ne l'avait offensée volontairement. Au contraire, que de choses assommantes il avait faites, uniquement pour plaire à Ethel.

Il fit la grimace. Il pouvait les compter sur les doigts les choses qu'il faisait pour son plaisir. Il était pris dans la routine et n'avait pas de vie à lui. Rien que des habitudes qu'il mettait ou enlevait comme les chemises que lui achetait Ethel.

C'était sa femme après tout. Et il avait la gueule de bois. Il ne pensait pas à la quitter. Il l'aimait, bien sûr.

Il buta sur cette dernière pensée, réfléchit un moment. Pour être plus exact, il l'avait aimée. Il se rappelait combien ils avaient été amoureux l'un de l'autre. Mais ils

étaient mariés depuis dix ans et elle prétendait le connaître ! Tout en l'accusant, bien entendu, de ne pas la comprendre...

Il avait toujours su ce qu'il désirait dans la vie. Il savait où il allait et ce qu'il attendait de la vie. Et Ethel faisait partie de sa vie. C'était simplement cette gueule de bois... Il ne désirait pas lui parler ce matin, voilà tout.

Il boutonnait sa chemise, lorsqu'elle ouvrit les yeux.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Travailler, fit-il sans se retourner. Je vais travailler.

— Quelle heure est-il ?

— Je ne sais pas. J'ai oublié de remonter la pendule.

— Mais tu as ta montre-bracelet.

— Celle-là aussi, j'ai oublié de la remonter.

Ethel s'assit dans son lit.

— Tu fais la tête, Hank ? Tu fais l'imbécile à cause d'hier soir ?

— Non.

— C'est pourtant exactement ce que tu fais. Tu es là comme un petit garçon têtu.

— Un homme est un petit garçon qui a grandi, cita Hank, d'une voix pleine de ressentiment. Et je ne peux pas m'empêcher d'être ce que je suis.

Et il se dirigea vers la porte.

— Attends un instant que je prépare ton petit déjeuner.

— Non, je le prendrai en ville. Je n'ai pas faim. Rendors-toi.

— Je suis complètement réveillée, maintenant.

Il s'arrêta à la porte, lui lança un dernier regard.

— Oui ? Ce n'est pas de chance ! Mais figure-toi que je m'en fiche complètement !

Quand il arriva dans le bas de la ville, il ne sut où aller. Il n'était pas encore sept heures, et son bureau n'ouvrait qu'à neuf. Aucun bar n'était ouvert, sauf un établissement miteux où des types, chapeau sur la tête, avalaient des nourritures répugnantes. Des gens qui ne se demandaient pas avec quoi on avait fait frire leurs œufs, combien de temps le café avait bouilli, ni quand on avait aéré la salle pour la dernière fois.

Il continua de rouler. Le soleil était déjà chaud et sa chemise lui collait aux épaules. Il laissa sa voiture dans le parking du bureau et se dirigea vers le jardin public.

Il trouva une place à l'ombre et s'installa sur un banc accueillant. Un jeune marchand de journaux passa à bicyclette, sifflant gaîment. Un petit rentier en gris trottinait, tenant en laisse un cocker noir. Il devait être huit heures maintenant, car le soleil gagnait le banc où il s'était réfugié. La tête lui faisait mal. Ses yeux le brûlaient. Et d'innombrables insectes lui chatouillaient l'estomac.

Il essaya de penser à Ethel, mais toutes ses pensées le portaient vers Amy Miller. Une jolie fille passa, se rendant à quelque bureau. Il essaya de la suivre en pensée, mais il revenait toujours à la soirée précédente. Ce qu'il désirait, il l'avait lu dans les yeux bruns d'Amy Miller. Il le savait, et elle le savait.

Cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Pas de chichis... Pas de boniments... Juste un homme et une femme qui se regardent. Et qui savent...

Il referma les doigts sur ses paumes humides. La nuit dernière, il avait regardé une femme pour la première fois et il l'avait désirée. Et maintenant le monde entier lui paraissait différent. Jusque-là, il était content de son sort. Content d'une façon négative. Il suivait une ornière, mais il passait tellement de temps à creuser cette ornière qu'il ne s'en était pas bien rendu compte. Il comprenait seulement maintenant à quel point il en avait marre de tout.

En voilà des façons de réfléchir ! Il n'était plus un enfant, tout de même ! Il avait trente et un ans ! Un homme doit se montrer raisonnable à cet âge-là !

Il n'avait même pas l'excuse d'être malheureux avec Ethel. Il ne l'était pas. Mais il en avait marre ! Marre ! Il ne se souvenait même plus d'avoir éprouvé autre chose qu'un lourd ennui.

Sur le trottoir en bordure du parc, la circulation se fit plus active. Des gens passaient, se hâtant vers leur lieu de travail. Essayant, eux aussi, de creuser plus profond leur ornière. Paraissant tous savoir où ils allaient et pourquoi ils y allaient.

Lui ne savait qu'une chose. C'est que pendant toutes ces années il avait vécu comme un somnambule.

Il se leva et se joignit au flot des gens pressés. Dans un restaurant air-conditionné, au rez-de-chaussée du building où se trouvait son bureau, il commanda du jus d'orange, des œufs au bacon et du café. Mais lorsqu'on le servit, il ne put rien avaler. L'odeur même de la nourriture le rendait malade.

Il repoussa le plateau sans y toucher. Il donna un pourboire à la serveuse, paya l'addition et monta à son bureau. Et le plus comique de l'affaire, c'est qu'il fut de vingt minutes en retard.

Comme il entrait, sa secrétaire lui dit :

— Mr. Herviman voudrait vous voir.

Hank s'installa à son bureau et la regarda. Jolie et empressée comme toute bonne secrétaire doit l'être le matin. Blonde. Un peu forte.

— Encore mariée, ce matin, Lucile ?

— J'en ai peur, dit-elle, souriante.

— Bon, fit Hank avec un haussement d'épaules éloquent. Faites entrer Mr. Herviman.

Lorsque Mr. Herviman entra, il parvint à se lever et à lui sourire. En se tenant solidement au rebord de son bureau, il parvenait à faire taire les pigeons qui se chamaillaient dans son estomac.

Mr. Herviman était un type maigre aux cheveux gris, au visage rougeaud. Il sourit à Hank, mais des lèvres seulement et son regard resta soucieux. Hank le pria de s'asseoir et Herviman prit un fauteuil en face du bureau.

— Ça me fait plaisir de vous voir, Mr. Herviman, dit Hank.

Les magasins Herviman avaient été un des meilleurs clients de Hank avant qu'il ne devienne chef des ventes chez Thompson. Herviman connaissait bien Hank et l'appréciait beaucoup. C'est probablement pour ça qu'il lui exposa ses ennuis au lieu d'aller chez le vieux Thompson, comme cela aurait été normal.

— Je suis contrarié, Hank.

— A quel sujet, Mr. Herviman ? Si c'est en notre pou-

voir d'arranger les choses, nous n'y manquerons pas. Vous êtes un trop bon client pour que nous ne fassions pas l'impossible pour vous satisfaire.

— Voilà ! Il s'est produit quelque chose d'ennuyeux... Une chose que l'on pouvait éviter... Et ce n'est pas la première fois !

Hank se pencha en avant et s'efforça de sourire.

— Si nous prenions les choses par le commencement, hein ?

Herviman lui rendit son sourire.

— D'accord ! Tout a commencé quand ils ont envoyé un nouveau représentant pour vous remplacer. Un certain Miller...

— George Miller ? demanda Hank, sentant son estomac se contracter.

— Exactement ! A deux reprises, il a obtenu de grosses commandes des directeurs de mes succursales, en leur promettant de leur livrer rapidement des marchandises qui allaient se faire rares sur le marché et dont le prix allait monter. Dans les deux cas, au moment où les livraisons ont été faites, ces marchandises abondaient sur le marché à un prix légèrement inférieur.

Hank se pencha en avant... Il connaissait le truc... Le plus moche qu'on puisse employer ! Découvrir de quoi le client avait besoin et lui promettre la livraison immédiate sans même s'assurer que le fabricant avait en réserves les quantités promises. Les grosses commandes procuraient de grosses commissions. C'était un moyen que Hank n'avait jamais employé. Mais il n'avait jamais connu les difficultés qu'éprouvaient certains représentants et leurs constants besoins d'argent. Comme George Miller par exemple.

— Si vous voulez bien me communiquer la date des commandes et la liste des marchandises commandées, nous nous livrerons à une vérification, Mr. Herviman. Il est possible que Mr. Miller ait été de bonne foi en vous faisant des promesses...

— A deux reprises ?

— Des accidents peuvent se produire... Laissez-nous

d'abord faire une enquête. S'il a bien spécifié que les commandes étaient pressées, et si nous avions la marchandise, la faute serait alors au service de distribution...

— Non, fit Herviman dont la main tremblait. La faute ne vient pas du service de distribution. Je peux vous l'assurer. Ce Miller est un bon à rien, prêt à raconter n'importe quoi pour faire de l'argent. J'attendrai, puisque vous me le demandez. C'est bien pour vous faire plaisir, et parce que je vous ai toujours trouvé correct en affaires. Mais si cela se renouvelle, j'aurai sa peau. Je... je ne vais pas continuer à traiter des affaires avec un homme dans lequel je n'ai aucune confiance !

Les épaules de Hank s'affaissèrent. Il avait senti venir la chose. Mais pourquoi fallait-il qu'elle éclate aujourd'hui ?

Lorsque Herviman fut parti, Hank appela Lucile.

Elle entra, son bloc et ses crayons à la main. Très à son affaire, comme toujours.

Elle s'assit dans le fauteuil que Herviman venait de quitter, croisa les jambes. Mais ce matin-là, Hank ne leur accorda même pas un coup d'œil.

— Ça ne va pas ce matin, Hank ? demanda-t-elle.

Hank l'entendit à peine et sourit machinalement.

— Dites-moi, lorsque George arrivera, voulez-vous me l'envoyer ?

— Herviman s'est plaint ?

— Oui.

— Seigneur ! Il va fort, George Miller ! Voulez-vous m'accorder une faveur ?

— Certainement. Laquelle ?

— Rappelez-lui qu'il a été payé hier et qu'il me doit dix dollars...

— Non ! A vous aussi ?

— Mais oui ! Personne ne peut lui résister quand il fait du charme. Il en fait pour moi et j'y ai été de mes dix dollars, avant de savoir ce qui m'arrivait. Mais j'en ai besoin et il n'a même plus l'air de se souvenir qu'il me les a empruntés.

— Je l'obligerai à vous les rendre, Lucile, dit Hank en

passant la main sur son front d'un air las. Mais ne lui en prêtez plus sous aucun prétexte.

— Soyez tranquille. Depuis l'histoire des dix dollars, je me suis renseignée. Il emprunte de l'argent à tout le monde et met des mois à le rendre. Je me demande ce que ce type fait de tout cet argent...

Carl Peter était le comptable de la Compagnie. Agé d'une trentaine d'années, il avait fait des études d'expert comptable, mais son poste de comptable chez Thompson lui paraissait si sûr qu'il avait peur d'en changer. Lui aussi a son ornière, se dit Hank.

Carl devait certainement aller chez le coiffeur le meilleur marché de la ville. Ses cheveux châtain clair étaient coupés très courts sur la nuque et derrière les oreilles, et se dressaient sur le sommet de sa tête. Il portait des lunettes épaisses comme des loupes.

Il s'assit près du bureau de Hank. Il tenait à la main une poignée de papiers couverts de chiffres. Sans rien dire, il posa une liste de frais sur le bureau, tout en remontant ses lunettes toujours prêtes à glisser.

La liste de frais était signée. « George Miller. »

— J'en ai déjà pas mal vu, depuis le temps, dit-il en secouant la tête. Mais ça, ça dépasse tout : « Offert à déjeuner à deux clients : soixante-dix dollars ! »

Les mains de Hank tremblaient. Il prit la feuille et vérifia de ses propres yeux.

— Seigneur ! murmura-t-il, le souffle coupé. Bon Dieu !

— Il faut que cette feuille soit signée, dit Peters. J'ai honte de la montrer à qui que ce soit et de demander une signature. Je déteste passer pour un imbécile.

— Le caissier a payé ?

— Oui. C'est l'ordre de Thompson. Payer sans discuter. Vous le connaissez. Il aime laisser la bride sur le cou à ses représentants. Qu'ils agissent comme bon leur semble et qu'ensuite ils produisent la note. Le principal c'est d'obtenir une signature, avant que cette feuille tombe sous les yeux de Thompson. Si la feuille est signée, il ne dira rien.

— En avez-vous parlé à George ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ma foi, si je commençais à lui parler, j'aurais tant de choses à lui dire... Des trous... Des comptes qui ne se balancent pas... Il dépense plus d'argent qu'il n'en fait rentrer. Qu'il n'en fait rentrer pour nous, j'entends... Je ne dis pas que George mérite d'être aidé, reprit-il en ajoutant au feuillet le reste des papiers qu'il tenait à la main. Mais c'est un chic type. Et ça m'ennuierait qu'on le balance, s'il y a moyen d'empêcher ça.

— Bon Dieu ! Mais je ne sais pas ce que je peux faire pour lui !

— Ma foi, moi non plus. Mais je pensais que peut-être, étant donné que vous êtes un ami de sa femme et de lui...

— Sa femme ? Je l'ai vue hier soir pour la première fois !

— Vraiment ? George nous a raconté, à Fred et à moi, que vous étiez un de leurs meilleurs amis. Et que c'est pour ça qu'il s'est adressé à vous quand il a appris qu'Andy était malade et qu'il ne pouvait pas venir jouer au poker.

Hank se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Laissez tout ça ici, dit-il. Je vais y réfléchir. Et je vous en reparlerai cet après-midi.

Carl se leva, ravi de se débarrasser de ce fardeau sur les épaules d'un autre et se hâta de quitter le bureau.

Hank se mit à examiner les papiers que lui avait laissés Peter. On y voyait clairement comment un homme ayant dépensé plus qu'il ne gagnait s'était efforcé de se refaire en dressant d'exorbitantes notes de frais, et en réalisant des bénéfices sur des commandes qu'il n'était pas sûr de pouvoir livrer.

Il ferma les yeux et les pressa de ses doigts. Il revoyait Amy comme il l'avait vue hier soir. Rejetant la tête en arrière... Entrouvrant les lèvres... Et puis ce regard dans ses yeux après, ce regard non prémédité... Un mélange de surprise et de crainte !

Il rouvrit les yeux et examina une fois de plus tous les papiers. C'était ce qu'il détestait le plus dans son nouveau poste... Devoir exécuter des types ! Tous les postes ont leur

défaut, bien sûr. Celui-ci payait bien et les heures etaient douces. Et pourtant, comme il serait heureux lorsqu'il pourrait le quitter ! Il avait l'intention de créer, avec l'aide de son beau-père, le père d'Ethel, un journal dans une petite ville de l'intérieur. Mais Hank avait promis à Ethel de ne plus lui en parler tant que leurs dettes ne seraient pas payées. Lorsque le dernier versement sur l'achat de la maison à tempérament serait effectué, il serait libre. En même temps, il mettait de l'argent de côté pour acheter le journal et l'imprimerie avec l'aide du père d'Ethel. Son beau-père s'intéressait au côté imprimerie de la chose. Hank s'occuperait exclusivement de la rédaction du journal. Quel rêve merveilleux ! Quel beau jour ce serait ! Il ne pouvait pas en discuter à la maison, évidemment, mais quelquefois son beau-père venait le voir au bureau et ils en parlaient tous les deux, comme deux gosses qui chuchotent en classe.

C'était peut-être là l'explication de tout. Il avait travaillé si dur pour payer les dettes que contractait Ethel et pour mettre de l'argent de côté qu'il se rendait compte maintenant qu'il avait vécu la vie d'un écureuil en cage. Et le journal n'était encore qu'un rêve lointain.

Il posa son poing fermé sur la liasse de papiers. Il lui fallait, en plus, parler à George Miller. A George Miller qui sortait avec des filles ravissantes, jouait, buvait, mentait, empruntait de l'argent à tout le monde, truquait ses dépenses, faisait la bringue et jouissait de la vie. Comme il enviait George Miller ! George qui prenait du bon temps ! Tandis que lui, Hank, était là à réfléchir à ce qu'il allait faire de ces papiers. Et que le hantait le souvenir de la femme de George, qu'il ne pouvait se sortir de la tête.

CHAPITRE IV

LE RÊVE DE WINONA

— Mr. Payson demande à vous voir.
— Parfait, Lucile. Faites-le entrer.

La secrétaire se disposait à aller chercher le visiteur. Mais le père d'Ethel était entré sur ses talons. Il lui sourit. C'était un drôle de petit bonhomme d'une cinquantaine d'années, à l'air insouciant.

Hank se leva, souriant, et fit le tour de son bureau.

— Par exemple, Justin ! Je pensais justement à vous ! Comment ça va ?

Justin Payson attendit, pour répondre, que Lucile se soit retirée en fermant la porte derrière elle. On aurait pu croire que la santé du petit homme était une chose secrète et confidentielle.

Il donna à Hank une chaude poignée de main, en l'examinant des pieds à la tête.

— Vous avez l'air bien mal fichu, mon garçon ! déclara-t-il.

— La gueule de bois ! fit Hank. Il n'était pas loin de minuit quand je suis rentré !

Le père d'Ethel se mit à rire.

— Voyez-vous ce noceur ! Est-ce qu'Ethel vous a enfermé dehors ?

— Pas avec une clé, fit Hank en faisant une grimace expressive.

Payson s'assit en souriant. Il remonta son pantalon comme s'il avait un pli sur chaque jambe. Ce qui n'était pas le cas. Il avait l'air, tant ses vêtements étaient froissés, d'avoir dormi sur un banc du parc.

— Je devine comment les choses se sont passées, dit-il. La mère d'Ethel était comme ça. Et la plupart des femmes, à ce que je crois. J'ai souvent pensé que si les hommes pouvaient trouver un produit de remplacement, ils ne tarderaient pas à se passer des femmes.

Hank sourit, réconforté. Ça lui faisait toujours du bien de parler avec le père d'Ethel. Le bonhomme était imprimeur de profession. Il avait participé à une grève dans un journal, quelque quinze ans auparavant. Lorsque l'administration du journal réengagea les ouvriers syndiqués, elle refusa de reprendre le père d'Ethel. Celui-ci s'était exprimé en termes violents contre les administrateurs. Le syndicat obligea le journal à réengager Payson, mais on lui rendit

la vie si difficile, qu'au bout d'une année, il donna sa démission. Il avait passé le restant de sa vie à rêver de posséder un jour une imprimerie qu'il pourrait conduire à sa guise.

— Je me suis absenté pendant quelques jours, expliqua-t-il. Je suis allé voir Winona.

— Qu'est-ce que c'est ? Une danseuse ?

— Non, une petite ville. Ou plutôt un gros bourg. Deux mille cinq cents âmes. La plus jolie petite imprimerie, le journal local le plus sympathique qu'on puisse voir. Nous pourrions l'avoir, j'en suis persuadé. Et dans moins d'un an, nous prendrions notre envol comme de vrais pigeons voyageurs.

— Le propriétaire est disposé à vendre ?

— Je n'en connais pas qui veuillent l'avouer, mais je n'en connais pas non plus qui ne soient disposés à vendre, si on leur offre un bon prix. Il nous faut absolument entreprendre cette affaire ensemble, Hank, et réunir nos capitaux... même si nous ne pouvons effectuer qu'un premier versement.

— En ce moment, ça m'est impossible, dit Hank avec un geste impuissant des deux mains.

Payson sembla se recroqueviller.

— Vous me répondez cela chaque fois, dit-il. Quand serez-vous prêt, Hank ? Etes-vous encroûté à ce point ? Ou tellement soucieux de votre sécurité ?

— Bon Dieu, Justin, vous savez bien que non ! Mais j'ai promis à Ethel. Que puis-je faire ? Vous étiez marié avec sa mère. Vous devriez me comprendre !

Payson soupira en contemplant d'un air rêveur ses vêtements fripés. Son costume brun avait besoin d'un coup de fer et ses cheveux d'une sérieuse coupe. Hank ne se souvenait pas d'avoir vu son beau-père autrement qu'avec des cheveux trop longs. Sa cravate était usée et défraîchie, son col froissé.

Payson leva la tête. Dans ses yeux d'un bleu fané, on put lire une expression de tristesse indicible.

— Bon, dit-il, nous attendrons. Nous attendrons encore un peu. Peut-être retrouverons-nous une occasion aussi

bonne que celle de *l'Etoile de Winona*. Mais ça m'étonnerait. Un hebdomadaire dans un chef-lieu de comté... Des textes politiques, juridiques, de la publicité... Ça forme déjà une base. Le reste vient tout seul ! Et dans une petite ville pleine d'avenir comme celle-ci, c'est du nanan !

— Je suis désolé, fit Hank en secouant la tête. Mais je crois qu'Ethel me quitterait, si j'abandonnais ma situation chez Thompson avant d'avoir complètement payé la maison.

— Eh oui, eh oui ! Je le sais bien ! C'est ce qu'elle ferait, en effet ! Vous êtes un chic type, Hank, et je ne veux pas vous attirer des ennuis. Tout homme a besoin d'une femme. Il se laisse aller quand il n'en a plus. Il se sent seul, perdu... Se promener sans but, manger au restaurant, dormir à l'hôtel..

— Oublier de ce faire couper les cheveux...

— Oui, ça aussi, fit Payson en souriant. Je sais que ce ne sera plus très long, maintenant. Et je ne devrais pas venir vous embêter ainsi. Mais ce projet, c'est toute ma vie... voyez-vous.

— Je le sais bien ! Et j'y tiens tout autant que vous !

— Non, pour moi cela représente plus encore ! Une imprimerie, un journal, ce serait pour moi une raison de vivre. Je n'ai plus rien d'autre. C'est pourquoi je vous recommande la prudence, mon garçon. Ne perdez pas les choses auxquelles vous tenez, comme je l'ai fait par insouciance. De ces choses qu'on croit pouvoir remplacer... De ces choses dont on croit pouvoir se passer...

Hank le regarda d'un air grave.

— Vous n'avez jamais essayé de vous réconcilier avec la mère d'Ethel ?

— Non. Réfléchissez, mon garçon. Qu'ai-je à offrir à la mère d'Ethel ? Je n'ai ni situation, ni sécurité. Et c'est terrible, quand on en arrive là... Quand mari et femme ne sont plus unis que par l'habitude et la sécurité... Cela donne l'impression que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. J'ai passé quatorze années, seul, à réfléchir à toutes ces choses. Et j'ai compris qu'un homme ne peut pas être heureux s'il n'a pas un idéal, un but dans la vie.

Payson se tut brusquement et se mit à rire.

— Laissons cette conversation, dit-il. Sortons d'ici et allons boire un verre. Vous en avez besoin. Vous n'avez jamais essayé de boire un whisky pur après une bonne cuite ?

Hank consulta sa montre.

— Oui, j'ai le temps d'aller boire un verre, dit-il. Non, je n'ai jamais essayé le whisky pur. Je ne bois pas souvent. D'ailleurs, ce n'est pas ce que j'ai bu qui m'a rendu malade. Et Dieu sait si je l'ai été ! Je pouvais à peine rentrer !

Payson l'examina attentivement tandis qu'ils sortaient du bureau.

— Vous êtes tourmenté par quelque chose, hein ?

— Oui, en effet.

Ils parcoururent le corridor. Payson appuya sur le bouton de la porte d'entrée. Puis regardant Hank :

— Gardez la barque bien en main, mon fils. Vous êtes jeune et vous avez toute la vie devant vous. Le monde vous appartient.

— J'ai plutôt l'impression de l'avoir sur les épaules, ce matin.

— Allons donc ! Vous avez une excellente situation. Etre chef des ventes chez Thompson à trente et un ans, ce n'est pas rien. Vous irez loin dans cette maison. A moins que vous ne préfériez mettre notre projet à exécution. Vous et moi pourrions faire de grandes choses, Hank.

— C'est bien mon intention.

— Vous y arriverez. Vous avez l'énergie, la force, l'imagination. Mais il vous faut une femme comme Ethel pour vous modérer. Sans elle, je vous conseillerais de tout lâcher et de commencer le journal immédiatement. A cause d'elle, il vous faut aller doucement. Je ne veux pas que vous finissiez comme moi. Vous vivez une époque terriblement importante de votre vie.

Hank fit un signe d'approbation. Il lui semblait entendre la voix même de sa conscience.

— Dans notre association, Hank, reprit Payson, c'est vous le membre le plus important. Je pourrais acheter

seul une petite imprimerie et gagner quelque argent. Mais je veux que mon imprimerie serve à quelque chose et c'est vous qui lui donnerez un sens. C'est bien pour ça qu'il vaut mieux que vous restiez chez Thompson jusqu'à ce que vous n'ayez plus de dettes. Vous aurez alors l'esprit en repos et vous pourrez réellement entreprendre quelque chose.

Ils entrèrent au bar du rez-de-chaussée. A cette heure, il était noir de monde. Ils s'installèrent et commandèrent deux whiskies. Le garçon les servit et Hank le paya immédiatement.

Puis il resta là à rêver devant son verre.

— Buvez donc, lui dit Payson. Vous vous sentirez mieux.

— Je réfléchis à ce que vous venez de me dire, murmura Hank.

Il pensait à Ethel. Justin Payson avait-il raison ? Le monde était-il ainsi fait qu'un homme ne pouvait rien demander de plus à la vie qu'un mariage sans joie et la sécurité ? Quelle était sa raison de vivre à lui, Hank ? Quel était son but ? Qu'est-ce qui le faisait se lever chaque matin et retourner à son travail ?

« O Dieu, faites que Justin se trompe ! Faites que je n'aie pas trente années d'ennui et de sécurité à tirer. Travailler et dormir. Rien d'autre que travailler et dormir... »

— A quoi pensez-vous ? demanda Justin.

Il ne pouvait pas lui dire la vérité. Qui a jamais compris le terrible et pressant appel du désir chez un autre être ? Personne ! Un homme est capable de tomber amoureux d'une femme. Mais il ne comprend pas que cela arrive à son voisin.

Et de plus, comment avouer à Payson qu'il désirait la femme d'un autre ? Justin était le père d'Ethel. C'était un homme extrêmement compréhensif. Mais Hank était prêt à parier qu'il ne comprendrait jamais une chose pareille.

— J'ai des ennuis au bureau, finit-il par répondre. Si je n'arrive pas à arranger les choses, un de mes collaborateurs va perdre son job.

— Il vaut la peine qu'on essaie de le sauver ?

Hank fronça le sourcil. Avait-il réellement pensé à George Miller ? Est-ce que toutes ses pensées n'allaient pas

à la femme de George Miller ? S'il essayait de sortir George de ce mauvais pas, ne serait-ce pas uniquement pour Amy? Même si elle ne devait jamais l'apprendre ?

— Je n'en sais rien. Mais je pense que oui. Il s'est mis dans une sale situation. Ça me donne des ulcères rien que d'y penser.

— Ne vous laissez pas abattre, mon garçon. Et ne vous en faites pas. Rappelez-vous que vous n'êtes pas chez Thompson pour la vie. Que vous en sortirez...

— Est-ce bien sûr ? Ou n'est-ce pas plutôt une façon que nous avons, vous et moi, de nous leurrer ? Une espèce d'opium ?

Payson se tassa sur son tabouret comme si Hank l'avait frappé.

— Ne parlez pas ainsi ! s'exclama-t-il. Au nom du ciel, ne dites pas des choses pareilles! Tenez bon, Hank. Voyons, avec quatre ou cinq mille dollars vous pourriez acheter votre part de *l'Etoile de Winona*. Réunissons cette somme à nous deux. Nous verserons un premier acompte... et ensuite nous savons bien que...

— Nous savons bien qu'Ethel me plaquera.

Quatre ou cinq mille dollars ! Il ne les avait pas. Pas encore. Un homme ne peut pas mettre autant d'argent de côté, de nos jours, quoi qu'il gagne. Quatre ou cinq mille dollars ! Pourquoi pas quatre ou cinq mille étoiles arrachées à la Voie lactée ? Et pourtant l'occasion était là, à portée de sa main. Le genre de travail qui lui plaisait, un travail qui l'occuperait et pour lequel il ne s'épuiserait pas en vain. Ce n'était pourtant pas une si grosse somme ! Ce n'était pas une somme impossible à trouver.

— Ma situation chez Thompson, les versements pour la maison, voilà ce qui compte, dit-il d'une voix amère. Mais ça ne durera pas éternellement. Trois ou quatre ans... Cinq, peut-être. Bon, j'en finirai avec la maison, et ensuite nous pourrons réaliser notre rêve... En attendant, il faut que je retourne à mon bureau et que je prévienne George Miller de ce qui l'attend.

CHAPITRE V

UN TYPE IMPOSSIBLE

George Miller attendait dans le bureau de Hank.

Hank se sentait mieux. Cela tenait peut-être au whisky pur. Peut-être à sa conversation avec Justin Payson. Peut-être au fait qu'il y avait maintenant douze heures qu'il avait vu Amy Miller. Ne l'ayant vue qu'une fois, il lui était relativement facile de se la sortir de la tête. D'ailleurs n'importe quelle femme pouvait vous faire de l'effet en se jetant à votre tête de cette façon-là. Une femme joliment chaude que celle de George Miller ! Une vraie putain ! George Miller n'était pas à envier, de posséder une femme pareille.

— Hello, George, dit Hank. Je m'excuse encore d'être parti si tôt hier soir. Je me sentais vraiment mal. Quelque chose que j'avais mangé, probablement.

George s'était installé dans un fauteuil, près du bureau de Hank. C'était un très beau type. Grand, les cheveux blonds, les épaules larges, les hanches étroites, des jambes longues. « Il a tout pour lui, ce type-là », pensa Hank en le regardant.

Depuis l'arrivée de Miller chez Thompson, Hank lui enviait sa vie libre et gaie, ses bruyants copains, ses parties de plaisir. Hank se souvenait d'avoir été, lui aussi, un garçon insouciant. Mais il y avait longtemps de cela.

« Comment ai-je pu penser un instant que la femme de George s'intéresserait à moi », pensa Hank.

— Votre blonde secrétaire m'a fait dire que vous vouliez me voir, fit George, souriant.

Hank s'assit à son bureau. Il détestait passer un savon à un type, et spécialement à George Miller. On pouvait dire tout ce qu'on voulait, mais George savait profiter de la vie. Pourquoi fallait-il que Hank monte sur ses grands chevaux ?

Hank, lui, travaillait comme un esclave, non parce qu'il aimait travailler, mais parce qu'il désirait monter en

grade. Et il faisait des économies. Il ne fumait pas et ne buvait presque jamais. Ethel et lui avaient quelques amis qu'ils voyaient régulièrement, mais dans l'ensemble, ils menaient une vie tranquille et ne s'offraient jamais de plaisirs coûteux.

Hank admirait la façon de vivre de George. Une vie sans frein ou du moins qui paraissait telle à Hank lorsqu'il la comparait à la sienne. George était terriblement joueur. Il perdait tant d'argent aux courses que trois jours après la paie, il empruntait déjà de l'argent à ses collègues de bureau. Avec son physique sympathique, c'était un excellent vendeur, et c'est pourquoi on le gardait chez Thompson. Il recevait de certains clients des ordres importants. Deux fois plus importants que ceux qu'obtenait Hank à l'époque où il s'occupait du même secteur. Oui, certaines maisons lui passaient régulièrement de grosses commandes.

George buvait sec. Il possédait d'innombrables amis qui venaient le voir au bureau et se baladaient avec lui en voiture. Et toutes les femmes lui couraient après. Elles lui téléphonaient, le relançaient jusque dans son bureau.

Oui, George était vraiment un type formidable avec ses souples cheveux blonds et son profil droit. Sauf qu'il était un peu trop mince, il avait un physique d'acteur de cinéma. Mais son visage émacié était un charme de plus. Les femmes lui trouvaient l'air intéressant.

Hank feuilleta les papiers posés sur son bureau. Il détestait la besogne qu'il avait à faire et en voulait à George de l'obliger à la faire. Car il lui fallait démontrer à George Miller, chiffres en main, que celui-ci avait dérobé de l'argent à la maison Thompson aussi sûrement que s'il avait tenu le caissier sous la menace de son revolver et puisé dans la caisse.

Hank prit la note de frais sur le dessus de la liasse et la tendit à George.

Miller la regarda sans y toucher.

— Bon Dieu, George, fit Hank, vous saviez bien, en établissant une liste de frais pareille, qu'il vous faudrait obtenir une signature.

— Eh bien, signez-la, fit George en haussant les épaules.

— Mais, bon Dieu ! Soixante-dix dollars pour un déjeuner ! C'est impossible !

— Et pourquoi ? Que diable, je travaille pour cette boîte, non ? Et quand j'invite un client à déjeuner, c'est moi qui paie, non ? Vous m'avez dit vous-même que ça relève de mes frais.

— Je ne discute pas, George. C'est l'évidence même ! Mais soixante-dix billets !

— Et alors ? J'ai invité le vieux Salomon, de la côte ouest, avec son associé. Et j'ai invité aussi deux poules pour leur tenir compagnie. Et je leur ai offert à tous des drinks et un déjeuner. Et j'ai inscrit simplement lunch pour ne pas faire d'histoires.

Hank regarda George qui souriait d'un air insolent. D'un sourire qui voulait dire : « Bon, je mens. Mais prouvez-le. »

Hank soupira. Il se pencha, prit la feuille de frais, écrivit en travers « Approuvé » et la signa.

— Bon, dit-il d'une voix lasse. Va pour cette fois. Mais je vous préviens, George, ne recommencez pas. Ou sinon, que Dieu vous vienne en aide. Car moi, je ne vous aiderai plus.

George le regardait sans cesser de sourire.

— Elle a eu l'air de vous trouver rudement à son goût, fit-il observer.

Hank se sentit rougir.

— De quoi parlez-vous ? fit-il.

— De ce verre d'eau que vous êtes allé boire à la cuisine. Amy m'a raconté que vous étiez un vrai séducteur.

Hank sentit son cœur s'arrêter. Il regarda fixement la feuille de frais, regrettant amèrement de l'avoir signée.

— Je m'excuse, dit-il. J'avais bu.

George, rejetant la tête en arrière, se mit à rire en montrant des dents d'une blancheur éclatante.

— Ça, pour être ivre, vous l'étiez ! Mais n'y pensez plus. Amy ne vous en veut pas. Et moi non plus.

Il rit de nouveau, donnant à l'incident quelque chose de bas et de vulgaire.

La mâchoire de Hank se durcit. Il poussa vers George une liasse de comptes.

— Vous feriez bien de revoir ces comptes, dit-il d'une voix dure. Ils ne sont pas exacts.

— Bah, fit George. Aucune importance ! Je ne pouvais pas toucher ma feuille de frais avant que vous la signiez. Maintenant que c'est fait, j'ai assez d'argent pour remettre mes comptes en ordre. Fred, le caissier, est un copain à moi. Il ne dira rien. Donc, tout est arrangé.

— Tout est arrangé pour cette fois, dit Hank d'un air incertain. Mais que se passera-t-il le mois prochain ?

George lui adressa un sourire désarmant de candeur.

— Nous avons bien le temps d'y penser, fit-il.

La porte s'ouvrit et Lucile pénétra dans le bureau. Elle tenait des papiers à la main.

— Voici les commandes Herviman que vous m'avez demandées, Mr. Ireland, dit-elle.

Hank, qui l'observait, vit George Miller rougir et s'agiter, mal à l'aise, dans son fauteuil.

— Merci, dit Hank en prenant les papiers de la main de Lucile.

Lucile, derrière le fauteuil de George Miller, forma des lèvres les mots « dix dollars » en le désignant du doigt. Hank lui adressa un bref signe de tête et Lucile, souriante, sortit du bureau.

— Herviman est venu me voir, dit-il.

— Ah oui ? fit George, radieux. Et comment va-t-il, ce cher homme ?

— Il est furieux.

— Contre moi ? Pourquoi ?

— Parce que vous lui avez fait des promesses que vous ne pouviez pas tenir.

— Sur quelles marchandises ?

Hank lui tendit les commandes sans un mot.

— J'avais marqué « urgent » sur ces commandes, fit George en les examinant. Si elles n'ont pas été livrées à temps, c'est le service des expéditions qui est le responsable.

— Je ne vois nulle part le mot « urgent », fit remarquer Hank en reprenant les papiers.

— C'est ma foi vrai, fit George en les reprenant à son tour. Je devais être tellement pressé moi-même que j'ai oublié de marquer « pressé ». Herviman voulait la marchandise, je savais que nous l'avions en dépôt...

— Cessez donc de mentir, George...

— Mais je ne mens pas, fit George d'un air offensé.

— Nous n'avions pas ces marchandises en dépôt quand vous avez pris la commande, George, et vous le saviez. Mais cela faisait bien sur vos feuilles de commandes et cela vous assurait un bonus plus élevé que votre salaire... Peu m'importe ce que vous racontez à Herviman. Mais n'oubliez pas que vous travaillez sous mes ordres, et ne me prenez pas pour un imbécile. Accepter cette commande était du pur bluff, et vous le saviez en l'acceptant.

George se leva et alla à la fenêtre.

— Bon. Herviman voulait quelque chose que nous n'avions pas en réserve. Je lui ai fixé un prix et il l'a accepté. J'ai passé la commande et notre service de distribution s'est efforcé de se procurer la marchandise. Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Si vous ne le comprenez pas, George, ce n'est pas moi qui vous l'expliquerai, fit Hank à bout de patience. Vous vous imaginez qu'il se trouvera toujours quelqu'un pour corriger vos erreurs... Evidemment Herviman est un trop gros client pour que nous nous exposions à le perdre en lui disant la vérité. Je vais donc mettre le timbre « urgent » sur ces commandes et les lui envoyer. Le service des expéditions, qui est indépendant de la maison Thompson, subira tout le blâme. Et nous vous aurons sorti d'ennuis une fois de plus.

— Parfait, alors, fit George avec un haussement d'épaules. Nous savions tous les deux que ça finirait comme ça ! Alors pourquoi faire tant d'histoires ? Il n'y a rien de cassé !

— Et combien de temps pensez-vous qu'Herviman continuera à vous faire confiance ? lança Hank.

— Au diable cette vieille barbe d'Herviman. Je deman-

derai à Thompson de me donner un autre secteur. Et je l'obtiendrai. C'est moi qui fais les ventes les plus fortes dans cette maison. C'est pourquoi je trouve un peu fort que vous veniez me reprocher quelques malheureux dollars.

— Très bien, George. Mais laissez-moi vous dire que c'est la dernière fois que je signe une note de frais aussi exorbitante. Et comment vous tirerez-vous d'affaire, alors?

— J'y penserai en temps voulu, fit George, toujours souriant. Je viendrai vous retrouver à la cuisine et vous n'oserez pas me le refuser.

— Je vous ai dit que je regrettais ! fit Hank, le sang aux joues. Pourquoi revenir sur cette question ?

— Vous avez de la chance que je ne sois pas un mari jaloux, mon vieux. Un autre vous flanquerait une balle dans la peau.

— Vous avez de la chance que je ne sois pas un chef plus sévère. Un autre vous flanquerait à la porte, riposta Hank.

— Bon, fit George en riant. Comme ça, nous savons où nous en sommes ! Nous sommes quittes ! Ce qui me plaît chez vous, Hank, et je le dis toujours aux copains, c'est que vous êtes un type régulier ! Oui, quand même vous avez monté en grade avant des types plus âgés que vous, vous êtes un type régulier et je suis heureux de vous avoir pour ami.

Hank grinça des dents en entendant le mot « ami ».

— N'y comptez pas trop, dit-il froidement. Je ne sais pas combien de temps je resterai chez Thompson. Et même si j'y restais, je ne signerais plus des feuilles comme celle-ci.

— Que voulez-vous dire ? fit George en se penchant en avant. Vous songez à vous en aller ?

— Je ne sais pas encore, fit Hank en haussant les épaules. Et je ne sais pas quand. Mais j'ai une autre situation en vue.

— Oui, j'ai entendu dire que vous économisiez de l'argent dans ce but. Un travail qui vous tient à cœur, hein ?

— Exactement.

— De quelle sorte ?

— Un journal. Un hebdomadaire. Il y a longtemps que j'y pense.

— Par exemple ! Mais c'est une idée épatante, Hank ! J'espère de tout cœur que vous la réaliserez !

Hank eut un rire sans gaîté. Il n'y avait rien de gai dans toute cette histoire. Il imagina la femme de George Miller couchée auprès de son mari et lui racontant en riant ce qui s'était passé dans la cuisine. Il se jura de ne jamais la revoir, mais n'en tira aucun réconfort.

Que lui restait-il ? Ethel... Elle passait ses vacances avec sa mère au bord du lac Vital. Elle y passerait bien trois ou quatre semaines. Elle ne lui manquait pas d'ailleurs. Qu'elle soit là ou non, ne faisait pas dans sa vie une grande différence.

Et quelles satisfactions avait-il chez Thompson ? Celle d'entendre un George Miller lui mentir pour couvrir ses escroqueries.

— Oui, je l'espère aussi, dit-il simplement. Je n'aimerais pas m'éterniser ici. Mais j'ai bien peur que ce journal soit un château en Espagne. Une idée que je caresse pour prendre patience.

— J'ignorais absolument que vous rêviez d'avoir votre propre journal, fit George toujours souriant. Mon petit bout de femme sera toute surprise d'apprendre ça. Elle vous a pris pour un véritable don Juan. Vous lui avez fait une grosse impression.

Hank se sentit rougir une fois de plus. Il aurait bien aimé que George Miller cessât de faire allusion à l'épisode de la cuisine.

— Encore un mot, George, dit-il. Lucile suppose que vous avez oublié lui avoir emprunté dix dollars.

— Complètement oublié ! s'écria George en éclatant de rire. Merci de me le rappeler, Hank ! (Il fouilla dans sa poche et en tira un billet de dix dollars, tout froissé, qu'il jeta sur le bureau.) Dites à votre jolie blonde que j'aurais préféré le placer pour elle sur un bon cheval. Mais puisqu'elle ne veut pas courir le risque, tant pis pour elle.

— Merci George, dit Hank en ramassant le billet et en le lissant entre ses doigts.

Dieu, qu'il détestait jouer ce rôle de pion ! Il lui semblait porter une chemise empesée.

— Descendez donc avec moi au bar et laissez-moi vous offrir un verre, proposa George aimablement. Nous en avons besoin tous les deux.

Hank consulta sa montre-bracelet. Il n'avait pas de temps à perdre et aucune envie de boire quelque chose. Mais George lui souriait de façon engageante et Hank en avait assez de jouer les patrons vertueux.

— D'accord. Allons-y, dit-il en se levant.

Comme ils traversaient le bureau de Lucile, Hank lui fit signe, derrière le dos de George, que tout était arrangé.

Puis ils s'arrêtèrent devant le guichet du caissier et Fred Vaughan paya sans broncher la note de frais. Il lança cependant un regard à Hank, les yeux à demi fermés, les lèvres serrées.

Et Hank se sentit coupable. Il eut l'impression d'avoir participé à un hold-up. Sortant du bureau, il se dirigea, avant George, vers les ascenseurs...

— J'étais dans les dettes jusqu'au cou, lorsque j'ai pris ce poste chez Thompson, expliqua George.

Ils étaient installés l'un en face de l'autre dans un des box du bar peu éclairé. Un appareil à disques moulait des airs langoureux. Hank espérait, en buvant quelque chose, se changer les idées, mais George ne faisait que lui parler de ses ennuis et Hank regrettait d'être venu.

— Amy n'est pas une bonne maîtresse de maison, expliquait George. Elle ne connaît pas plus la valeur de l'argent qu'un enfant de cinq ans. Nous serions pourris de dettes si ça ne dépendait que d'elle. Je lui ai trouvé un job il y a environ deux mois. Elle est caissière dans les magasins Nesmith. J'ai fait la connaissance du vieux Nesmith chez Thompson. Je lui ai parlé d'Amy et il lui a offert ce poste. Elle s'en tire très bien. Et ce qu'elle gagne nous aide énormément.

Hank ne demanda pas à George de quel ordre étaient

ses dettes. Il ne tenait pas à le savoir. Il était fatigué de George. Il savait que ce dernier jouait, buvait, ce qui expliquait tout. Mais s'il plaisait à George Miller de mettre ses dettes sur le compte de sa femme, c'était son affaire et ça ne regardait Hank en rien.

— Ecoutez, Hank, reprit George, j'aimerais que votre femme et vous veniez dîner chez nous. N'importe quel soir. Fixez vous-même la date.

— J'ai bien peur que...

— Amy fait l'entrecôte comme personne. Et moi je m'y connais pour l'acheter tendre et savoureuse.

— C'est qu'Ethel part en vacances pour quelque temps...

— Alors venez avant son départ ! Comme ça elle n'aura pas de cuisine à faire, et pas de vaisselle non plus, avant de partir. Dites donc, vous en avez une veine de rester seul pendant quelque temps...

— Oui, dit Hank, brièvement. J'ai beaucoup de veine.

— Que diriez-vous de ce soir ? Chez nous ?

— Je croyais avoir compris que votre femme travaille...

— Et après ? Elle sort à cinq heures. Que diable ! Elle n'a rien d'autre à faire...

— Et vous croyez que ça l'amusera de faire à manger pour quatre personnes ?

— Qu'est-ce que ça peut me faire, que ça lui plaise ou non ? fit George d'une voix dure. Je lui dirai de le faire, et voilà tout !

— Non, ne lui dites rien, fit Hank en secouant la tête. Ça ne s'arrange pas, George. Non vraiment, ça ne s'arrange pas.

Non, il n'accepterait pas. Il était bien décidé. Il était allé chez George Miller une seule fois et il lui avait fallu douze heures pour se sortir Amy de la tête. Ce qu'il éprouvait était peu de chose. Il pouvait encore l'oublier. Mais s'il la revoyait, il ne pourrait plus penser à autre chose. Et il ne le désirait même plus.

CHAPITRE VI

L'INVITATION

Hank rentra chez lui, ce soir-là, un peu après cinq heures. Il prit le journal du soir dans la boîte aux lettres et traversa la pelouse, puis gravit le porche.

Ethel, étendue sur une chaise longue, se mettait du vernis aux ongles. Ses cheveux étaient roulés sur des épingles et son visage n'était pas maquillé. Mais même ainsi, vêtue d'un pull et d'un short verts, elle était extrêmement séduisante. Cependant, elle n'inspira à Hank aucun désir. Il savait trop le goût qu'elle lui laissait dans la bouche, lorsqu'il essayait de faire l'amour avec elle.

Il chercha du regard la table de la salle à manger. Elle était vide, à l'exception d'une corbeille de fruits posée en son milieu.

— Nous sortons ? fit-il.

— Quel détective tu fais, mon chéri ! Comment l'as-tu deviné ?

— Ce n'est pas bien malin. Tu avais les cheveux roulés hier soir. Ils le sont de nouveau ce soir...

— Oh, tu as eu le temps de remarquer mes cheveux, hier soir ?

— J'ai eu le temps de te regarder, oui.

— Oh, ça, je le sais, mon chéri. Tu étais d'une indécence, hier soir !

— Au nom du ciel ! C'est inconvenant que d'avoir envie de coucher avec sa femme ?

— Je te taquinais, simplement. Je sais même pourquoi tu étais tellement excité, la nuit dernière.

Il sentit venir des complications et se tut, prêt au pire.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il enfin.

Elle cessa un instant d'étendre du vernis sur ses ongles et leva la tête.

— J'ai eu une visite, cet après-midi, mon chéri. Devine.

— Le pape. Il est venu te demander ta bénédiction.

— Chéri, tu peux être très drôle quand tu le veux bien.

Et je ne comprends pas pourquoi tu ne l'es jamais quand nous avons des invités. Tu restes généralement dans ton coin et tu te tais. J'espère que ce soir, tu seras à la hauteur.

— Où allons-nous ce soir ?

— Tu n'as toujours pas deviné qui est venu me voir ?

Hank se laissa tomber sur une chaise et ouvrit le journal.

— Comment veux-tu que je le sache ? Ed Gantner ?

— Mais non, bêta. Il y a des années que je ne l'ai vu.

— Vous étiez faits l'un pour l'autre. Des animaux à sang froid... Tu aurais besoin d'une transfusion...

— Tu es ignoble ! Voilà des choses qu'Ed ne m'aurait jamais dites...

— Quoi donc ? fit Hank, le sourcil froncé.

— Oh, je sais bien ce que tu entends par transfusion.

— Ou bien je ne sais plus m'exprimer, ou bien tu as l'esprit mal tourné.

— En tout cas, avant de te connaître, je ne connaissais pas un mot grossier.

— Eh bien ! nous sommes quittes, ma petite. Car avant de te connaître, j'ignorais le sens profond de la plupart des mots grossiers.

La jeune femme se pencha en avant, faisant craquer son fauteuil.

— Tu es ignoble ! répéta-t-elle. Je me demande pourquoi je continue à vivre avec toi. Tu es grossier, mal élevé, tu as des instincts de...

— Qui est venu te voir cet après-midi ?

— George Miller.

— Qui ? George Miller ? fit Hank en laissant retomber son journal. Et que diable te voulait-il ?

— Eh bien, d'abord, faire ma connaissance, fit Ethel en ramenant ses jambes sous elle. Il voulait voir à quoi je ressemblais. Il t'admire énormément, d'avoir obtenu, si jeune, un poste important. Il m'a rendue fière de toi, à force de faire ton éloge...

— Oh, comme flatteur, il n'a pas son pareil...

— ... et il a ajouté que vous étiez grands amis. Que tu étais aussi bien son ami que celui de sa femme...

— De nouveau cette fable de l'amitié, marmonna Hank.

— Que dis-tu ?

— Rien. Et que t'a-t-il raconté encore ?

— Oh, des tas de choses. Il était vraiment charmant. Il est resté longtemps. C'était passionnant de l'écouter. Il est si beau garçon ! Quand il est parti, ma voisine s'est mise à la fenêtre pour mieux le voir...

— Tu en es déjà à son départ et tu ne m'as pas encore expliqué pourquoi il est venu te voir.

— Pour nous inviter à dîner.

— Je lui ai déjà répondu que nous ne pouvions pas.

— Oui, c'est ce que George m'a dit. Que tu ne voulais pas accepter à cause de moi. Mais tu sais bien, Hank, que je ne t'empêche jamais de faire ce qui t'amuse.

— Sa femme travaille. Pourquoi l'obliger à cuisiner pour nous après une journée de travail ?

— Tu ne pensais tout de même pas que c'aurait été moi qui préparerais le dîner ? demanda Ethel.

— Non. J'ai simplement refusé son invitation. Je pensais avoir réglé la question. J'espère que tu ne l'as pas acceptée ?

— J'ai répondu que nous dînerions ensemble ce soir.

— Ah oui ? Eh bien, tu iras seule.

— J'aurais cru que ça t'amuserait de venir aussi. Une si jolie petite femme ! Oh, je sais tout. Et même que tu as essayé de l'embrasser dans la cuisine...

— Je n'ai pas essayé de l'embrasser. Je l'ai embrassée. Et elle s'est laissé faire.

— Oh, je n'en doute pas, mon chéri. Toutes les femmes te courent après. Je connais la chanson.

— Non, les femmes ne me courent pas après. Aucune femme ne me court après. J'avais trop bu. Je l'ai embrassée. Et voilà tout.

— Non, ce n'est pas tout, chéri, fit la jeune femme, amusée. Tu es rentré dans un tel état d'excitation que c'est tout juste si tu ne m'as pas violée.

— Oh, Seigneur !

— Enfin, est-ce vrai ou non ?

— Et je pense que tu as également parlé de cela à Miller ?

— Non, c'est lui qui m'a raconté ce qui s'était passé chez lui. Il a trouvé cela très drôle. Et il m'a bien recommandé de ne pas m'en faire. Il paraît que sa femme est comme ça avec tous les hommes. Cela ne signifie absolument rien.

— C'est bien ce que j'ai dit ! Absolument rien !

— Pas besoin de crier pour si peu.

— Je crierai si j'en ai envie ! Et je n'irai pas chez eux ! Ni ce soir, ni demain, ni l'année prochaine ! Est-ce clair ?

— George m'a dit lui-même que sa femme travaillait toute la journée. Aussi, pour finir, c'est moi qui les ai invités au Bar écossais, pour le dîner. Tu m'avais promis un dîner en ville, de toute façon...

— Une autre fois...

— Non, ce soir, Hank. Seigneur ! Que veux-tu donc que je pense ? Que tu gardes un souvenir impérissable de ce fameux baiser ?

Hank froissa rageusement le journal entre ses mains.

— Je voudrais surtout que tu cesses de m'en parler.

Il se leva, la bouche sèche. Il alla à la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et se prépara un whisky bien tassé. Il ajouta l'eau gazeuse, la glace, et, au dernier moment, ajouta encore un bon doigt de whisky.

Il revint sur le porche et but avidement. Ethel l'attendait, la bouche durcie.

— Tu as vraiment dû passer un moment délicieux dans leur cuisine avec cette petite putain !

— Délicieux ! Et maintenant, laisse tomber !

— Elle a vraiment dû te troubler ! Sinon tu n'aurais pas si peur que je la rencontre !

— Ça m'est complètement égal ! J'y tiens, même. Vous avez quelque chose de commun, elle et toi. Je vous ai embrassées toutes les deux et vous n'aimez peut-être pas beaucoup ça, ni l'une ni l'autre.

— Donc c'est toi qui as essayé de l'embrasser. Et elle ne s'est pas laissé faire.

— Oh, mais si ! Et si tu veux tout savoir, elle m'a donné tout ce qu'on peut donner sans se déshabiller. Ça te suffit ? Tu vas me ficher la paix, oui ?

— Pauvre George Miller ! soupira Ethel. Je comprends mieux son attitude maintenant. Il a envié tout ce qu'il voyait ici. Un joli intérieur, paisible, raffiné... Il ne doit pas trouver ça chez lui, avec cette putain qui se jette à la tête de tous les hommes qui viennent chez eux...

— Peut-être pas de tous les hommes.

— Une femme mariée ! s'exclama Ethel. Puisqu'elle l'a fait avec toi, c'est qu'elle est capable de le faire avec n'importe qui.

— Ce n'est pas très flatteur pour toi, ce que tu viens de dire.

— Pourquoi ?

— Tu m'accordes tes faveurs, toi aussi. Est-ce que ça signifie que tu les accorderais à n'importe qui ?

— C'est différent ! Complètement différent ! Nous sommes mariés !

— En effet ! Tu te sens obligée de me les accorder, que cela te plaise ou non.

— Je proteste ! Tu es très beau garçon. Plus même, d'une certaine façon, que George Miller. Tu as quelque chose de plus viril...

— Merci, Mrs. Ireland !

— Ce qui n'autorisait pas la femme de Miller à se jeter à ta tête.

— Elle ne s'est pas jetée à ma tête. Elle s'est laissé faire, voilà tout. Et pour la dernière fois, laisse tomber, ajouta-t-il en vidant son verre. Je ne veux plus en entendre parler.

— Tu écouteras tout de même ceci, fit froidement Ethel. Nous les emmenons dîner. Je te conseille d'aller te changer. Pour qu'une femme t'ait excité à ce point, elle doit être rudement bien. Et je me réjouis de la connaître.

CHAPITRE VII

UN CURIEUX DÎNER

Oui, c'était vraiment une fille pas comme les autres.

Quand Hank et Ethel arrivèrent au Bar écossais, George et Amy s'y trouvaient déjà.

Hank éprouva un petit choc en la voyant se lever du divan rouge de l'antichanmbre du bar. Il fronça même le sourcil. Elle n'était pas si bien que ça ! Pourquoi s'était-il ainsi monté la tête ?

Elle portait une petite robe imprimée toute simple, un peu trop longue de taille et un peu trop courte de jupe. Hank ne connaissait rien à la mode féminine, mais il sentit que cette robe n'était pas parfaite. Il le sentit instinctivement.

Il la dévisagea, cherchant sur son visage ce qui l'avait tant ému le soir précédent.

Bon Dieu, il devait être rudement soûl ! Elle n'était même pas jolie et paraissait fatiguée. On voyait qu'elle avait travaillé toute la journée. Et on voyait aussi qu'elle était venue sans plaisir et ne se promettait aucune joie de cette soirée.

Elle avait trop de rouge aux lèvres, trop de rouge aux joues. On sentait qu'elle avait forcé le maquillage pour dissimuler sa fatigue et n'y était pas parvenue.

Mais d'ailleurs, qui se souciait d'elle quand George était là ? George était superbe ! Beau comme une vedette de cinéma ! ses joues creuses lui donnant l'air distingué et intéressant. Plusieurs femmes se retournèrent pour le suivre du regard tandis qu'ils pénétraient dans le bar.

— Je suis content que vous soyez venus, dit-il en prenant la main d'Ethel. Je vous attendais avec impatience. J'avais très peur que vous ne veniez pas.

— Mais bien sûr que si, fit Ethel. Puisque je vous l'avais promis.

Amy se tenait un peu à l'écart, l'air mal à l'aise. Hank l'observait à la dérobée. Elle ne lui avait même pas accordé un regard.

Ils entrèrent dans le bar. Ethel, posant la main sur le bras de son mari, lui murmura :

— Mais elle est moche ! Elle est simplement moche !

Hank tout en continuant d'observer Amy, regarda autour de lui. Les murs étaient tendus de tissu écossais, les lumières douces. La plupart des tables étaient occu-

pées et il ne restait que quelques tabourets libres au bar.

— Hé, dit George par-dessus l'épaule. Si on s'en envoyait un ou deux avant de manger.

Il lâcha le bras d'Amy et entraîna Ethel vers le bar.

Pendant un moment, Hank et Amy se regardèrent sans parler.

Il lui offrit son bras. Elle lui sourit. Un sourire vide, las. Puis elle lui prit le bras. Sa main s'y appuya un peu plus qu'il n'était nécessaire.

Il la regarda de nouveau. Elle était brusquement devenue jolie. Comme un caméléon, elle s'était transformée en le touchant. Elle rejeta la tête en arrière, humecta ses lèvres du bout de la langue. Le cœur de Hank se mit à battre sourdement.

— Il n'y a pas de place auprès d'eux, dit-elle. Venez, prenons ces deux tabourets.

Ils s'installèrent au bar. Hank regarda Ethel et George. Ethel rencontrant son regard, lui fit un petit signe.

Hank revint à Amy.

— Hello, dit-il. Je ne m'attendais pas à vous revoir si vite.

— Moi non plus.

Le barman vint prendre la commande. Amy demanda un scotch à l'eau gazeuse.

— Donnez-moi un bourbon, dit Hank, et... un verre d'eau glacée.

Amy le regarda et retroussa son joli nez. Elle se mit à rire comme si Hank avait dit quelque chose de très drôle. George et Ethel les observaient. Amy s'en rendit compte et cessa de rire. Il y avait des larmes dans ses yeux. Elle riait et pleurait à la fois. Puis elle resta sagement assise, sans parler. Elle ne leva même pas les yeux lorsque le barman posa à côté du whisky de Hank, un verre d'eau frappée.

Elle but lentement son whisky écossais. Hank attendait qu'elle dise quelque chose, mais elle continuait de se taire.

— Un second, Amy ?

— Non, merci.

— Je vous le demandais simplement pour dire quelque chose. Je pensais que vous m'aviez oublié.

— Non ! Oh, non ! Je sens que vous êtes là, près de moi. C'est agréable. Je ne m'y attendais pas.

— Vous n'avez pas l'air tellement ravie. Si vous étiez vraiment contente de me voir, vous me feriez au moins un sourire. Et vous pourriez au moins vous tourner vers moi et me regarder.

— Moi je trouve que nous nous entendons très bien.

— En effet. J'ai demandé de l'eau glacée pour vous rappeler quelque chose. Vous avez ri. Nous nous entendons vraiment très bien.

— Je m'excuse d'être trop silencieuse. Je ferai tout ce que vous voudrez. Que désirez-vous de moi ?

— Vous ne pourriez pas me l'accorder ici.

— Ah, non ?

— Bon Dieu, avez-vous entendu ce que je viens de dire ?

— Oui. Que je ne pourrais pas vous l'accorder ici.

George et Ethel s'approchaient. Tous quatre, traversant la piste de danse, se dirigèrent vers le restaurant. George escortait Ethel. Amy, au côté de Hank, prenait soin de ne pas le toucher. Elle le faisait sans ostentation, mais gardait un espace entre eux deux. Hank se sentit solitaire.

— Voulez-vous danser, Ethel ? demanda George.

— Avec plaisir. Je danserais toute la soirée. Mais Hank n'aime pas ça.

— La musique me gêne, déclara Hank, pince-sans-rire.

George enlaça Ethel et ils s'éloignèrent en dansant. Hank et Amy s'installèrent à la table qu'ils avaient choisie.

— George m'a l'air d'un excellent danseur, fit observer Hank.

— Oui.

— Si je vous ennuie, dites-le, fit Hank avec amertume. Je ferai quelque chose ! N'importe quoi !

Amt faisait rouler sous ses doigts des miettes de pain.

— Non, vous ne m'ennuyez pas du tout, fit-elle. Je me

plais beaucoup ici. Et maintenant, je suis très contente d'être venue.

— Qu'avez-vous pensé lorsque George vous a dit que nous dînions ensemble ?

— Que j'étais fatiguée, fit Amy en souriant et en le regardant en face pour la première fois. Mais j'étais contente. J'avais envie de vous revoir.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'ai pensé à vous toute la journée.

— Ouais. Et vous avez ri de moi avec votre mari.

— Je suis désolée ! Je ne pensais pas que George vous en parlerait ! Je ne voulais pas vous blesser !

— Aucune importance...

— Mais si ! Je sens bien que vous m'en voulez !

— Mais non, je vous assure ! C'est sans importance !

— Et il en a parlé à votre femme ?

— Cela aussi est sans importance !

— George est le plus grand bavard que je connaisse, reprit Amy en roulant des miettes de pain sous son doigt. Il raconterait n'importe quoi, pourvu qu'on l'écoute.

Hank se taisait. Amy reprit :

— Ce dernier baiser que vous m'avez donné, Hank ! Il m'a fait peur ! Et vous devriez être flatté, car j'ai rarement peur de quelque chose !

— Je vous fais peur, moi ?

— Vous, non ! Mais je suis effrayée de l'effet que m'a produit ce baiser. J'aurais aimé qu'il ne cesse jamais.

— C'est pourquoi vous avez couru tout raconter à George ?

— Vous voyez bien que vous êtes fâché !

— Mais non !

— Vous ne voulez pas me faire danser ?

— Vous avez entendu ce qu'a dit Ethel. Je danse très mal.

Hank se leva, résigné. Il prit la jeune femme dans ses bras. Elle se serra contre lui. Trop près de lui. Il sentit un frisson parcourir le corps fragile. Il ne se souvenait pas qu'elle fût aussi menue. Il referma sa main sur la sienne. Elle avait les doigts glacés.

En dansant avec elle il reçut une réponse à la question qu'il s'était posée en la revoyant. Comment était-il tombé amoureux d'une femme qui n'était même pas jolie ? D'une femme qui avait trop de rouge aux joues ? Mais maintenant, il comprenait. C'était intérieurement qu'Amy Miller différait des autres femmes. On la sentait chargée d'explosif comme une bombe atomique. Il comprit qu'elle voulait ce qu'il voulait. Qu'elle désirait tout ce qu'il désirait. Et que tous deux le savaient.

Il ne se rendait plus compte comment ça avait commencé.

Il savait seulement qu'en cet instant, la tenant dans ses bras, dansant au son d'une musique douce, il la désirait. Il la désirait comme il n'avait jamais désiré une femme au monde. Elle serait ce qu'il voudrait qu'elle soit. Une nonne brûlant des cierges devant l'autel... Une prostituée titubant, ivre, dans la rue... Une femme d'une grande douceur... Un chat sauvage, griffant et soufflant. Elle pouvait prendre toutes les formes, car elle n'était pas éveillée encore. Elle attendait celui qui viendrait un jour et lui donnerait sa forme définitive.

Il n'aurait su expliquer ce qu'il éprouvait pour elle. Pas plus qu'il n'aurait su dire comment il la devinait. Et il n'aurait pu expliquer, non plus, ce qui leur arrivait à tous les deux. Il fallait le vivre pour le comprendre. Bien heureux ceux auxquels une chose pareille n'arrivait jamais. Mais ceux auxquels une telle expérience était donnée, héritaient du royaume de Dieu. Ils connaîtraient à la fois l'enfer et le paradis. Et c'était exactement ce qui leur arrivait.

— George m'a raconté que vous aviez envie de quitter Thompson.

— Comme on a envie de voler... sans aile. Ce n'est qu'un rêve que je caresse.

— Vous voulez fonder un journal ?

— C'est une marotte que j'ai.

— Mais vous réaliserez ce rêve un jour, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec ardeur, comme si la chose était d'importance pour elle.

— Je mets de l'argent de côté, dit-il, gêné. Je paie mes dettes et je mets de l'argent de côté. Rien de bien excitant, à ce que vous voyez.

— Moi je trouve ça merveilleux ! Mettre de l'argent de côté, de nos jours, je trouve ça simplement merveilleux !

— Mais je n'ai pas encore réuni la somme qu'il me faudrait. J'ai besoin de cinq mille dollars pour un premier payement et je suis loin de les avoir.

— Mais vous en avez au moins une partie ?

— Une partie, oui.

Elle se blottit tout contre lui. Il sentit la tiédeur de son corps. Il comprit ce qu'était le vertige... Comme lorsqu'on est au bord d'un précipice... L'idée du vide vous terrifie... Et brusquement on a envie de sauter, sans plus penser aux conséquences.

L'orchestre se tut. Ils regagnèrent leur table.

Un couple venait vers eux. Le visage d'Amy s'éclaira. Visiblement il y avait là quelqu'un qu'elle avait plaisir à voir.

L'homme s'apprêtait à lui adresser la parole, mais elle lui fit un imperceptible signe d'avertissement. Si Hank ne l'avait pas observée si attentivement, il ne s'en serait pas aperçu.

Il regarda mieux l'homme qui, déconcerté, fronçait le sourcil. Mais l'inconnu tint compte de la mimique d'Amy, et prenant le bras de sa compagne, il s'éloigna sans dire un mot.

Hank regarda Amy. Pourquoi avait-elle fait cela ?

— Un ami à vous ? demanda-t-il.

— Un ami ? Je ne le connais même pas !

— Vraiment ? J'aurais cru le contraire !

— Peut-être l'ai-je rencontré au magasin ? Mais je ne sais même pas son nom.

Pourquoi lui mentait-elle ? Quelle raison avait-elle de lui mentir ? Il eut soudain froid dans le dos. Elle n'avait aucune raison de mentir, si ce n'est mentir pour le plaisir de mentir.

CHAPITRE VIII

L'AMI GEORGE

Deux jours plus tard, George invita Hank à venir manger chez eux une entrecôte. Ethel était partie au bord du lac Vital rejoindre sa mère. Hank avait passé une première soirée solitaire. Et il était obligé de s'avouer qu'il l'avait passée à penser à Amy... Aux choses qu'elle lui avait dites en dansant avec lui. Des choses qui n'avaient l'air de rien au premier abord. Et pourtant il ne pouvait pas se les sortir de la tête. Et plus il y pensait, plus elles prenaient de signification. Il mourait d'envie de la tenir de nouveau dans ses bras, comme au Bar écossais.

George insista pour venir le chercher. Il conduisait une Chevrolet verte du tout dernier modèle. Il conduisait vite et bien, sans cesser de rire et de bavarder.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant le porte des Miller, Hank vit Amy debout sur le seuil, qui les attendait. Quelque chose se mit à bouger dans son estomac et il n'entendit plus un mot de ce que racontait George.

Amy vint à leur rencontre. Elle gratifia Hank d'un sourire qui le fit se sentir important. Un sourire spécial. Presque aussi radieux que celui dont elle avait gratifié ce type au Bar écossais. Ce type qu'elle prétendait ne pas connaître. Hank s'efforça de refouler ce souvenir.

Amy avait le visage coloré par les préparatifs du dîner. Son front était moite et on la sentait plus lasse que jamais.

Elle portait une sorte de blouse enveloppante, de percale blanche à pois verts, nouée sur le côté.

Elle parut à peine sensible à la présence de George. Prenant Hank par la main, elle le fit entrer dans la maison.

— Venez avec moi dans la cuisine, boire un drink, dit-elle. George va nous le préparer.

— D'accord, dit George en riant. Mais pas d'eau glacée, cette fois.

Hank les suivit dans la cuisine. La table était mise dans la salle à manger et le dîner prêt. Un plateau tout préparé

portait une bouteille de whisky, un siphon, des verres et des cubes de glace. Hank fronça le sourcil, surpris. Que de peine on se donnait pour lui !

George prépara les drinks. Amy, silencieuse, regardait Hank. Hank, appuyé à la table, éprouva sans raison un sentiment de gêne. Un peu comme une bête prise au piège.

— Je m'excuse d'avoir mis cette vieille robe, dit Amy avec un sourire. Mais il fait trop chaud pour porter autre chose.

— Vous êtes ravissante ! dit Hank.

Il avait l'impression que tous deux se donnaient trop de peine pour le mettre à l'aise. Les excuses au sujet de la robe, le plateau tout préparé, l'énorme steak admirablement grillé.

— Elle ne porte rien d'autre, je la connais, fit George plongé dans la confection des drinks, sans relever la tête. Des sandales, peut-être. Tu as des sandales, Amy ?

Amy ne se donna même pas la peine de répondre. Elle se rapprocha de Hank.

— Ça vous est égal ce que je porte, n'est-ce pas, Hank ?

Son haleine était chaude de whisky, ses yeux follement brillants. Elle avait déjà dû boire pas mal. Et pourtant tout paraissait parfaitement bien préparé.

George examinait une des bouteilles, presque vide.

— Dis donc, Amy, c'est toi qui as vidé cette bouteille ? Tu t'en es servie comme shampooing ou quoi ?

— J'avais chaud, dit Amy d'un ton dégagé. J'avais besoin de me rafraîchir.

Elle se pressait contre Hank qui se mit à transpirer.

— Moi aussi, dit-il en s'écartant d'elle.

George n'avait pas menti... Elle ne portait rien sous sa robe.

— Ne faites pas attention à George, déclara Amy. Ça lui est égal que vous m'embrassiez. N'est-ce pas, George ?

— Mais bien sûr ! C'est lui le patron ! Pourquoi lui en voudrais-je ?

Amy noua ses bras au cou de Hank. Celui-ci s'efforça de se dégager sans paraître ridicule.

— Ne parlons pas de patron ici, dit-il en essayant de

rire d'une façon naturelle, et dites à Amy de se tenir tranquille.

— Bas les pattes ! Amy, bas les pattes ! fit George.

— George a ses plaisanteries préférées, fit Amy riant à son tour, et moi j'ai les miennes.

Et elle posa ses lèvres entrouvertes sur celles de Hank.

Il fit un pas en arrière.

— Nous ne sommes pas aussi partis que toi, mon bébé, dit George en tendant un verre à Hank.

— C'est bien dommage, dit Amy. Bien dommage pour vous deux !

— Oh, nous te rattraperons, ma petite fille, fit George avec un clin d'œil à Hank. Pas vrai, Hank ?

Hank prit le verre et le vida d'un seul coup. De sa vie il n'avait rencontré un couple pareil.

— Je suis si loin en arrière, dit-il enfin, que je me demande si je parviendrai jamais à vous rattraper.

— Oh, mais vous y arriverez très bien, fit George en riant. Pas vrai, Amy ?

Amy ne quittait pas Hank du regard, les yeux fixes et brillants.

—Je l'espère, dit-elle. Je l'espère de tout cœur !

Ils en étaient au milieu du dîner, lorsque le téléphone sonna.

George et Amy avaient continuellement rempli le verre de Hank. Le steak était épais et bien grillé. Les pommes de terre frites dorées à point. Et il y avait encore des petits pois et de la salade. Amy avait dû se donner bien de la peine pour préparer tout cela. Mais Hank ne mangeait guère. Il était trop bouleversé par la présence de la jeune femme, trop ravagé de désir pour avoir beaucoup d'appétit.

La pièce était fraîche; une brise légère enflait les rideaux comme des voiles et pourtant Hank transpirait et il se sentait mal à l'aise. Peut-être était-ce la façon dont ces deux le regardaient. Chaque fois qu'il levait les yeux, il rencontrait le regard du mari ou de la femme fixé sur lui. Et il commençait à se sentir ivre, comme le premier soir. La proximité d'Amy l'intoxiquait.

George se leva et jeta sa serviette sur la table.

— Qui diable peut m'appeler à cette heure-ci ? s'exclama-t-il. Que me veut-on encore ?

Il se dirigea vers l'appareil et souleva le récepteur. Amy et Hank l'observaient en silence.

— George Miller à l'appareil, dit George. Qui ? Oh ! Cela ne peut pas attendre à demain ? Oui, je sais, mais ce soir, j'ai du monde à dîner... Ça m'est très difficile... Oui, je comprends... Bon, bon, d'accord. Dans une demi-heure, alors.

Il raccrocha et revint à la table.

— Otis Herviman, dit-il à Hank.

— Mr. Herviman ? Que vous veut-il ?

— C'est au sujet d'une commande.... Comme vous le disiez, il ne me faisait plus confiance. Je lui ai fixé un prix aujourd'hui. Et savez-vous ce qu'il a fait ? Il a téléphoné à Thompson pour s'assurer que je ne le trompais pas. Et mon prix était exact... Il veut me voir à son bureau. Dans une demi-heure... J'ai essayé de me dégager, mais vous savez comment il est...

— Mais bien entendu ! Je vais partir avec vous ! Je reviendrai une autre fois !

— Non, vous ne partirez pas ! s'exclama Amy.

— Que répondre ? fit George en riant. Vous feriez peut-être mieux de partir, Hank, mais quand Amy a quelque chose dans la tête, on ne la fait pas facilement changer d'idée.

— Je n'ai pas préparé tout ce dîner pour passer ensuite une soirée solitaire, fit Amy en posant sa main sur celle de Hank. Restez, je vous en prie !

Hank n'osait pas regarder George.

— Restez donc, fit George, comme un mari indulgent pour un caprice de sa femme. Je ne serai pas absent plus de deux heures. Et nous boirons à mon retour quelque chose de raide. Qu'en dites-vous ?

— Il reste, fit Amy sans détacher sa main de celle de Hank.

Restés seuls, ils ne dirent pas grand'chose, au début. Ils

écoutèrent la voiture de George suivre l'allée, gagner la rue. Ce bruit mourut enfin. Amy soupira.

— Et voilà, dit-elle.

Ils restèrent encore un moment à table, feignant de manger. Puis Amy repoussa son assiette.

— Je n'ai plus faim, fit-elle.

— Moi non plus.

Elle se leva, vacilla, dut se retenir au dossier de sa chaise.

— Zut pour la vaisselle ! dit-elle.

Elle gagna le salon, se jeta sur le divan. Comme elle le désirait, sa robe s'écarta, montrant ses jambes dorées. Elle avait dû passer beaucoup de temps à prendre des bains de soleil. Elle ne referma pas sa robe.

Hank se leva à son tour. Il la regarda... Comme elle voulait qu'il la regarde... D'ailleurs qu'elle le veuille ou non, il n'aurait pas pu faire autrement.

Elle se pencha en avant. Docile, la robe s'ouvrit, dévoilant ses seins.

— Je vous plais ? demanda-t-elle.

— Vous êtes exquise ! fit Hank d'une voix rauque. Il faut absolument que je m'en aille !

— Pourquoi ?

— Seigneur, je ne peux pas faire ça à George ! Je ne peux pas ! George est mon ami !

— Si George était jaloux, il ne serait pas parti !

— Ne parlez pas ainsi !

Amy remua les hanches et la robe s'écarta davantage.

Hank traversa la pièce et vint se pencher sur la jeune femme, en appuyant un genou sur le divan. Il passa ses bras sous le jeune corps qui s'offrait et le souleva. Amy rejeta la tête en arrière et se mit à rire.

— Je suis complètement partie ! déclara-t-elle. Je vous plais ?

— Qu'est-ce que vous essayez de faire ?

— Je n'essaie pas. Je le fais.

— Je vous en supplie, Amy... Ordonnez-moi de partir ! Je ne peux pas en supporter davantage !

— Partez donc, si vous y tenez, fit Amy, riant toujours.

Son visage avait brusquement pâli. Elle jeta les bras autour du cou de Hank et se serra contre lui.

— Partez, si vous êtes assez fou pour ça !

— Je suis fou... fou de vous !

— Alors ne dites plus rien...

Lui soulevant la tête de sa main libre, il approcha son visage du sien, plongea son regard dans les yeux brillants. Et brusquement, son cœur s'arrêta de battre. Elle n'était pas ivre du tout. Elle l'observait attentivement et se moquait de lui, riant toujours.

« Eh bien, qu'elle rie, se dit-il. Je vais lui donner de quoi rire. Et cette fois elle aura quelque chose à raconter à son cher George. »

Leurs visages étaient tout proches l'un de l'autre. Les yeux d'Amy étaient immenses. Assez grands pour s'y noyer. Et c'était ce qu'il désirait. Se perdre en elle. Effacer le rire de ce visage de gypsy.

Elle se cramponnait à lui, et il se redressa, l'entraînant avec lui. Il sentait son corps demi nu contre son torse.

Il l'étreignit de toutes ses forces.

Son souffle, dans sa gorge, faisait un bruit de forge.

Elle noua ses bras à son cou et ses lèvres aux siennes. Peut-être jouait-elle la comédie, au début, mais maintenant, elle se prenait au jeu.

Elle rejeta la tête en arrière, cherchant à reprendre haleine.

— Dieu ! dit-elle, tandis que l'angoisse montait dans ses yeux comme la première fois qu'il l'avait embrassée. Dieu ! répéta-t-elle.

— Par le Christ ! Nous sommes fous ! fit Hank, la voix rauque.

— Qu'importe ! s'exclama Amy. Cela m'est déjà arrivé, mon chéri. De nombreuses fois ! Mais c'est la première fois que je le désire réellement.

— Et George ? demanda Hank d'une voix sombre.

— George ? fit Amy d'une voix pleine d'amertume. Il me vendrait pour deux dollars ! Tu devrais l'avoir compris depuis longtemps !

Le contact de ce corps tiède, de cette peau satinée aurait

damné un saint. Et Hank Ireland n'était pas un saint. C'était un homme comme beaucoup d'autres.

— Enlève-moi ma robe, murmura Amy tout près de son oreille.

— Il défit le nœud lâchement noué, vit la robe tomber à ses pieds.

— Porte-moi sur mon lit, dit-elle encore.

— Attends que je ferme la porte à clé.

— Qu'importe !

— Mais quelqu'un peut entrer ?

— Qu'est-ce que ça peut bien nous faire ?

Il la souleva dans ses bras, la trouvant plus légère qu'une plume. Il se sentit soudain fort comme un dieu... Puissant comme un jeune dieu... Il avait demandé quelque chose à la vie, et la vie le lui donnait. Un vrai miracle ! Il se sentait capable de remuer le ciel et la terre pour la posséder ! Et il ne se souciait pas de ce qui arriverait après !

Il se dirigea vers la porte et sortit dans le petit hall, portant toujours la jeune femme dans ses bras.

— Là, lui dit-elle à l'oreille. Cette chambre du fond.

La pièce était obscure. Hank tapa la porte derrière lui.

— Ferme la porte à clé, murmura-t-elle encore.

— Sans la lâcher, Hank revint sur ses pas, fit tourner la clé dans la serrure.

Il la déposa sur le lit et elle se redressa légèrement, toute tendue vers lui.

— Attends, dit-il dans l'obscurité, regardant son corps clair se détacher sur le lit obscur.

— Ne te déshabille pas, fit-elle. Je ne peux pas attendre ! Je ne peux plus !

Il se laissa tomber sur le lit à côté d'elle.

Elle se jeta contre lui. Il l'entoura de ses bras.

Il la tenait d'une étreinte si forte qu'elle pouvait à peine respirer. Jamais ils n'avaient connu quelque chose de semblable. Plus jamais ils n'éprouveraient quelque chose de pareil. Elle était déchaînée ! Elle était folle ! Elle le mordit au menton. Il l'entendit gémir, les dents serrées...

... Ils restèrent étendus l'un près de l'autre sans parler. Amy avait la tête renversée en arrière, ses cheveux som-

bres épars sur l'oreiller. Hank allait parler, ou peut-être simplement soupirer.

Amy lui couvrit la bouche de sa main, appuyant de toutes ses forces. Il écouta, discerna un léger bruit. Presque rien. Le grignotement d'une souris dans un placard.

Amy fit signe à Hank de se lever. Puis elle ouvrit la fenêtre.

— Sauve-toi, lui murmura-t-elle à l'oreille. Sors d'ici et ne reviens jamais ! Jamais !

CHAPITRE IX

FLAGRANT DÉLIT

Hank se dissimulait derrière la fenêtre de la chambre d'Amy lorsque George et le gros petit homme qui l'accompagnait enfoncèrent la porte.

Dans l'obscurité chaude de la nuit, il sentait battre son cœur. Un tremblement l'agitait tout entier. Lorsque Amy lui avait enjoint de se sauver, il s'était senti incapable de bouger, comme paralysé. Ce fut Amy qui le poussa vers la fenêtre. Il la franchit en faisant, lui sembla-t-il, un bruit terrible.

Lorsqu'il se retrouva dehors, pendant un instant il ne sut quoi faire.

Le simple bon sens lui commandait de s'enfuir comme le lui avait recommandé Amy. S'enfuir et ne jamais revenir... Mais il voulait savoir... Connaître l'origine de ce bruit... comprendre ce qui se passait.

Il s'appuya contre le mur, caché aux passants éventuels par les arbustes du jardin. Son cœur battait comme celui d'un lièvre poursuivi par des chiens.

Il les entendit enfoncer la porte, les vit pénétrer dans la chambre. George était en tête. Derrière lui venait un gros petit homme vêtu d'un costume foncé et coiffé d'un melon. Il tenait à la main un appareil photographique démodé.

Hank sentit la sueur lui couler dans le dos, et son estomac se contracter.

Il vit George s'avancer dans la piéce comme un homme qui sait ce qu'il va trouver, mais feint de l'ignorer. Puis il s'arrêta près du lit. Lorsqu'il vit qu'Amy était seule son visage se transforma. Un rictus lui déforma la bouche, ses yeux s'agrandirent et il porta à ses cheveux blonds une main incertaine.

— Où est-il ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Amy se redressa sur son lit. Elle était nue comme au jour de sa naissance, dorée comme une gipsy avec ses cheveux sombres lui tombant sur les épaules.

De son poste d'observation, Hank vit le gros petit homme regarder avidement Amy, les lèvres humides de désir. Comme s'il n'avait jamais vu une femme de sa vie.

Amy le dévisagea, lui et son appareil photographique. Avec une moue de dédain, elle ramena le drap sur elle.

— Où est-il ? répéta George plus fort.

— Qui donc, chéri ? demanda Amy, souriante, en ouvrant de grands yeux.

— Assez de comédie ! fit George d'une voix haletante. J'ai pris juste le temps d'aller chercher Desales... Comme je te l'avais dit... Où est-il, bon Dieu ?

— Je suis seule, fit Amy. Fouille la chambre... Tu verras bien !

Hank s'écarta un peu de la fenêtre. Il savait qu'il ferait mieux de s'en aller. Des voisins pouvaient l'apercevoir. Et il comprenait maintenant dans quel guet-apens il avait failli tomber. Ce n'était pas Herviman qui avait appelé George au téléphone, mais sûrement le gros Desales lui-même. Pour une raison qui lui échappait encore, George avait décidé de le prendre en flagrant délit.

Amy lui avait donné la chance de fuir. Il lui devait au moins cela. Sa bouche se contracta de mépris. C'est bien tout ce qu'il pouvait lui accorder. Ils s'étaient joués de lui comme d'un imbécile. Amy n'était nullement ivre... Quel que fût l'enjeu, il était trop important pour elle, pour qu'elle pût se permettre d'être soûle... Et ce qui irritait Hank c'est qu'il ne comprenait pas le but de tout cela.

Il ne pouvait pas s'arracher à cette fenêtre. Pas encore. Amy, le drap ramené jusqu'au menton, était pour lui un

aimant dont il ne pouvait se détacher. Il se sentait lié à elle par quelque chose de plus fort que sa volonté.

George se pencha sur le lit.

— Ça suffit, Amy ! A quel jeu joues-tu ?

— Un jeu ? fit Amy, taquine.

— Bon Dieu ! Je t'apprendrai à te moquer de moi !

Et du revers de la main, il la frappa au visage, si fort que la tête de la jeune femme résonna contre le bois du lit.

Pendant un instant, le silence régna. Hank sentait son cœur taper contre ses côtes.

— Fouillez la chambre, Desales, dit George par-dessus son épaule.

Desales fit un signe d'assentiment et regarda sous le lit et dans la penderie, puis il s'approcha de la fenêtre.

Hank recula, retenant son souffle. Mais Desales s'assura simplement que personne ne se dissimulait dans l'embrasure.

— Ecoute-moi bien, Amy, je ne plaisante pas ! dit George. Comment as-tu raté ton coup ? Je t'ai dit que j'avais besoin d'argent ! Que diable vais-je faire, maintenant ? Je te le demande pour la dernière fois, Amy ? Où est-il ? Réponds avant que je recommence à te battre !

Hank se rapprocha de la fenêtre.

Dressée sur le lit, Amy regardait George bien en face. Elle ne pleurait pas. Une haine froide se lisait dans ses yeux. La trace de la main de George se détachait en rouge sur sa joue pâle. Des marques rouges sur la pâleur de sa joue, la pâleur de sa haine.

— Il n'a pas marché ! dit-elle, d'une voix unie. Je t'avais prévenu qu'il ne marcherait pas et j'ai eu raison !

— Tu mens ! Il était prêt à tout lorsque je suis parti ! Et tu le sais ! Que s'est-il passé ? Où est-il ?

— Dis-le moi puisque tu sais tout ! Je viens de te répondre... Il n'a pas marché... Il m'a dit que tu étais son ami et que je me conduisais comme une putain... Et il est parti.

Hank, honteux, pensa que c'était exactement ce qu'il aurait dû faire. Mais la vérité était bien différente. Son

désir avait tout submergé... Un désir si fort que plus rien d'autre n'existait... Il lui fallait la posséder, quoi qu'il arrive !

Et le pire avait bien failli arriver. La porte enfoncée; le gros Desales et son appareil photographique.

George Miller lui avait tendu un guet-apens. George Miller prêt à tout pour de l'argent. Et Hank aurait été obligé d'en cracher. George l'aurait tenu dans le creux de sa main. Il lui avait jeté un appât et Hank avait tout avalé, l'appât, l'hamecon et la ligne... Un truc vieux comme le monde !

— C'est bon, Desales, dit George. Vous pouvez vous en en aller. Ça n'a pas marché.

— Je veux mes vingt billets, fit Desales.

George se tourna vers lui, l'air furieux.

— Vingt billets ? Je ne les ai pas ! Je vous ai promis vingt dollars si vous faisiez les photos. Vous les avez faites ? Non ? Alors foutez le camp avant que je vous fiche dehors !

Desales se mit à rire.

— Pas besoin de passer votre colère sur moi parce que votre poupée vous a joué un tour de sa façon !

Le visage de George se décomposa.

— Vous et vos grands airs ! reprit Desales en riant. Quel pauvre type vous faites ! Laissez-moi rire ! Un homme ne peut rien faire s'il ne peut pas se fier à sa poule... et même vous, ne pouvez pas vous fier à cette putain !

George lui sauta dessus. L'attrapant par le col de sa chemise, il se mit à le secouer comme un prunier. Desales, grognant et gémissant, s'efforçait de préserver son appareil, tandis que George l'abreuvait d'injures.

Hank comprit qu'ils ne l'entendraient pas s'éloigner. D'ailleurs tout lui était égal. S'éloignant de la fenêtre, il suivit l'allée et gagna la rue.

Il faisait une nuit splendide pour celui qui avait à cœur de la regarder. Les étoiles brillaient, pures et claires, dans le ciel sombre. Une brise légère passait dans les branches des arbres bordant l'avenue et vous rafraîchissait le visage.

Hank se mit à marcher lentement sans but défini.

Il essayait de se persuader que toute cette histoire n'avait ni queue ni tête, mais il savait au contraire qu'elle était d'une froide et terrible logique.

Amy était tout simplement ce qu'elle paraissait être. Ni plus ni moins. Son mari et elle s'en tiraient comme ils pouvaient. Et ce qu'ils désiraient, ils se le procuraient, d'une façon ou d'une autre.

Hank secoua la tête. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'ils employaient un truc pareil. Combien de fois l'avaient-ils pratiqué ? Où et contre qui ?

Il marcha plus vite. Il se rappelait comment Amy avait fait semblant d'être ivre dès son arrivée. Elle n'avait probablement rien bu, ou juste de quoi se parfumer l'haleine.

Il imaginait George combinant toute l'histoire... Après la soirée au bar écossais, probablement... C'était un truc bien connu, et pas difficile à combiner ! Hank avait eu la folie de raconter à Amy qu'il faisait des économies... Amy avait raconté la chose tout chaud à George. Hank se revit, se vantant auprès d'elle. Et elle qui le complimentait, tandis qu'il se rengorgeait. Il avait fini par tout lui dire... Jusqu'au montant de la somme ! Il ne leur restait plus, après ça, qu'à trouver un moyen de le faire cracher son argent !

Et George avait dû voir encore plus loin ! Lorsque Hank quitterait Thompson, il faudrait bien que quelqu'un le remplace... Et Thompson prendrait certainement en considération quelqu'un que lui recommanderait Hank Ireland... Si George avait eu en main les photos qu'il espérait, Hank, sous ses menaces, aurait bien été obligé de le recommander. Et de ne recommander que lui !

Hank frissonna. Ce n'était pas de froid. La nuit était tiède sous la voûte sombre, constellée d'étoiles. Mais il avait froid intérieurement.

Dieu ce qu'il avait pu désirer cette fille ! Et quelle joie il avait connue avec elle ! Pourquoi fallait-il que ça finisse ainsi ?

Bon, c'était ça la vie et il n'avait qu'à s'incliner ! Mais il se sentait joué, solitaire, accablé... Il ne l'avait pas volé, il est vrai, mais c'était dur tout de même...

Il avait l'impression d'avoir reçu une gifle en pleine

figure. Il aurait préféré recevoir d'Amy une vraie gifle. C'est une chose qu'un homme peut pardonner... et oublier.

CHAPITRE X

LENTE TORTURE

Le lendemain après-midi, Hank arrivait au lac Vital.

Il parqua la Mercury devant l'hôtel en se répétant une fois de plus que tout allait bien, qu'il ne souffrait plus, que Amy était sortie de sa vie. Il était venu à bout de cette nuit... La nuit la plus longue de sa vie... Maintenant, tout allait changer !

Lake Vital était une station balnéaire plus élégante qu'il ne le croyait. L'hôtel était une vieille demeure construite en bois et peinte d'un vert passé. Mais il avait du charme et de la dignité. Les jardins étaient admirablement tenus avec quelque chose de léché qui déplut à Hank.

C'était bien une station pour des femmes dans le genre de la mère d'Ethel. Et les hommes qui flânaient dans les jardins étaient exactement le genre d'hommes que ces femmes aiment.

Hank prit sa valise à l'arrière de sa voiture et se dirigea vers les larges degrés qui montaient à la véranda de l'hôtel. Il décida de prendre d'abord une chambre avec un lit à deux places et de téléphoner ensuite à Ethel. Il ne tenait pas spécialement à tomber sur sa belle-mère.

— Par exemple ! Hank !

Il se retourna et vit Ethel. Elle descendait les marches, tenant à la main une raquette de tennis et un filet plein de balles. Un homme jeune et mince se tenait derrière elle, portant lui aussi une raquette de tennis. Il avait une petite moustache blonde et une écharpe de couleur vive autour du cou.

Ethel descendit les marches en courant pour rejoindre Hank. Elle portait un court short blanc et un soutien-gorge de tissu assorti qui lui moulait la poitrine. Hank se demanda ce qu'il se passait lorsqu'elle se penchait pour ramasser les balles. Mais après tout elle était en vacances et il ne fit aucune remarque.

Elle se mit sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Eh bien, en voilà une surprise ! quel bon vent t'amène ?

— Le patron m'a accordé quelques jours de congé, inventa Hank. Et comme je m'ennuyais de toi...

Ethel sourit. Son visage s'illumina. Hank la méprisa pour cela. Elle ne souriait pas pour lui. Il avait couché avec elle et il savait ce qu'elle éprouvait pour lui. Si son visage s'éclairait ainsi, c'était uniquement pour impressionner le type blond qui la regardait.

Elle le prit par le bras et le fit s'avancer.

— Bart Cavanaugh, présenta-t-elle. Hank, mon mari.

— Ravi de vous connaître, fit Cavanaugh, cordial, en serrant la main de Hank. Vraiment ravi ! Entre nous, les hommes sont rares par ici.

— Je veux bien le croire, fit Hank.

— Et alors, Hank, reprit Ethel. Comment te sens-tu ?

— Mais très bien !

— Venez donc faire une partie de tennis avec nous, proposa Cavanaugh.

— Commençez à jouer tous les deux, fit Hank. Je vais choisir une chambre et prendre une douche. Je vous rejoindrai.

— Entendu, dit Cavanaugh en s'emparant du bras d'Ethel.

— Je vous rejoindrai tout à l'heure, Bart, sur le court, dit Ethel en secouant la tête.

Bart fit un signe d'assentiment et s'éloigna.

Ethel s'attendait à quelque remarque ironique de Hank, mais il ne dit rien. Elle en fut étonnée et demanda :

— Tu te sens vraiment bien, Hank ? Tu n'as pas d'ennuis ?

— Non, tout va bien.

Elle sourit de nouveau et le regarda d'un air nerveux.

— Ecoute, Hank, installe-toi puis viens nous rejoindre. Il y a un groupe de gens très sympathiques, ici. Ils te plairont.

— Entendu.

Ethel le gratifia d'un dernier sourire puis se dirigea vers

le court de tennis. Elle semblait pressée de le quitter. Comme si elle ne le trouvait pas à sa place dans cet endroit et n'avait rien à lui dire.

Il ne vit pas sa belle-mère avant le dîner.

Il flânait dans le hall, attendant Ethel qui sortit à cet instant de l'ascenseur. Elle portait une robe de dîner gris argent qui devait être un cadeau de sa mère. Une robe qui convenait exactement à son âge, à son air de jeunesse, à son corps épanoui. Mais Hank n'éprouva aucun plaisir à la voir si charmante.

Ils se dirigèrent ensemble vers la salle à manger. Un peu de rose monta aux joues d'Ethel. Hank sut exactement ce qu'elle ressentait. Elle savait que les gens de l'hôtel les regardaient et pensaient qu'ils faisaient un beau couple.

— J'ai pris une chambre avec un grand lit, dit Hank brusquement.

— Vraiment, Hank, fit Ethel d'un air absent en souriant à quelqu'un qui la saluait. C'est que... je suis installée, Hank, reprit-elle d'un air gêné. Je partage un appartement avec maman. Elle serait terriblement déçue si je déménageais si brusquement. Si seulement tu m'avais avertie de ton arrivée...

— Mais naturellement, fit Hank.

Il ne leur avait pas fallu plus d'une minute pour régler cette question. Ethel resterait auprès de sa mère. Ils ne parlèrent plus de la chambre de Hank.

Mrs. Payson les attendait à une table de quatre personnes. L'argenterie, les cristaux, les serviettes amidonnées étincelaient sur la nappe immaculée. La bouche de Mrs. Payson, aux lèvres serrées, avait quelque chose d'amer et de mécontent. Elle n'est pas plus heureuse que son mari, pensa Hank, mais elle réagit autrement, d'une façon personnelle et égoïste. Assez corpulente, elle portait une robe de dentelle blanche, battant neuve. C'est bien tout ce qu'on peut en dire, pensa Hank. Ses cheveux, blancs eux aussi, étaient soigneusement rincés au bleu.

— Eh bien, mère, regarde qui nous arrive, dit Ethel comme si elle n'avait pas averti sa mère de la venue de Hank.

— Au nom du ciel ! s'exclama Mrs. Payson. Qui vous a amené ici ?

— La cigogne, fit Hank, ironique.

Mrs. Payson lui tendit son visage revêche et Hank y déposa le simulacre d'un baiser. Il tint la chaise d'Ethel pour elle et ne s'assit que lorsqu'elle fut installée. Pendant un moment, ils se regardèrent sans parler.

— Nous nous plaisons beaucoup, ici, dit Ethel.

— Tant mieux, fit Hank.

— Les bains... le tennis... oh, voici Bart, ajouta-t-elle en voyant s'approcher le blond Cavanaugh portant un smoking blanc. Je l'avais prié à dîner avec nous, Hank, ajouta-t-elle d'un air gêné. J'espère que cela ne t'ennuie pas.

— Et pourquoi est-ce que cela l'ennuierait ? demanda Mrs. Payson. Il ne pouvait pas s'attendre, en arrivant à l'improviste, à nous trouver seules et inoccupées.

— Je n'y comptais pas le moins du monde, croyez-moi, riposta Hank.

Après le dîner, il flâna sans but le long de l'allée circulaire qui suivait le bord du lac Vital.

L'orchestre jouant dans le hall lui envoyait des bouffées de musique. Il regarda par-dessus son épaule et distingua les danseurs et leurs ombres mouvantes sur les parois vitrées. Et sur la véranda brillamment éclairée, il reconnut Ethel et sa mère, jouant au bridge avec Bart Cavanaugh et un quatrième partenaire.

La musique douce se faisait un peu triste, et, sans raison apparente, Hank se mit à penser à Amy. La nuit précédente, il s'était cru débarrassé d'elle. Il était las de l'aimer. Elle demandait beaucoup d'amour et que vous donnait-elle en retour ? Il se sentait fatigué et comme anesthésié contre le chagrin.

Mais la narcose commençait à se dissiper... Et la douleur se réveillait... A quoi bon se le dissimuler ? Ce serait toujours ainsi. Il s'était éveillé à la vie et ne pouvait plus se rendormir. Ni la boisson, ni la noce ne pourraient le satisfaire. Un seul être pouvait combler ce désir qu'il ressentait.

S'enfuir ne lui avait servi à rien. Il désirait Amy plus que jamais.

Il fit demi-tour et rentra à l'hôtel à grandes enjambées. Il courait presque lorsqu'il arriva à la véranda.

Il s'arrêta, reprit son souffle et regarda ses mains. Elles tremblaient. Il monta lentement les marches.

Il marcha de long en large dans la véranda. Ethel leva la tête un instant, lui sourit, lui cligna de l'œil. Mais la vérité c'est qu'il la gênait. Elle ne pouvait pas penser à la fois à lui et à ses cartes.

Il lui fit un petit signe et passa le long des tables des joueurs. Plus près du hall, on jouait à la Canasta et les joueurs étaient plus bruyants. Mais ils n'avaient pas l'air de s'amuser beaucoup plus que les bridgeurs.

Hank s'adossa à la porte et regarda évoluer les danseurs.

Une femme aux cheveux flamboyants, portant une robe de tulle, s'approcha de lui et lui adressa un sourire professionnel.

— Ne voulez-vous pas danser ? demanda-t-elle.

— Non, je me contente de regarder.

— Il y a foule ce soir, reprit-elle. Si vous désirez que je vous présente à quelqu'un...

— ... Je vous ferai signe, dit Hank souriant.

Elle le regarda un instant, l'air surpris, puis s'éloigna.

Hank décida de faire une bonne action. De l'autre côté de la salle, une femme d'une cinquantaine d'années, était assise, solitaire et l'air abandonné. Il s'approcha d'elle et l'invita à danser.

Elle lui sourit de toutes ses dents et se leva si brusquement qu'elle laissa tomber son mouchoir et son poudrier. Hank l'aida à les ramasser. Elle dansait encore plus mal que lui, ne cessant de lui marcher sur les pieds et de s'excuser.

Et brusquement, il la vit...

Elle se tenait près de l'orchestre, lui tournant le dos... Elle parlait à son cavalier... Ses cheveux sombres étaient retenus dans un filet... Sa robe d'un bleu de nuit était d'une ligne parfaite... Il ne la quittait pas des yeux... La musi-

que cessa... Hank reconduisit précipitamment sa danseuse à sa place et la remercia sans même la regarder.

Il s'élança... La musique reprit... Les danseurs envahissaient à nouveau la piste... L'inconnue se tourna vers lui, se préparant à danser avec l'homme auquel elle parlait... Bien entendu, ce n'était pas Amy... En s'approchant, on voyait qu'elle ne lui ressemblait même pas...

A onze heures, la partie de bridge était terminée. Hank, perché sur la balustrade de la véranda, bâillait. Ethel se leva et s'approcha de lui. Elle portait un nouveau parfum, un autre cadeau de sa mère, probablement. Un parfum délicieux.

— Tu sens bon, dit-il.

— Oui, c'est un nouveau parfum.

— Je me le disais bien, fit Hank en bâillant. Dieu que j'ai sommeil ! Si nous allions nous coucher ?

Ethel regarda autour d'elle pour s'assurer que personne n'avait entendu.

— Tu sais que je ne peux pas, murmura-t-elle. Tu sais bien que j'ai promis à mère de rester auprès d'elle. C'est la première chose qu'elle m'a demandée lorsque nous sommes restées seules un instant après le dîner. Je ne pouvais pas déménager et la quitter comme ça. La pauvre ! Elle est si seule ! Je lui ai promis de ne pas la quitter. Je suis désolée, chéri ! Vraiment désolée !

— Bon, fit Hank en haussant les épaules. Mais je pensais que tu pourrais me faire une petite visite.

— J'aimerais bien, fit Ethel en se mordant la lèvre. Mais maman adore faire une balade en voiture avant de se coucher. Et ce qu'elle aime surtout, c'est manger quelque chose. Il y a une petite ville à vingt milles d'ici où l'on trouve d'excellents restaurants. Nous y allons tous les soirs. Ce soir, j'ai demandé à Bart de nous y conduire. Je ne t'attendais pas, tu comprends. Mais nous serons ravis que tu viennes avec nous...

— Je n'ai pas faim. Je serais même incapable de manger quelque chose.

— Tu n'es pas fâché ?

— Certainement pas.

— Tu comprends, j'avais mes plans tout organisés. Tu ne peux pas me demander de les changer d'une minute à l'autre !

*
**

— Cela fait plaisir de vous revoir !

— Merci Lucile, dit Hank en souriant.

— Je vous croyais souffrant.

— Je récupère très vite, fit Hank en se dirigeant vers son bureau.

— Tant mieux, fit Lucile en le suivant. Vous aurez besoin de toutes vos forces. Herviman est sur le sentier de la guerre. George Miller a de nouveau fait des siennes. Et moi qui affirmais à Mr. Herviman que vous n'étiez pas là. Je croyais que vous seriez absent au moins deux semaines.

— Et qui donc a fait courir ce bruit ?

A cet instant, George entra sans frapper. Il s'avança, la main tendue, le visage illuminé par un sourire de bienvenue.

— Ah ! mon vieux, s'exclama-t-il que ça fait plaisir de vous revoir !

Hank se leva et le regarda fixement. Comment George pouvait-il lui jouer une telle comédie après ce qui s'était passé ?

Et brusquement, il se souvint. Pour George, Hank n'avait jamais pénétré dans la chambre à coucher d'Amy. Ce qui prouvait que Amy s'en était tenue à sa première version de l'affaire.

Hank secoua la main tendue de George et la lâcha aussi vite que possible.

— Vous avez fait un bon voyage, mon vieux ?

— Excellent.

— Fait un saut pour voir votre petite femme ?

— C'est ça.

— Je ne reste qu'une minute. J'ai des coups de téléphone à donner. Mais quand j'ai appris que vous étiez de retour, j'ai tenu à venir m'excuser au plus vite.

— Vous excuser de quoi ? demanda Hank dont le visage se durcit.

— Au sujet de l'autre soir, fit George en riant. Amy m'a raconté que vous n'aviez pas voulu rester... Vous connaissez Amy, reprit-il en riant de plus belle. Elle ne supporte pas mieux l'alcool qu'un enfant de cinq ans. Elle était drôlement partie, l'autre soir. Elle le reconnaît elle-même. J'espère qu'elle n'a rien dit qui vous ai déplu ?

— Non. Rien du tout. J'ai passé une très bonne soirée.

A ce moment, le téléphone sonna. Hank décrocha le récepteur.

— *Hello,* dit-il. Ireland à l'appareil.

— Hank ?

Il sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Lui-même, répéta-t-il d'une voix froide.

— Hank, c'est Amy...

Hank regarda George. Il n'y avait pas deux heures qu'il était de retour. Ces deux là lui préparaient donc un nouveau piège ?

— Non, je regrette, dit-il d'une voix calme, nous ne possédons pas cet article.

Et il reposa le récepteur, l'appuyant fortement dans la fourchette.

— Je suis bien content que vous soyez rentré, mon vieux, reprit George, de plus en plus cordial. Il faut absolument que nous sortions ensemble. D'accord ?

— Je suis extrêmement occupé.

— J'espère que Amy ne vous a pas choqué ? Elle est terrible quand elle a trop bu. Elle ferait des avances à n'importe qui.

— Oui ? Ce ne doit pas être drôle pour vous...

— Alors c'est entendu, reprit George sans se formaliser. Nous ferons la bombe un de ces soirs. Nous pourrons aller aux environs, en l'absence d'Ethel. J'ai des adresses épatantes !

La main de Hank restait posée sur le récepteur, humide de sueur. George se leva, prêt à se retirer. Le téléphone se remit à sonner.

George fit un signe d'adieu à Hank et quitta le bureau. Hank décrocha.

— Hank ?

C'était de nouveau Amy.

— Vous ne pourriez pas me laisser tranquille? demanda Hank d'une voix tendue.

— Il faut absolument que je vous parle !

— Bon ! Parlez !

— Pas au téléphone... Je pars déjeuner à l'instant... Et je prends deux heures pour déjeuner, aujourd'hui. Il faut que je vous parle! Je vous attendrai devant l'entrée principale des magasins Nesmith... Pouvez-vous être là dans dix minutes ?

— Pourquoi est-ce que je viendrais ?

— Je vous en supplie !

— Nous n'avons plus rien à nous dire.

— Juste cette fois !

— Bon ! Juste pour cette fois, alors ! Je serai là dans dix minutes.

Il dut sonner deux fois pour avoir l'ascenseur. Dans le parking, sa voiture était bloquée. Il fallut trois types pour le sortir de là. Il rencontra trois feux rouges. Et devant Nesmith, il était interdit de stationner. Il s'arrêta quand même, chercha Amy du regard... Il avait mis exactement neuf minutes pour venir.

CHAPITRE XI

LE PETIT CHEMIN

Amy attendait devant les grandes portes du magasin. Elle traversa la rue ensoleillée, un sourire timide aux lèvres. Comme pour montrer à Hank qu'elle était heureuse de le revoir, mais n'en attendait pas autant de lui.

— Vous êtes à l'heure, dit-il sans sourire, en se penchant pour lui ouvrir la portière.

Elle monta dans la voiture, tapa la porte derrière elle.

— C'était prudent, fit-elle. Vous ne m'auriez pas attendue.

Hank ne répondit pas. Mettant la voiture en marche, il s'élança dans l'épais courant de Main Street à midi.

— Où désirez-vous aller ? demanda-t-il.

— Cela m'est égal. Emmenez-moi quelque part, hors de la ville. J'ai beaucoup de temps devant moi... Deux heures !

— Vous avez déjeuné ?

— Non. Mais je n'ai pas faim. Elle lui effleura le bras et il se tourna vers elle. Ça ne vous fait rien que je m'étende sur la banquette ? demanda-t-elle. C'est inutile que vos amis me voient me promener en voiture avec vous... surtout quand votre femme n'est pas là.

— Vous êtes pleine d'attentions pour moi, à ce que je vois.

— Oui, fit Amy froidement. Rien ne m'obligeait à vous prévenir, l'autre soir, Hank. Haïssez-moi si vous voulez. Je ne mérite rien d'autre de vous... Mais reconnaissez au moins cela.

— Bon, dit Hank d'une voix qui ne désarmait pas. Etendez-vous si vous voulez.

Amy appuya son sac contre la portière, se laissa glisser et s'étendit sur la banquette, la tête appuyée contre la cuisse droite de Hank. Hank la haïssait en cet instant et il se haïssait lui-même, mais son cœur se mit à battre plus vite répondant aux pulsations accélérées du moteur. Et la place où elle appuyait sa tête le brûla bientôt comme du feu. Tous les nerfs de son corps semblaient centrés en cet endroit. Les cheveux d'Amy retombaient le long de sa jambe. Noirs comme une chevelure de gitane. Noirs comme son cœur, pensa-t-il.

Elle lui adressa un grave sourire.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il. Pourquoi teniez-vous à me revoir ?

— Et vous, vous n'y teniez pas, à me revoir ?

— Si ! Mais je n'en suis pas plus fier pour tout ça !

— Je n'ai pas cessé de penser à vous... Pas une minute ! Je vous ai appelé au téléphone, le lendemain, d'heure en heure. Le téléphone sonnait, sonnait, et personne ne répondait... J'ai appelé à votre bureau... On m'a dit que vous étiez souffrant.

— Vous êtes vraiment une femme acharnée, à ce que je vois! Quand vous tombez sur une poire dans mon genre, vous ne la laissez pas échapper, hein ?

— Hank, par pitié ! Ne dites pas des choses pareilles ! Vous ne les pensez pas, et je suis désolée. Je ne voulais pas vous faire de mal !

— Ce qui ne vous a pas empêché de m'en faire !

— Je le sais bien! Je ne cesse de vous faire du mal! Mais j'en suis désolée !

— Voyez-vous ça ! Alors vous croyez qu'il suffit de dire que vous regrettez pour tout arranger ?

Elle remua doucement la tête et Hank fut ému par cette caresse.

— Je suis désolée, Hank !

— Laissez-moi rire !

— Riez si vous voulez, mais croyez-moi ! Je vous ai averti à temps, justement parce que je ne voulais pas qu'il vous arrive malheur ! Je sentais, Hank, comme vous le sentez vous-même, que le sentiment qui nous unit n'est ni commun, ni vulgaire...

— Et comment sauriez-vous des choses pareilles ? Vous êtes vous-même commune et vulgaire ! Vous êtes pourrie jusqu'à la moelle et vous le savez !

— Oui, je le sais.

— Alors ?

— Je vous aime.

— Dieu tout-puissant ! Que savez-vous de l'amour ? Un certain nombre de dollars, voilà ce que l'amour représente pour vous ! fit Hank ralentissant à un feu rouge, puis reprenant de la vitesse. Moi-même je ne suis pas un saint et j'ai commis bien des actes dont je suis honteux... Je n'essaie pas de vous faire croire que je suis meilleur que vous... Mais vous faites des choses que je ne ferais pas, des choses qui me dégoûtent !

— Sommes-nous sortis de la ville ?

— Oui.

Elle se redressa, s'assit tout contre lui et posa la main sur la cuisse de Hank, à l'endroit où, un instant auparavant, elle avait appuyé sa tête.

— Arrêtons-nous quelque part, implora-t-elle. Quelque part où nous puissions parler.

— Pour nous dire quoi ?

— Que vous m'aimez.

— Dieu m'en garde !

— Et que je vous aime.

— Une fille comme vous ! Mauvaise jusqu'au cœur !

— Je suis mauvaise, mais je vous aime.

Un regard au compteur indiqua à Hank qu'il faisait du cent. Un poteau indicateur annonçait une route secondaire. Il ralentit, donna un coup de frein et, faisant crier les pneus, quitta la grand'route.

La route, étroite, goudronnée, serpentait entre des villas aux jardins bien tenus. Les maisons se firent plus rares, les jardins plus vastes et plus ombreux.

— Arrêtez-vous ici, proposa Amy.

— Les gens peuvent nous voir !

— Je me fiche pas mal des gens !

— Moi pas !

— Bien ! Faites comme vous voudrez !

Un petit chemin de terre s'enfonçait entre deux champs. Hank y engagea la voiture et se dirigea vers un épais bouqueteau. Il quitta le chemin pour se mettre à l'abri d'un énorme chêne et coupa le contact.

Pendant un moment, ils se regardèrent en silence...

Puis elle vint se blottir tout contre lui...

Elle tourna son visage vers lui...

Il la serra contre lui...

La retenant contre lui dans une étreinte aussi étroite que possible...

Puis leurs bouches s'unirent... Les lèvres pleines d'Amy, tièdes et douces, s'entrouvrirent...

Hank sentit des larmes se mêler à leur baiser.

— Il n'y a jamais eu personne avant toi, murmura Amy d'une voix rauque, en dégageant sa bouche un instant. Je n'avais jamais aimé... Jamais tenu à personne !

— Que Dieu nous aide ! dit Hank gravement. Oui, que Dieu nous aide !

CHAPITRE XII

UNE GRANDE FAIM

L'après-midi, Hank se sentit mortellement las. Tout meurtri. Les heures se traînaient. Son esprit même était las. Il n'avait qu'un désir, s'étendre et dormir. Mais s'unir comme ils l'avaient fait, peut-être était-ce là le vrai destin de l'homme et de la femme, tel que Dieu l'avait voulu, avant que les guerres, les lois et les conventions rendent la vie si compliquée. Hank, assis à son bureau, rêva de temps révolus.

Il était un homme des cavernes et avait trouvé la femme qu'il désirait, la femme que Dieu lui destinait... Celle qui le rendrait heureux et comblé... Celle qui pouvait lui faire connaître le paradis et l'enfer... L'homme des cavernes, trouvant une telle femme, l'emporterait chez lui et bâtirait une haute palissade entre le monde et lui...

Et ils vivraient ensemble... Il s'aimeraient, ils mangeraient, ils dormiraient ensemble...

Hank secoua la tête, se moquant de lui-même. Fallait-il qu'il soit fatigué pour rêvasser ainsi ! Et cependant il y avait bien quelque chose de vrai dans sa rêverie. Il savait maintenant que jamais il ne se libérerait d'Amy Miller. Et que d'ailleurs il ne le désirait pas.

A quatre heures, bâillant, n'en pouvant plus, il quitta le bureau.

Il se dirigea vers le parc à auto, monta dans sa Mercury et rentra chez lui. Il décida de se coucher sans dîner. Et il se demanda comment Amy avait fait pour venir à bout de l'après-midi aux grands magasins Nesmith.

Le téléphone sonnait lorsqu'il ouvrit la porte. Il alla répondre sans même prendre le temps d'ouvrir les persiennes. La maison était restée fermée toute la journée et il y faisait chaud comme dans un four.

— Hank ? fit la voix d'Amy.

— Oui ?

— Je n'ai rien de particulier à te dire... Je voulais seulement entendre ta voix !

— Tu es un ange d'avoir appelé ! Je voulais justement te demander quelque chose !

— Vraiment ? Quoi donc ?

— Comment diable es-tu venue à bout de cet après-midi ?

— En bâillant, fit Amy, rieuse. Je bâillais même tellement que le vieux Mr. Nesmith m'a permis de rentrer chez moi. Je suis restée étendue, pensant à toi.

— Dieu que j'ai envie de te voir !

— Pas ce soir ! Ce soir, je ne peux pas !

— Demain ?

— Si tu veux...

— Si je veux ! Je n'ai qu'un désir, être avec toi ! Est-ce qu'on t'a jamais dit que tu es merveilleuse ?

— Pas depuis tout à l'heure, fit Amy riant. Moi aussi, je voudrais être avec toi.

— Je suis chez moi... Je t'attends...

— Peut-être que je viendrai... si je peux m'échapper.

— Non, tu ne viendras pas !

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je le désire trop ! Alors ça n'arrivera pas !

Amy se tut un instant.

— A demain, alors. A midi ?

— Oui...

— Tu m'emmèneras de nouveau dans le petit bois ?

Hank n'avait jamais connu matinée aussi longue. Il quitta le bureau à midi moins dix. A midi, il se trouvait devant chez Nesmith, à l'endroit où il était interdit de stationner. Il y resta jusqu'à ce qu'un agent vienne lui dire de s'en aller. Il se sentait mal à l'aise, inquiet, se demandant si elle viendrait, se demandant si elle avait eu une scène avec George, la nuit précédente.

Il dut aller dans Main Street pour pouvoir se garer. Il descendit de voiture et remonta la rue. Il passa devant l'entrée des magasins Nesmith. Elle n'y était pas. Il commença à avoir chaud.

Mais en se retournant, il la vit. Elle se hâtait de sortir

des magasins. Elle fouilla la rue du regard, le sourcil froncé. Elle ne le vit que lorsqu'elle fut à son côté.

— Tu m'as fait peur, dit-elle.

— Je croyais que tu sortais à midi ?

— En principe, oui, mais le vieux Nesmith m'a retenue...

— Je le comprends, cet homme !

Amy passa son bras sous celui de Hank, et ils se dirigèrent vers la voiture.

— Il voulait que je déjeune avec lui, reprit-elle, et il était furieux parce que j'ai refusé.

— Tu dis « le vieux ». Quel âge a-t-il en réalité ?

— Oh, il est vieux ! Il a au moins quarante ans !

— Oh !

— Pas besoin de dire « oh » de cette façon ! Il ne m'intéresse absolument pas !

— Toi tu le sais... Et moi aussi... Mais lui ?

— Lui aussi ! Je n'ai jamais rien fait qui puisse...

— Sauf de le regarder avec tes grands yeux comme s'il était le Seigneur en personne...

— Tu es jaloux ?

Hank lui ouvrait la portière de l'auto.

— Mais naturellement que je suis jaloux ! Tu trompes George ! Comment pourrais-je avoir confiance en toi ?

Elle attendit, pour lui répondre, qu'il fût installé au volant.

— Parce que tu n'es pas George... Et parce que je t'aime...

Mais quelque chose n'allait pas, entre eux, ce jour-là. Elle lui répéta qu'il était absurde de penser à Nesmith. Mais Hank se méfiait. Il sentait une tension entre eux, et Amy avait une façon inquiète de le regarder... Nesmith devait jouer un rôle dans sa vie... qu'elle le veuille ou non...

Elle s'étendit, posa sa tête sur les genoux de Hank. Ils traversèrent, sans parler, les faubourgs de la ville. Amy, détachant une des mains de Hank du volant, se mit à en embrasser la paume. Et comme il ne la regardait pas, elle la mordilla doucement.

Il sourit. Elle soupira.

Il déboutonna sa robe et lui dénuda les épaules. Puis il

défit son soutien-gorge et le fit glisser, lui découvrant les seins

— Comment veux-tu que je me redresse, maintenant ?

— Est-ce bien utile ?

Elle sourit, se blottit plus près de lui encore...

... Une heure plus tard, elle reposait entre ses bras... Son corps nu et doré était moite de sueur... Ses cheveux humides collaient à son front... Son visage pâle était creusé de fatigue...

Hank regardait devant lui, l'air soucieux.

— Qu'y a-t-il, Hank ?

— Je ne sais pas... Mais ce qui m'arrivera, je ne l'aurai pas volé !

— Que veux-tu dire ? demanda Amy d'une voix angoissée. Tu ne crois pas que je t'aime ? Tu ne le sens pas ? Que faut-il que je fasse pour que tu le croies ?

— Je ne sais pas.. Mais vois-tu je sais trop de choses ! Sur George... Sur toi... Sur le type à l'appareil photographique... Sur un vieux type appelé Nesmith et qui n'a en somme que quarante ans... Sur un type qui a failli t'adresser la parole au bar écossais, mais qui n'a pas osé parce que tu lui as fais signe de s'en aller...

— Moi, je lui ai fait signe ?

— Ne mens pas, Amy, fit Hank d'une voix lasse. Quoi que tu fasses, je t'aimerai... Je t'aime plus que je n'ai jamais aimé personne... J'en suis sûr, maintenant... Mais ne me mens pas ! Nous sommes dans une situation affreuse et nous ne sommes honnêtes, ni envers George, ni envers Ethel. Alors nous avons le devoir d'être honnêtes l'un envers l'autre. Oui, le devoir !

— Mais je le suis !

— Pas quand tu mens au sujet du type que tu as rencontré au bar écossais !

— Mais ce type n'a aucune importance !

— Lui, non ! Mais que tu me dises la vérité, oui !

— Eh bien oui, là ! Je le connais... Tu es content ?

— Je devrais l'être... Mais je suis malade quand je pense à ce que cela signifie !

— Quoi que je fasse, j'ai tort ! fit-elle en lui caressant la joue.

— Non ! Peut-être que tout s'arrangera... Peut-être qu'un jour j'arriverai à oublier ce qui s'est passé l'autre soir et l'arrivée de George et du photographe Desales...

— Je suis navrée, Hank ! Moi je ne voulais pas... Et je l'ai répété à George... Mais il m'a répondu qu'il était endetté jusqu'au cou et qu'il lui fallait absolument de l'argent. Sans cela, il aurait des ennuis... Des ennuis graves ! Comme nous en avons déjà eus ! Il savait que tu avais mis de l'argent de côté... Que tu avais l'intention de quitter Thompson... Ça l'a rendu fou de penser que tu avais tant d'argent, alors qu'il en avait tellement besoin ! Et puis il voulait pouvoir faire pression sur toi, quand tu quitterais ton poste chez Thompson... J'ai discuté tant que j'ai pu... Il n'a pas voulu m'écouter... Alors j'ai fait ce qu'il m'obligeait à faire.

— Oui, je vois, fit Hank d'une voix morne. Tu as fait ce qu'il t'obligeait à faire. Et combien de fois lui as-tu déjà obéi ?

— Je t'en supplie, Hank ! Ne te torture pas ainsi ! Je n'y peux rien ! Tous les êtres commettent des fautes ! Mais peu importe ce que j'ai fait avant de te connaître. Rien n'avait d'importance pour moi, avant que tu entres dans ma vie !

— Tout de même... Je n'aime pas ça...

— Moi non plus, Hank ! Mais peut-être n'as-tu jamais manqué d'argent ? Peut-être n'as-tu jamais connu le fardeau des dettes ? Ce fardeau de crainte et de malaise qui pèse sur vous sans arrêt... Moi, oui... Toute ma vie... Rien n'a été facile pour moi ! Rien n'a jamais marché comme je le désirais !

« J'ai travaillé... J'étais serveuse dans des restaurants bon marché, dans des bars... J'ai rencontré George... Il était représentant... Il avait toujours de l'argent sur lui... J'ai cru qu'avec lui tout irait bien...

« C'est seulement après le mariage que j'ai découvert la vérité... L'argent ne lui appartenait pas... La voiture non plus... Il ne possédait rien... Ce n'était qu'un type qui ai-

mait jouer et boire... Il avait toujours des idées formidables... Du moins il le croyait... Et chacune de ces idées nous plongeait dans de nouvelles difficultés... Nous sortions de graves ennuis pour tomber dans des ennuis plus graves encore...

« C'est alors que nous sommes arrivés ici et qu'il a commencé à travailler pour Thompson... Je pensais que tout allait tourner différemment... Et en effet, pendant quelque temps, nous avons vécu presque comme tout le monde... Et puis il s'est de nouveau endetté à ne plus en dormir la nuit... Et il s'est mis à boire pour ne plus penser à ce qui allait se passer...

« Et c'est alors qu'il s'est aperçu que tu étais attiré par moi... Il a décidé aussitôt d'en tirer profit... Il devait exister un moyen de te faire payer l'attrait que j'exerçais sur toi... La nuit où nous sommes restés seuls, toi et moi, devait lui rapporter gros... Il avait tout combiné avec Desales... Ils étaient devenus grands amis tous les deux, et ils ne cessaient de parler de la meilleure façon de faire cracher les gens... Oui, c'était bien combiné ! Seulement, au dernier moment, je n'ai pas pu ! Je te revoyais, le premier soir, un garçon tout simple, tout alourdi d'alcool, mais cherchant si désespérément à rester convenable et courtois... Et pour la première fois de ma vie, j'ai aimé quelqu'un...

« J'ai compris qu'il n'y avait jamais eu dans ma vie un homme comme toi ! Et qu'il n'y en aurait jamais un autre ! C'était la dernière chance pour moi d'éprouver un sentiment honorable, de connaître un homme honorable, d'échapper à des types comme Desales... Et c'est pourquoi je n'ai pas pu me prêter à leur sale combine !

— Qu'allons-nous faire ? demanda Hank. J'ai besoin de toi !

— Mais je suis à toi...

- Non, je ne te veux pas de cette façon-là ! Je veux que tu m'appartiennes...

— Mais je t'appartiens ! Et puis j'ai déjà fait tant de mal ! J'ai causé du tort à tant d'êtres ! Ne me laisse pas te faire du mal, Hank ! Je t'en supplie ! Nous sommes

l'un à l'autre... Ainsi... Je ne demande pas davantage... Ne me laisse pas te faire du mal !

CHAPITRE XIII

UN NOUVEAU TOUR DANS SON SAC

Au moment où Hank entra dans le bureau, Lucile leva la tête.

— Hem ! fit-elle. En voilà un jour pour s'absenter trois heures au moment du déjeuner ! Le patron vous réclame depuis une heure de l'après-midi...

— Que se passe-t-il encore ?

— Je n'en sais rien, fit la secrétaire en secouant sa tête aux cheveux de miel. Mais il n'a pas l'air content ! Vous ferez bien d'aller le voir... Je vais prévenir sa secrétaire que vous arrivez...

Le chemin était long jusqu'au bureau privé de C. E. Thompson, et jamais Hank ne l'avait trouvé si long. Il aurait eu le temps de revoir toute sa vie, mais il se sentait bien trop fatigué pour ça. Il transpirait lorsqu'il arriva devant le sanctuaire du vieil homme.

La secrétaire de Thompson était une blonde éclatante, au décolleté engageant. Elle informa Hank que le patron l'attendait.

Thompson était un homme de cinquante-six ans, assez corpulent, aux cheveux roux tournant au gris. Son affaire représentait toute sa vie. Son âme même était pétrie de prix d'achat, de prix de revient et de prix de vente... Il prenait quelquefois deux semaines de vacances... Mais il laissait alors des pages et des pages d'instructions détaillées sur la conduite à tenir dans toutes les éventualités possibles. Lorsque Hank referma la porte derrière lui, il remarqua tout de suite que le visage de Thompson avait revêtu le masque d'une vertueuse indignation.

— Entrez, entrez, Ireland, dit-il en se penchant en avant.

C'est alors que Hank vit George Miller, accompagné

d'un petit homme corpulent qui n'était autre que Peter Desales, le photographe. Hank sentit la sueur lui couler entre les omoplates.

— Trois heures pour déjeuner, fit observer Thompson. On ne peut pas dire que vous preniez les intérêts de la maison très à cœur.

— Je... je m'excuse. J'avais une visite à faire. Au sujet d'une plainte que j'ai reçue, dit Hank d'une voix gênée.

— Vraiment ? fit Thompson dont les clairs yeux bleus durcirent. Il pivota sur son fauteuil, désigna le gros petit homme du geste. Vous connaissez Mr. Peter Desales ?

— Non, fit Hank en secouant la tête. Peut-être l'ai-je rencontré, mais je ne m'en souviens pas.

— Mr. Desales, verriez-vous un inconvénient à me relire la partie de votre rapport qui concerne Mr. Ireland...

Desales feuilleta son carnet de notes. Hank respirait difficilement. La sueur lui coulait sur le front. Il aurait voulu s'appuyer au bureau de Thompson, mais il parvint à ne pas broncher.

— C'est que mon rapport ne concerne pas exactement Mr. Ireland, fit observer Desales d'une voix métallique.

Il ne devait pas faire bon l'avoir comme ennemi, ce type-là.

— Lisez simplement la partie où il entre en jeu, dit Thompson.

Desales fit un signe d'assentiment et commença à lire. Hank regarda George Miller. George baissa les yeux et fixa obstinément ses mains.

« ... attendait devant l'entrée des grands magasins Nesmith. A midi juste... Une Mercury s'arrêta et elle y monta... La personne chargée de l'enquête a relevé le numéro de la Mercury... Après vérification, la voiture se trouva appartenir à Henry Ireland, 1382 Beecher Avenue, en ville...

« L'enquêteur suivit la Mercury en taxi... La Mercury quitta la ville à vive allure... Il semblait, au début, que le conducteur fût seul dans sa voiture... Mais l'enquêteur n'ayant pas vu descendre la personne qu'il était chargé de

suivre, il en conclut qu'elle était toujours dans la voiture...

« La Mercury quitta la grand'route à Clemmons Lane... Cette route étant sans issue, l'enquêteur fit attendre le taxi à l'entrée de celle-ci... La Mercury revint au bout de deux heures... L'enquêteur la suivit à nouveau... La personne suivie quitta la Mercury devant les magasins Nesmith... Il était exactement deux heures et quart...

« C'est tout ce que j'ai noté hier au sujet de Mr. Ireland. Quant à aujourd'hui... »

— Cela suffira, dit Thompson. Mr. Ireland doit être persuadé que vous êtes un enquêteur consciencieux, et que vous possédez un rapport complet de son activité d'aujourd'hui, à partir de midi... Est-ce exact, Ireland ?

Hank était complètement défait. Il suait à grosses gouttes.

— Oui, dit-il Mais quel est le but de tout ceci ?

— Mr. Miller a confié à Peter Desales le soin de suivre sa femme — c'est bien le terme exact, n'est-ce pas, Mr. Desales — parce que Mr. Miller n'a pas confiance en sa femme.

— C'est exact, Mr. Thompson, dit George. C'est l'exacte vérité. Mais je ne peux vous dire à quel point j'ai été choqué d'apprendre que ma femme donnait des rendez-vous à Mr. Ireland...

Hank regarda George et s'exclama d'une voix étranglée :

— Choqué ! Vraiment ! Alors que c'est vous qui avez tout organisé !

George lui rendit son regard et bondit.

— Je ne comprends absolument pas de quoi vous parlez.

Thompson leva la main.

— Mais moi, je crois comprendre, dit-il. Mr. Ireland vous accuse pour couvrir ses propres fautes. Henry, je ne puis vous dire à quel point j'ai été surpris lorsque George Miller est venu me montrer ce rapport ! Vous aviez l'estime de tous, ici... Une réputation sans taches... Moi-même je vous considérais comme un garçon sensé,

d'une honnêteté scrupuleuse et promis au plus brillant avenir...

— Je n'aurais jamais rien dit, monsieur, interrompit George Miller. Je ne me serais jamais plaint... Mais j'ai pensé que peut-être, si vous parliez à Mr. Ireland, vous pourriez arrêter les choses avant que cela n'aille trop loin. Voyez-vous, monsieur, je tiens beaucoup à ma jeune femme ! Elle est... elle est tout pour moi ! Et si je la perdais, je ne sais pas ce que je deviendrais !

— Vous avez bien fait, déclara Thompson. Vous avez agi exactement comme vous le deviez. Mais je crains bien, Ireland, de devoir faire davantage que vous parler, ainsi que le suggère Mr. Miller. Je conduis mon affaire comme une grande famille... Je m'en occupe personnellement depuis vingt-cinq ans... Je considère mes employés comme mes enfants... Chacun d'eux est mon fils, ma fille... Oui, nous formons une famille... Une famille heureuse... Une famille unie dans l'effort, dans le travail...

Il se releva, se pencha par-dessus son bureau. Sa voix tremblait.

— Dans une maison comme la mienne, il faut de l'harmonie, Ireland. Jusqu'à aujourd'hui, j'aurais affirmé que vous en étiez persuadé, tout comme moi. Mais inutile de jouer avec la vérité... Ni de nier les faits... Vous avez été pris en flagrant délit. Non pas une fois, mais deux fois. Et combien de temps, cela aurait-il duré, je préfère l'ignorer... Je vous donne donc un avertissement, Henry. Le premier ! Et le dernier !... Je vous demande de ne jamais revoir la femme de George Miller. Vous devez, soit renoncer à elle, soit renoncer à votre poste ici. Ce n'est pas plus compliqué que cela... C'est tout simple ! Vous avez le choix.

Hank regarda George Miller. George, qui était retombé dans son fauteuil, soutint le regard de Hank sans broncher. Hank considéra ensuite Peter Desales qui jouait avec son carnet noir, et qui ne leva pas les yeux. Puis il revint à Thompson, derrière son bureau.

Hank se rappela les choses que lui avait dites Amy. Ses promesses... Ses mensonges... Il se rappela la porte

enfoncée dans la chambre à coucher, George et Desales se ruant dans la pièce... Il essuya la sueur qui coulait sur son front et parla d'une voix ferme et égale.

— Mon choix est fait, Mr. Thompson. Toute cette histoire est une erreur, mais je ne discuterai pas. Je vous donne ma parole. Je ne reverrai plus la femme de George Miller ! Plus jamais !

Il parvint à sortir du bureau de son patron, sans se heurter aux meubles. Ses jambes lui paraissaient lourdes comme du plomb. Il avait envie de boire de l'alcool et sentait que son estomac ne le supporterait pas.

Lucile le suivit dans son bureau.

— Laissez-moi vous donner de l'aspirine, lui dit-elle. Vous avez une mine épouvantable !

— Non... Ça va...

— Vous avez l'air d'avoir passé sous un train ! Vous ne voulez pas me dire ce qui est arrivé, Hank ?

— Non ! Oh, Seigneur, non !

— J'ai parlé avec la secrétaire du patron... Elle ignore tout... Elle sait seulement que George Miller a mouchardé auprès du patron. D'après votre tête, ce doit être quelque chose de terrible... Bon Dieu, ce George Miller est vraiment un sale type ! Toujours à vous chercher noise !

Hank regarda Lucile... Il discernait mal son visage... Tout se brouillait devant ses yeux...

— Non, dit-il. Il avait le droit d'agir comme il l'a fait.

— C'est possible ! J'ignore de quoi il s'agit... Mais c'est une drôle de façon de remercier un type qui a signé pour vous une feuille de frais qui est une véritable escroquerie, et qui vous a épargné plus d'une fois d'être chassé pour déficit dans les comptes et manque à la parole donnée.

— Ça suffit, Lucile. Ça suffit.

— Je sais que je parle trop... Et je m'en excuse... Mais ce type-là, je ne peux pas le souffrir !

— Je ne l'aime pas plus que vous, fit Hank avec un rire sans joie. Mais la question n'est pas là... Il m'a eu, cette fois ! Et en plein !

Il regarda ses mains. Elles tremblaient... Du travail

l'attendait sur son bureau, mais il sentit qu'il serait incapable de le faire... Il savait aussi qu'il lui était impossible de partir... Il fallait qu'il reste là... Et cela, en sachant qu'Amy l'avait trahi, une fois de plus... Il se rappela comment il l'avait tenue, nue, dans ses bras, dans le petit bois. Sa bouche se durcit. « Cette fois, ma petite, tu m'as vraiment pris pour une poire ! » se dit-il.

Mais le pire, c'est que ce n'était pas cela qui le tourmentait le plus. Ce qu'il se demandait, c'était comment il ferait pour vivre sans elle.

Il fouillait vainement dans sa poche pour y trouver les clés de sa voiture, lorsqu'il s'approcha de la Mercury, dans le parking du bureau. Et brusquement il vit qu'il y avait quelqu'un dans la voiture. « Je dois me tromper, pensa-t-il. C'est la voitre d'un de mes collègues. » C'était pourtant bien sa place habituelle. Et il croyait bien reconnaître la Mercury. A ce moment, la personne qui y était assise tourna la tête vers lui. C'était Amy.

La mâchoire durcie, il fit le tour de la voiture et se glissa derrière le volant.

— Alors, ça ne te suffit pas de m'avoir vendu, ma petite ? Il faut encore que tu viennes t'en vanter ?

Elle ne répondit rien. Le visage blanc de colère, il se tourna vers elle. Elle pleurait... Son visage était gonflé par toutes les larmes qu'elle avait versées... Ses yeux rougis et cernés... Sa bouche sèche et crispée... On devinait qu'elle avait dû pleurer pendant des heures sans pouvoir s'arrêter.

— Je... je sais tout, murmura-t-elle. Je sais ce que George t'a fait...

— Je veux bien le croire !

— Oh, Dieu, George. Je ne savais pas ! Je ne savais pas qu'il me faisait suivre par Peter Desales. Je n'y ai pas pensé une minute...

— Epargne-moi tes sales mensonges...

— Hank, je t'en supplie ! Crois-moi ! Serais-je ici si je te mentais ? Pourquoi serais-je venue, si c'était pour te mentir ?

— C'est facile à comprendre, ma petite ! Parce qu'il

fallait que je te revoie pour que la combine de Georges marche ! Si je te revois, Thompson me fout à la porte ! Voilà pourquoi tu es ici ! Et ton copain, Peter Desales, ne doit pas être loin ! Mais ça ne marchera pas, ma belle... Pas cette fois... Ou tu sors de cette voiture ou je te flanque une raclée ! Reste où tu es, et tu verras que je ne plaisante pas !

— Je ne bougerai pas... Je t'aime... Il faut que tu me croies !

— Sors de là !

— Hank, au nom du ciel, donne-moi une chance ! Ecoute-moi !

— Je t'ai écoutée, ma petite, et regarde où ça m'a mené !

— Je ferai tout... N'importe quoi... Mais laisse-moi rester là ! Ecoute-moi !

Elle se rapprocha de lui, les larmes ruisselant sur ses joues, les lèvres gonflées et frémissantes.

Avec un rictus de rage, il la frappa au visage du revers de la main.

Elle gémit tout haut et enfouit son visage dans ses bras... Puis elle se mit à sangloter... Les sanglots la secouaient toute... Elle se blottit contre lui, cachant toujours sa tête dans ses bras repliés. Il essaya de la repousser. Elle ne fit que se serrer davantage contre lui, sanglotant toujours.

Ça le toucha au cœur... Il se sentit sans défense... Il éprouvait pour elle tant de pitié que le cœur lui fit mal... Il ne la jugeait plus ! Il l'aimait trop ! Leurs deux vies étaient liées à jamais, quoi qu'il fît pour se délier... Il pleurait ses pleurs... Les larmes qu'elle versait lui brûlaient les yeux. Ses sanglots le secouaient lui aussi...

— Amy... dit-il en lui effleurant la tête de la main.

Elle ne s'arrêta pas de pleurer.

— Cesse de pleurer, Amy... Cela ne fait rien... Je m'en fiche... Qu'ils me renvoient.. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront... Peu m'importe ! Mais par Dieu, Amy, cesse de pleurer !

Elle écarta ses mains de son visage, crispa ses doigts sur le genou de Hank, pressa son visage contre le sien.

— Je le quitterai, murmura-t-elle. Oui, je le quitterai... Je ne veux pas retourner auprès de lui... J'obtiendrai le divorce... Je serai à toi, rien qu'à toi... Pour toute ma vie. Je ne te demanderai pas de m'épouser... Je ne te demanderai jamais rien... Mais je t'en supplie, aime-moi ! Je t'en supplie, Hank, aime-moi !

Il la prit contre lui... Elle enfouit son visage entre son cou et son épaule... Elle l'entoura de ses bras... Il sentait son souffle chaud contre son cou, sentait les sanglots qui la secouaient.

— Je te veux toute à moi, dit-il, la voix sèche, le regard fixe. Tu seras mienne... Je te garderai dans mes bras et dans ma vie... Peu m'importe ce qu'ils me feront... Peu m'importe le prix qu'il me faudra payer... Tu seras à moi, et rien qu'à moi !

CHAPITRE XIV

LE LAIT RENVERSÉ

Hank arpentait le hall de l'hôtel Vital. La décoration prétentieuse de ce hall lui portait sur les nerfs. Il se sentait comme une bête en cage. Une bête malade et prisonnière. Et il sentait sur lui le regard des femmes et femmelettes de l'hôtel.

Il avait l'impression de leur communiquer sa propre nervosité. Jamais il n'aurait dû venir troubler cette atmosphère de détente étudiée. Quelque chose allait se passer... Les occupants du hall le pressentaient et le redoutaient. Or, ils payaient très cher, justement, pour qu'il ne se passe jamais rien...

Hank ne pensait qu'à une chose, le mal qu'il allait faire à Ethel. A Ethel qui ne l'avait mérité en rien ! A Ethel à laquelle il ne voulait pas de mal ! Mais il existait deux côtés de la question... Lui ferait-il plus de mal en la quittant franchement ? Ou en restant avec elle, ne pensant qu'à Amy, à voir Amy, à retrouver Amy ?

Amy ne voulait pas qu'il vienne ici. Elle s'était installée dans un hôtel sans même retourner auprès de George. Le visage de Hank se contracta à cette pensée. George Miller ne mettrait pas longtemps à découvrir la retraite d'Amy. Surtout avec l'aide de son acolyte, Peter Desales.

Amy avait tenu à lui prouver que tout était rompu entre George et elle. Elle le lui avait dit de façon formelle, mais elle ne voulait plus qu'il existe en lui le moindre doute. Aussi avait-elle pris une chambre à l'hôtel Senator, puis, remettant à Hank la clé de sa chambre, elle lui avait déclaré qu'elle ne verrait plus personne.

Amy avait supplié Hank de ne pas blesser Ethel en lui demandant de divorcer. « Je t'ai fait déjà assez de mal », disait-elle. Et elle lui répétait qu'elle ne lui demandait pas de l'épouser. Tout ce qu'elle demandait, c'était qu'il vienne la voir aussi souvent qu'il en aurait envie.

Elle lui disait encore qu'elle ne tenait pas tellement que cela au mariage... Qu'il n'y avait pas plus de sécurité, plus de tranquillité d'esprit dans le mariage que dans une liaison heureuse... Elle n'exigerait jamais rien... Au dedans d'elle-même, elle se sentait plus profondément unie avec Hank qu'elle ne l'avait jamais été avec George, quoi que le monde pût en penser. Et elle comprendrait même que Hank ait peu de temps à lui donner.

Mais à ceci, Hank avait répondu qu'il la voulait constamment à ses côtés. Il ne pouvait envisager l'idée de vivre séparé d'elle. Ce ne serait supportable ni pour lui, ni pour elle. Il voulait vivre complètement avec elle. Et ce serait plus charitable pour Ethel, en dernier ressort, de lui dire la vérité que de continuer à la tromper, en admettant que ce soit possible.

Hank était arrivé à l'hôtel Vital vers dix heures du soir. Il était maintenant dix heures et demie. Ethel n'était pas dans sa chambre. Après avoir donné de nombreux coups de téléphone, la secrétaire informa Hank que sa femme jouait aux cartes de l'autre côté du lac. Avertie, elle rentrait à l'hôtel immédiatement.

Hank se remit à fouler le tapis démodé du hall. Il vit

Ethel arriver par la grande porte. Dans tout l'épanouissement de sa beauté blonde, elle portait une robe du soir qu'il ne lui connaissait pas. Une écharpe vaporeuse voilait ses épaules.

Elle l'aperçut et vint vers lui, souriante, les mains tendues.

Hank s'avança vers elle. Il marchait lourdement comme s'il brassait une épaisseur de neige.

— Hello, chéri. Bart m'a ramenée. Je l'ai renvoyé là-bas, en lui recommandant de ne pas m'attendre.

— Merci Ethel.

Il l'entraîna vers un divan placé près des portes-fenêtres. Ils s'assirent. Ethel continuait à lui tenir la main. Elle avait le visage plus coloré que d'habitude.

— C'est vraiment amusant, dit-elle. Tu n'étais jamais venu ici. Et cette année, voilà la seconde fois que tu viens me voir. Je regrette de ne m'être pas trouvée là pour t'accueillir, mais tu dois comprendre... Mes journées sont bien remplies. Et étant donné que tu ne me préviens pas...

— Mais naturellement, Ethel.

— Que se passe-t-il, Hank ? demanda-t-elle en l'observant. Tu n'as pas l'air bien ?

— Non, je ne me sens pas bien, Ethel, fit Hank en approuvant de la tête. Je... je désire divorcer.

Un instant Ethel le regarda en silence, le visage troublé. Puis elle se mit à rire.

— Seigneur ! Pendant un instant j'ai cru que tu parlais sérieusement !

— Je n'ai jamais été plus sérieux, Ethel. Je suis navré. Je ne voudrais pas te faire de la peine. Mais je t'en ferais bien davantage si j'essayais de continuer à vivre avec toi.

— C'est parce que tu veux quitter ton poste et que je m'y oppose ?

— Non.

— Si, c'est ça ! Et c'est la faute de père ! Il ne devrait pas te farcir la tête de cette absurde histoire de journal...

La liberté dont il parle constamment ! C'est la façon la plus rapide de crever de faim...

— Non, ce n'est pas ça, Ethel. La vérité, c'est que nous ne sommes pas heureux ensemble.

Le menton d'Ethel se mit à trembler.

— Pas heureux ? Mais moi je suis très heureuse ! Tu es... tu es le meilleur des maris, Hank ! Je... je n'en voudrais pas d'autre !

— Je ne veux surtout pas te blesser, Ethel. Mais nous ne pouvons pas continuer ainsi...

— Mais comment ? Mais pourquoi ? Hank, nous menons la vie la plus convenable et la plus agréable du monde. Une maison confortable, de l'argent pour acheter ce qui nous plaît. Un avenir brillant... Oh, mon Dieu, Hank, tu me bouleverses !... Voyons, chéri, regarde père ! Je ne connais personne qui soit plus seul que lui ! Il nous a quittées pour être libre... Il nous a abandonnées, ma mère et moi, pour retrouver sa liberté. Eh bien, il l'a retrouvée ! Et regarde-le ! Non mais regarde-le !

Hank serra les poings, les desserra, étendant les doigts.

— Je n'y puis rien, Ethel. Il faut que tu me rendes ma liberté. Auprès de toi, je ne trouve pas ce que je désire. Et si je ne reprends pas ma liberté maintenant, je risque de perdre ma chance...

— Est-ce parce que je n'ai pas voulu d'enfants, Hank ? J'en aurai ! Le docteur...

— Non, ce n'est pas pour cela... Heureusement que nous n'en avons pas... C'est déjà assez triste ainsi...

— Une autre femme, alors ? dit Ethel avec amertume. Une fille de rien qui te promet monts et merveilles ?... J'ai été une bonne épouse pour toi, Hank. Je t'ai été fidèle et j'ai tenu ta maison. Ne fais pas l'idiot, et ne renonce pas à ce que tu possèdes pour quelque poule qui te fait croire que son amour te fera vivre au septième ciel.

« Il n'en est rien, Hank, je t'assure. Tu peux me croire. Toutes les femmes se ressemblent et l'excitation du début passe vite. Il ne reste plus que la routine journalière... on ne peut pas vivre constamment au septième ciel. Ce n'est pas normal. Ce n'est pas humain.

« Toi et moi, Henry, nous sommes liés par autre chose. La camaraderie. Le respect réciproque. Il n'y a que les filles et les imbéciles pour s'imaginer que l'amour est un enivrement de tous les instants...

Hank se leva et se mit à marcher de long en large.

— Oui, tu as deviné, Ethel. Il y a une autre femme... Et ce que tu dis est vrai, ce n'est pas une fille bien ! Dieu sait que je ne me fais pas d'illusions ! Elle n'a rien de ce que tu représentes... Mais si je te disais que je pourrais dorénavant vivre sans elle, je mentirais. Je ne m'en sens pas capable. Et je ne veux pas continuer à te mentir...

Ethel commença de pleurer, sans bruit. Les larmes coulaient sur ses joues, sans qu'elle fît un geste pour les essuyer. Elle restait assise, très droite, sur le divan.

— Emmène-moi d'ici, dit-elle d'une voix brouillée de larmes. Je ne veux pas me donner en spectacle. Allons... dans ta voiture. Nous serons mieux pour parler.

Ils se mirent à rouler sur la route du lac. Les voitures étaient rares à cette heure-là. Hank conduisait lentement, sans but, prenant simplement soin de tenir sa droite.

— Non, je ne t'accorderai pas le divorce, Hank, dit Ethel au bout d'un moment. Rentre chez nous. Réfléchis ! Tu es bouleversé, en ce moment... Tu reprendras tes esprits et tu me remercieras d'avoir refusé de divorcer.

— Non, Ethel. Ou tu m'accordes le divorce, ou je te quitte. Je cherche à être honnête envers toi. Ne m'oblige pas à continuer de vivre avec toi et à continuer de te mentir... Ça vaudra beaucoup mieux pour toi si tu demandes le divorce.

Ethel se redressa sur son siège. Son visage se durcit. Ses larmes avaient séché. Elle parla d'une voix glaciale.

— Tu t'imagines que je vais t'accorder le divorce et te laisser quelque chose à portée de cette putain ?

— Je veux ma liberté, riposta Hank d'une voix lasse.

— Tu l'auras, ta liberté, et la ruine avec ! Tu as toujours été un faible, Henry, et j'avais déjà imaginé une éventualité pareille ! J'espérais cependant que cela n'arriverait jamais ! Je suis parfaitement satisfaite d'être ta

femme... Je suis heureuse avec toi... Je t'aime... Et personne d'autre n'existe pour moi...

« Mais j'ai toujours pensé qu'une chose pareille pourrait arriver. Mère m'avait mise en garde contre toi... Je t'accorderai donc le divorce, Hank, comme tu le désires. Mais dans cet Etat, les femmes sont protégées par les tribunaux. Je traînerai en justice cette putain, quelle qu'elle soit, et je te dépouillerai de tout ce que tu possèdes ! La maison, la voiture, l'argent que tu as en banque... Je ne te laisserai rien et on verra si cette fille tient toujours à t'épouser !

— Je suis peiné de voir que tu me hais, Ethel. Mais je suppose que je l'ai mérité.

— Je ne te hais pas, Henry, mais tu agis comme un imbécile ! Et tu reçois ce que tu mérites !

— C'est bien, Ethel. C'est bien... Je ne demande qu'une chose, le divorce... Fais-moi envoyer les papiers. Je les signerai sans discuter.

Ethel eut un dernier sanglot.

— Hank ! Pourquoi fais-tu une chose pareille ?

— J'ai essayé de vivre selon la règle, Ethel, et cela ne m'a rien donné. Peut-être... peut-être que cette fois encore, la vie ne m'apportera rien... Mais il faut que je tente ma chance.

— C'est toute ta vie que tu brises !

— Mais peut-être en sortira-t-il quelque chose ? Je ne peux rien dire de plus !

— Tu me brises le cœur, Hank ! Et c'est sur toi que je pleure... Non, je ne te hais pas... J'ai de la peine pour toi !

— Ne pleure plus, je t'en prie !

— Je ne peux faire autrement ! Ça me fait mal de te voir gâcher ta vie ainsi...

CHAPITRE XV

LA FIN ET LE COMMENCEMENT

— Je regrette, Ireland. Vous ne faites plus partie de notre maison.

Hank regarda fixement le vieux Mr. Thompson. Il faisait chaud dans le bureau air-conditionné. Le vieil homme lui-même transpirait et paraissait mal à l'aise. Il marchait de long en large derrière son vaste bureau, et il semblait aussi malheureux que Hank de toute cette histoire.

— La situation n'est plus la même que le jour où vous m'avez appelé pour la première fois dans votre bureau, Mr. Thompson, dit Hank.

C'était neuf années de sa vie qui s'effondraient avec la perte de ce poste qu'il avait obtenu par une lutte incessante, et qu'il perdait ainsi, d'un coup.

— Pour moi, c'est exactement la même !

— Non, monsieur. A ce moment-là, Amy était la femme de George, et rien d'autre. Maintenant, elle l'a quitté... Elle a l'intention de divorcer... Et aussitôt qu'elle sera libre, je l'épouserai.

— C'est possible, mais toute cette affaire n'en est pas moins déplaisante. Elle fait mauvaise impression... Elle disqualifie ma maison... De plus, reprit Thompson en regardant Hank d'un air sévère, je vous avais averti de la façon la plus formelle que si vous rencontriez encore Mrs. Miller, je serais obligé de me séparer de vous.

Hank fit des mains un geste d'impuissance.

— Ce n'est pas aussi simple que cela, monsieur. Dire à un homme d'oublier ce qu'il a dans le cœur est une chose. Mais le faire, pour cet homme, en est une autre. On n'oublie pas sur commande.

— C'est une simple question de discipline. Si votre travail et votre foyer avaient vraiment eu de l'importance pour vous...

— C'est exactement ce que je pense, monsieur le directeur. Vous exprimez ma pensée. Mon travail et mon foyer comptaient beaucoup pour moi. Ils comptent encore. Mais cet élément nouveau dans ma vie... ce que je ressens, ce que je désire, compte bien davantage.

— Si bien que vous rejetez tout ce qui compte pour un homme digne de ce nom. Vous avez brisé votre foyer...

— C'est possible. Je ne discuterai pas la chose. Mais mon foyer était brisé bien avant cela...

— Ceci ne me regarde pas, Ireland. Ce qui me regarde, c'est ce qui se passe dans cette maison. Je m'intéresse uniquement à l'union et à l'harmonie qui existent entre mes collaborateurs. Lorsqu'un homme comme vous a une liaison avec la femme d'un de ses collègues, cette harmonie est menacée. Je ne considère pas autre chose, Ireland. Votre position ici vous donnait certaines responsabilités. Il vous a plu de ne pas vous en soucier... Je regrette, encore une fois, mais il n'y a plus de place pour vous ici.

Hank regarda autour de lui. Habituellement ce bureau lui semblait spacieux. Mais aujourd'hui, il avait l'impression que les murs se refermaient sur lui.

— J'ai essayé d'être aussi honnête que possible, dit-il. Et je le suis avec vous lorsque je vous dis que nier ce que j'éprouve si fortement, serait une lâcheté et une hypocrisie.

— Je ne partage pas ce point de vue.

La bouche de Hank se durcit.

— Vous êtes un homme heureux, monsieur. Je suppose que vous obtenez toujours tout ce que vous désirez, et qu'il n'y a jamais rien de compliqué dans votre vie, mais il n'en est pas de même pour tout le monde. Je lutte pour obtenir ma part de bonheur... J'ai travaillé pour vous avec fidélité et je ne comprends pas pourquoi je dois perdre ma place parce que ma vie privée prend une nouvelle direction...

— Votre dossier, ici, est excellent. Votre travail a été au-dessus de tous reproches. Si ce n'avait pas été le cas, vous ne seriez pas monté si rapidement en grade. Mais l'harmonie même de ma maison est menacée. Je n'ai pas d'autre alternative que de me séparer de vous... Je n'ai pas l'intention de me montrer dur avec vous. Je suis peut-être sévère, mais je suis juste. Je vous autorise à me donner votre démission, et vous recevrez de moi d'excellentes références sans aucune allusion à la raison qui m'oblige à me séparer, bien à regret, d'un collaborateur de valeur...

Hank vida son bureau de tous ses objets personnels. Puis avec une impression de perte contre laquelle il ne

pouvait lutter, il suivit le corridor et appuya sur le bouton de l'ascenseur.

Il avait reçu notification du divorce demandé par Ethel, et signé sans discuter les papiers qui faisaient d'elle la propriétaire unique de tous leurs biens et de leur compte en banque. Pour quelques jours encore, avant que soit effectué le transfert des biens, il disposait de sa voiture.

Il avait dans la poche quinze jours d'honoraires, et dans la chambre d'un hôtel de second ordre, ses vêtements et ses objets personnels. Un clerc, envoyé par l'homme de loi d'Ethel, avait vérifié chacun des objets que Hank mettait dans ses valises.

Et c'était tout ce qui restait du Henry Ireland qui avait épousé Ethel Payson, travaillé dans la maison Thompson, et passé ses jours et ses nuits à se demander ce qu'il faisait sur la terre... Il allait peut-être le découvrir, maintenant !

L'ascenseur était là... Il y entra... Il serrait la mâchoire. Il essaya de se persuader qu'il ne regrettait rien. Il savait ce qu'il voulait... Il voulait Amy ! Il la voulait complètement à lui, à lui tout seul... Et peu lui importait le prix qu'il payait !

L'hôtel Senator, où vivait Amy, n'était pas mieux que celui de Hank. Il était assez éloigné de l'hôtel du Commerce où résidait Hank.

Ils décidèrent que c'était mieux ainsi. Ils ignoraient absolument si George continuait à faire espionner Amy. Et dans ce cas, vivre ouvertement avec Hank n'aiderait pas Amy à obtenir le divorce.

Hank s'arrêta dans le hall et téléphona à Amy. Elle répondit aussitôt.

— Amy ? C'est Hank. Puis-je monter ?

— Tu sais bien que je ne fais que t'attendre.

Et elle lui envoya des baisers dans le récepteur.

Hank traversa le hall minuscule et entra dans l'ascenseur, tout heureux de se retrouver auprès d'elle. Il n'arrivait pas encore à croire qu'elle serait toujours là pour l'accueillir lorsqu'il reviendrait de son travail.

Elle sortit dans le corridor, au cinquième étage, pour

aller à sa rencontre, tendit vers lui ses deux mains. Une dame maigre qui passait serra ses lèvres minces devant leur bonheur insolent. Amy se mit à rire et embrassa Hank avec ferveur. Elle l'entraîna dans sa chambre et ferma la porte derrière elle.

Il regarda autour de lui. La pièce était petite. Un lit à une place, une commode, un petit bureau, deux chaises et quelques lampes, un placard et une minuscule salle de bains. Le tout assez sombre et défraîchi.

— Je sais, ce n'est pas bien beau, dit-elle en riant. Mais nous n'y resterons pas... Nous aurons une vie magnifique !

Elle l'entraîna vers le lit, chercha ses lèvres. Mais il restait assis très droit et ne répondait pas à ses avances.

— Hank ?

— Crois-tu vraiment que nous sortirons d'ici? demanda-t-il. Crois-tu vraiment que nous nous en sortirons ? répéta-t-il d'une voix pleine d'amertume.

— Mais c'est ce que tu m'as dit, mon chéri ! fit Amy, surprise. Tu me l'as dit et répété jusqu'à ce que je cesse d'avoir peur !

— C'était différent, alors... J'avais ma situation... Et je ne l'ai plus...

Il l'entendit faire une brève aspiration. Il la regarda. Elle avait les yeux pleins de larmes.

— C'est ma faute, murmura-t-elle. Je te fais du mal... Rien que du mal... Je suis un porte-malheur... Je l'ai toujours été !

Elle se laissa tomber sur le lit, les bras derrière la tête. Sa bouche tremblait.

— Mais non, ce n'est pas de ta faute, dit Hank. On m'a flanqué dehors, voilà tout.

— On t'a flanqué dehors à cause de moi ?

Il n'essaya même pas de nier, se contenta de hausser les épaules.

— Bon, admettons ! Mais je te l'ai dit, je te veux toute à moi... Et je suis prêt à payer le prix ! Perdre mon job faisait partie du prix. J'ai payé... Et je me rapproche de ce que je désirais.

Elle secoua la tête, ses cheveux épars sur la couverture blanche.

— Non, murmura-t-elle. Tu en es plus loin que jamais... Un journal dans une petite ville de comté.

— Je t'ai déjà dit que c'est un rêve que je ne pourrai jamais réaliser...

— Mais moi je veux que tu le réalises ! Je veux que tu sois heureux, et non misérable !

— Vivre avec toi me rend heureux.

— Maintenant, oui. Mais que deviendras-tu si tu fais un travail que tu détestes ? Et que tu commenceras à te dire que sans moi, tu aurais peut-être obtenu ce que tu désirais ?...

— Je rentrerai tout de même tous les soirs auprès de toi, dit Hank en souriant faiblement.. Tant que tu seras là, je ne me plaindrai de rien.

— Serai-je là à t'attendre, ou serai-je obligée de travailler moi aussi ?

— Je me charge de t'entretenir, fit Hank d'une voix plus dure. Je te l'ai déjà dit.

— Oui... George me disait la même chose.

— Je ne suis pas George.

— Je le sais bien. Tu es merveilleux... Et tu feras tout ce que tu peux... Mais tu ne connais pas ma malchance... Je n'ai jamais obtenu ce que je désirais.

— Je croyais que c'était moi que tu voulais ? fit Hank en la regardant attentivement.

— Oui, c'est toi que je veux.

— Vraiment ? Tu me veux toujours, ou tu es en train de te défiler ? Lorsque tu m'as rencontré, j'étais un type pourvu d'un poste élevé et d'un compte en banque. Maintenant je n'ai plus que l'argent qui est dans mon portefeuille et je n'ai plus de situation... Tu es sûre que tu tiens toujours à vivre avec moi ?

— Tu es tout ce que je désire au monde, fit Amy en se redressant. Mais il y a une chose que nous pourrions faire, Hank ! Un moyen de nous en sortir ! Un moyen pour nous de vivre ensemble heureux, toi avec ton journal et moi avec tout l'argent qu'il me faut...

Hank la regarda. Son visage se transformait, s'éclairait. On la sentait s'animer, tirer des plans. Il lui fallait de l'argent... Et comme George, elle savait comment s'en procurer... Comment se procurer une grosse somme d'argent...

— Doucement, Amy, fit-il, menaçant, en se levant.

Elle sauta du lit, le suivit dans la chambre.

— Mais c'est la vérité, Hank ! C'est ma faute si tu es dans une situation pareille... sans travail et sans aucune possibilité de réaliser ce que tu désires ! Or moi, je peux t'aider à la réaliser !

— Tu parles comme George, fit Hank d'une voix sourde.

— Je t'en supplie, Hank, écoute-moi !...

— Non, je ne t'écouterai pas... Le travail ne me fait pas peur... Je trouverai une situation... Et au diable le reste ! Pourvu que je t'aie...

— Mais tu ne m'aurais pas ! J'ai manqué d'argent toute ma vie. Je ne veux pas continuer à vivre comme ça...

— Bon ! C'est clair, cette fois ! Cherche-toi un autre type...

— Mais c'est toi que je veux ! fit Amy d'une voix pressante en lui enfonçant ses doigts dans le bras.

— Et moi aussi, je te veux ! Mais je ne veux pas t'entendre parler d'un moyen rapide de s'enrichir ! J'ai eu une dure journée et je ne tiens pas à t'écouter me raconter le plan que George Miller et toi aviez mis au point quand vous étiez encore ensemble !

— Eh bien oui, fit Amy avec un soupir. J'en avais parlé avec George... Qu'est-ce que ça peut faire ? C'est une bonne idée ! Une bonne idée parce que, cette fois, rien ne dépend de George ! Tout dépend uniquement de moi...

— Fais attention, Amy ! Fais bien attention ! Je ne m'appelle pas George Miller ! Et je ne tiens pas à lui ressembler ! Je ne veux pas entendre parler d'un sale coup que vous aviez mijoté tous les deux ! Tu en as fini avec George, ne l'oublie pas. Tu es à moi, maintenant !

— Il n'y a pas de raison pour qu'étant à toi je ne possède pas enfin ce que j'ai toujours désiré. Toutes les choses que j'ai toujours désirées.

— Pourquoi n'es-tu pas restée avec George ? tu n'as pas changé ! Tu as la même mentalité que lui ! Devenir riche... Faire de sales coups... Employer de sales moyens... Par Dieu, Amy, je te sortirai ça de la tête ! Je te veux, c'est vrai, mais je te veux propre et honnête, et non pas une sale petite grue qui pense que tout lui est permis à condition qu'elle obtienne ce qu'elle veut !

— Est-ce un crime de vouloir être heureuse ? Je t'ai fait beaucoup de mal. Oh, tu peux dire tout ce que tu voudras, j'ai tout de même brisé ta vie. Mais je possède un moyen de tout réparer. Et tu vas m'écouter ! Ecoute !

Il la frappa sur les yeux, du revers de la main. Elle recula, vacilla. La force du coup l'envoya s'affaler sur le lit et sa tête frappa durement contre la cloison.

Il bondit vers le lit et la prit dans ses bras.

Elle paraissait inconsciente. La marque des doigts de Hank se détachait en rouge sur son visage pâle. Il chercha frénétiquement une blessure sur son crâne.

Elle ouvrit les yeux, lui sourit.

— Je t'ai fait peur, mon chéri ?

Toute vie l'abandonna. Il sentit la force s'échapper de ses bras et de son corps. Il se laissa tomber sur le lit. Il ne pouvait plus supporter son poids. Elle se blottit contre sa poitrine.

Elle resta immobile un moment. Puis elle releva la tête, lui effleurant le visage de ses cheveux.

— Nesmith, lui murmura-t-elle à l'oreille.

— Tais-toi, fit Hank d'une voix rauque. Par Dieu, tais-toi !

— J'ai été caissière chez eux pendant trois mois, reprit Amy chuchotant toujours, pleine d'une fièvre mauvaise.

— Ta gueule !

— Il était fou de moi...

— Ta gueule ! te dis-je.

— Je l'ai encouragé...

— Ta gueule ! Ta gueule ! Ta gueule !

— Ce n'était pas pour rien. Il n'a confiance en personne... mais il était fou de moi. Il m'a expliqué le fonctionnement du signal d'alarme en cas de cambriolage, la

nuit. Il m'a appris le chiffre secret de son coffre-fort. Et je sais comment pénétrer dans le magasin, la nuit, sans être vue...

— Retourne auprès de George, putain !

— Je ne l'aurais jamais fait avec George ! Je n'aurais pas risqué le coup, mais je le risquerai pour toi ! Je ferais n'importe quoi pour te rendre ce que tu as perdu à cause de moi... Des milliers de dollars, Hank ! Ça nous rapporterait des milliers de dollars ! Le samedi soir... La recette de la semaine... Et personne ne s'apercevrait de rien avant que la voiture blindée vienne chercher l'argent le lundi matin... Rien qu'une fois, Hank ! Rien qu'une fois ! Et le monde sera à nous !

Hank la repoussa brutalement et se leva.

— Merci, dit-il. J'ai toujours su ce que tu valais... Je ne me faisais pas d'illusions, mais je me disais qu'avec moi tu changerais. Tu ne changeras jamais ! Tu es pourrie, ma petite ! Tu es née pourrie et tu mourras pourrie ! Mais je ne serai pas là pour le voir... Je pars... Et cette fois, pour toujours !

Il repoussa les bras qu'elle tendait vers lui, se dirigea vers la porte. Elle courut après lui... Il ouvrit la porte, la claqua derrière lui... Il n'attendit pas l'ascenseur... Il ne voulait pas s'arrêter, et surtout ne pas réfléchir. Sinon, il sentirait sa solitude et retournerait auprès d'elle. Il descendit l'escalier. En courant... Les cinq étages...

Il ne ralentit pas avant d'être arrivé au parc à voitures.

Il respirait fort, la bouche ouverte. Il avait voulu cette femme. Il avait payé le prix, mais maintenant il ne voulait plus d'elle. Elle était ce qu'elle était, ce qu'elle avait toujours été, une sale petite grue, vénale et jouisseuse ! Elle ne changerait jamais ! Quel fou il avait été de s'imaginer qu'elle pourrait changer !

Personne ne change jamais. Il faut prendre les gens comme ils sont.... Ou les laisser...

Il était à deux pas de la Mercury, lorsqu'un homme surgit d'entre deux voitures et s'adressa à lui.

— Hé... vous !

Hank était trop écœuré pour discuter avec n'importe qui. Il discerna vaguement que le type qui s'adressait à lui était grand et maigre, qu'il portait un pull-over, un pantalon kaki, et des espadrilles. Il avait les bras nus et forts.

Il avança ce bras et attrapa Hank par le col de sa chemise.

— J'ai dit « hé ! ». C'est à vous que je parle.

Hank se dégagea, frappa l'homme en pleine poitrine, recula. C'est alors qu'un second type, derrière lui, lui prit les deux bras et les maintint en arrière.

Hank se débattit, essayant de se libérer. Il tourna la tête, s'efforçant de voir qui le maintenait ainsi.

C'était ce salaud de Peter Desales !

Le premier type frappa Hank en plein visage. Hank sentit son nez s'écraser. Il sentit dans sa bouche un goût de sang. La tête lui tourna.

Il essaya de bondir. L'homme le frappa de nouveau... De côté cette fois... Tout se mit à tourner autour de Hank... Les voitures du parking faisaient la ronde autour de lui comme les chevaux d'un carrousel.

Il se dressa de toute sa taille pour essayer d'éviter ces coups en pleine figure. Mais un troisième coup l'atteignit de l'autre côté de la face, l'aveuglant pour un moment.

Un coup dans l'estomac lui coupa le souffle, le forçant à se plier en deux. Un autre lui explosa en pleine figure et sa tête vacilla.

Il crut entendre quelqu'un appeler à l'aide. Mais le cri était faible et lui parut venir de très loin.

Les genoux de Hank faiblirent, mais Desales l'empêcha de tomber. Il le maintint tandis que le premier type continuait de faire pleuvoir une grêle de coups sur son visage. Jusqu'à ce qu'il ne sente plus ses mâchoires ! Jusqu'à ce qu'il ne sente plus rien !

Il entendait le grand type grogner à chaque coup qu'il lui portait. Ce n'était plus de la rigolade, cette fois, mais du travail soigné. Hank percevait également la lourde

respiration de Desales, derrière son dos. Tout cela dans une silencieuse obscurité.

Enfin Desales le laissa tomber de tout son long. Il sentit qu'ils fouillaient ses poches. Comprit qu'ils le dépouillaient de tout son argent. Il se tordit sur le sol. Il se força à soulever la tête, à ouvrir les yeux... Il les ouvrit juste à temps pour voir un pied qui se levait.

Quand le pied l'atteignit en pleine figure, il retomba sur le sol, les bras étendus. Il était définitivement hors de combat, mais encore conscient. Tout tournait, rouge, sous ses paupières.

Il devina que Desales se penchait sur lui.

— J'ai un message pour toi, fit Desales. De George Miller ! Laisse sa femme tranquille !

Puis ce fut le noir total, le silence, l'obscurité...

CHAPITRE XVI

LA CHANCE

Lorsque Hank reprit connaissance, Amy était penchée sur lui. Et derrière elle, il distingua le visage inquiet du gardien du parc.

— Hank ? Comment te sens-tu ?

— Epatamment ! fit Hank, la bouche pleine de sang.

— Je t'ai suivi, chéri ! Je ne pouvais pas te laisser partir ainsi ! J'ai dû attendre l'ascenseur... Lorsque je suis arrivée dans le hall, tu étais déjà loin dans la rue... J'ai couru... Je suis arrivée ici au moment où ils te frappaient... J'ai crié ! Le gardien est arrivé en courant... Mais c'était trop tard. Ils se sont glissés entre les voitures et enfuis.

— Des amis à toi, fit Hank en se relevant péniblement.

— Desales ?

— Naturellement ! Desales... Son copain et lui m'ont prié de ne pas te revoir. S'ils m'en avaient laissé le temps, je leur aurais dit que c'était bien mon intention.

— Hank, tu ne peux pas faire une chose pareille !

Il se mit sur pied. Tout tournait autour de lui et le sol

se dérobait. Il dut se retenir à Amy pour ne pas tomber.

— Reviens à l'hôtel, supplia-t-elle. Laisse-moi te soigner !

— Ils m'ont également dévalisé, fit Hank, amer. Je n'ai même plus l'argent qui me restait. Un type comme moi ne t'intéresse plus.

— Tu es tout ce que j'aime ! Tout ce que je désire !

— Désolé, mais je rentre à mon hôtel.

— Alors je viens avec toi.

Hank se dirigea en vacillant vers sa voiture. Le ventre lui faisait atrocement mal... Beaucoup plus mal encore depuis qu'il était debout.

— Etes-vous sûr d'être assez bien pour conduire, Mr. Ireland ? demanda le gardien qui les suivait.

— Sûr ! Je me sens parfaitement bien ! J'ai encaissé des coups autrement sérieux que ceux-là !

Amy se glissa dans la voiture à côté de lui.

Il conduisit en silence. Le bruit de la circulation lui semblait anormalement fort... Il résonnait péniblement dans sa tête... Il la secoua à plusieurs reprises pour faire cesser ce bourdonnement.

Il regarda Amy du coin de l'œil. Un rictus lui creusait la bouche et il dit d'une voix amère :

— Nous pourrions continuer à rouler... Nous pourrions aller aussi loin que possible... Nous pourrions vendre la voiture, là où nous arriverions, et repartir à zéro...

Et il attendit sa réponse, le regard chargé d'amertume, sachant qu'elle refuserait.

— Ta voiture n'est plus à toi, ne l'oublie pas.

— Je crois que même Ethel m'autoriserait à la vendre, si elle savait dans quelle situation je me trouve.

— Crois-tu ?

— Bon, eh bien je la lui volerais.

— Je te croyais trop « saint » pour voler.

Ce n'était pas possible que les trompes des autos fassent un bruit pareil ! Pendant un instant, Hank eut peur de perdre connaissance. Il s'agrippa si fort au volant que les jointures de ses mains blanchirent.

— Ecoute-moi, Hank ! Je te supplie de m'écouter ! Il

nous faut de l'argent... A toi et à moi.... C'est la seule façon, pour deux êtres comme nous, de vivre ensemble ! Nous avons tout le monde contre nous, mais avec de l'argent nous pourrons nous procurer tout ce que nous désirons et les gens nous laisseront tranquilles. Avec une somme suffisante, tu pourras réaliser tes rêves... Sans argent, nous n'avons pas la moindre chance de nous en tirer !

Hank secoua la tête. Aussitôt la douleur se réveilla.

— Inutile de recommencer à me parler de cette histoire Nesmith. Je ne t'écouterai même pas. Je désire t'avoir auprès de moi, Amy... Je le désire plus que tout au monde... Mais j'aimerais mieux ne jamais te revoir que de commettre un vol ! Je n'ai pas l'intention de finir mes jours en prison. Je veux rester libre... Je veux vivre avec toi, et non pas enfermé dans une cellule, et dans l'impossibilité de te rejoindre. Pour moi c'est ce qui peut arriver de pire à un être humain ! J'ai trop besoin de toi, de ta présence... Je deviendrais fou en prison... Et c'est là qu'on finit quand on vole...

— Tous ne se font pas prendre ! Un certain nombre, oui, mais beaucoup s'échappent. Ça vaut la peine de risquer le coup...

— Tu parles comme George ! Tu as vécu si longtemps à ses côtés, que tu penses comme lui. Tu ferais mieux de retourner auprès de lui.

— C'est ce que je ferai, si tu refuses de m'aider.

— Alors, ma petite, bonne chance ! Et fais d'heureux rêves dans ta cellule !

— Il me faut cet argent ! Si tu refuses de m'aider, George, lui, ne refusera pas...

— Change de disque, ma petite. Tu m'as déjà dit ça.

— Il me faut cet argent ! Je t'ai ruiné... J'ai brisé ta carrière... Il me faut cet argent pour te donner les choses que tu aurais eues si je n'étais pas entrée dans ta vie !

— Cesse de parler ainsi... Tu es complètement folle !

— Non, je ne suis pas folle ! Crois-moi... la chose est aisément réalisable ! Nous aurons de l'argent et nous pourrons partir au loin. Et personne ne nous soupçonnera...

— Que tu es stupide, ma pauvre petite ! Tu as si long-

temps prêté l'oreille aux divagations de George que tu es incapable de penser par toi-même... Tu es la première personne qu'on soupçonnera !

— Pourquoi ?

— Parce que tu t'enfuiras... Et dès que le vol sera découvert, toute la police des Etats sera sur tes traces...

— Mais non ! J'ai souvent dit à Nesmith que je pourrais très bien partir un jour sans le prévenir. Il m'a suppliée de n'en rien faire...

— Ne me parle pas de ta vie de chienne amoureuse, s'il te plaît...

— ... mais je lui ai répondu que je partirai, comme ça, un soir, et que je ne reviendrai pas.

— Bon ! Il n'imaginerait rien si tu partais et qu'il ne lui manque rien. Mais, ma petite, lorsqu'on dérobe à un homme des milliers de dollars, il suspecte n'importe qui, et spécialement la petite grue avec laquelle il a couché dans l'arrière-magasin.

— Il ne m'a jamais touchée !

Hank, sans répondre, parqua sa voiture dans le garage de l'hôtel du Commerce. Puis il regarda Amy.

— Je suis terriblement las, petite... J'ai mal partout ! Et je ne veux plus entendre parler de tes curieux projets.

— Tu ne te débarrasseras pas de moi ainsi.... Je ne te quitterai pas !

— Tu confonds tout ! Je ne veux pas me débarrasser de toi... Je t'aime toujours, mais je suis las et dégoûté de tes idées de cambriolage. Je suis prêt à te reprendre, lorsque tu auras retrouvé ton bon sens.

— Retrouver mon bon sens ? Ça veut dire retourner comme serveuse dans un restaurant miteux ?...

— Je t'ai dit que je prendrais soin de toi...

— Comment ? Que te reste-t-il ? Comment feras-tu pour te débrouiller ?

— Donne-moi une chance... Laisse-moi essayer de retrouver du travail.... Laisse-moi chercher !

Il sortit de la voiture, s'appuyant à la portière pour s'aider.

— Ecoute, Amy, voilà ce que j'ai décidé ! J'ai payé la

chambre, dans cet hôtel, jusqu'à lundi. C'est après-demain... Après, je partirai. Je ne sais pas encore où j'irai. Je suis prêt à t'emmener, mais pas avant que tu aies cessé de penser comme George... de parler comme George...

« Je me sens trop mal pour discuter davantage... Je n'en ai d'ailleurs aucune envie ! Je ne pourrais que te faire de la peine. Il te reste aujourd'hui et tout demain pour réfléchir, Amy. Si tu veux de moi, tel que je suis maintenant, viens me rejoindre avant lundi.

— Tu bluffes !

— Crois-tu ? Ou penses-tu parler à George Miller ? Ne nous confonds pas, je t'en prie ! J'ai le cœur en compote, ma petite, aussi bien que la figure... J'espère que d'ici lundi tu comprendras que nous pouvons aller droit au paradis... ou droit en enfer ! Je prie le ciel que tu voies les choses comme moi, car je ne sais pas ce que je ferais sans toi... mais je ne te reprendrai qu'à cette condition.

Puis elle se mit à rire.

Amy sortit de la voiture. Elle resta là, les mains aux hanches, le menton levé, l'œil moqueur.

— Très bien, Hank. Je retourne à mon hôtel. Tu connais le numéro de ma chambre. Si tu veux me voir, tu m'y trouveras. J'y serai tout le reste de la journée. Je suis sûre que je te manquerai, et je suis sûre que tu finiras par voir les choses comme moi... Tu m'as donné deux jours ? Je suis plus sûre de moi que ça ! Je te donne jusqu'à sept heures ce soir... Si d'ici là tu ne m'as pas téléphoné, je retournerai auprès de George.

Il la regarda. Elle semblait se moquer de lui. Il nota le défi dans son regard, sa volonté arrogante élevée contre la sienne. Les bruits de la rue pénétraient dans le garage et résonnaient douloureusement dans sa tête. Un instant Amy fut environnée de brouillard, puis le brouillard se dissipa et il la vit distinctement.

— Amy, tu ne peux pas faire ça !

Elle rit de nouveau.

— Oh, je ne suis pas inquiète, chéri ! Tu verras bientôt les choses comme moi... Et tu viendras... avant sept heures !

CHAPITRE XVII

PRIS AU PIÈGE

Les gens regardèrent Hank d'un air surpris, tandis qu'il traversait le hall de l'hôtel du Commerce.

Mais personne ne lui adressa la parole et tout le monde s'écarta pour le laisser passer. Il devinait bien ce que son aspect pouvait avoir de surprenant. Il avait le visage en compote et du sang sur ses vêtements déchirés, et il n'aurait été nullement surpris si quelqu'un avait appelé un agent.

Mais rien de tout cela ne le préoccupait, ni les gens, ni les agents, ni son apparence. Il n'avait qu'une crainte, s'évanouir. La pièce tournait autour de lui et le bruit de la rue le poursuivait jusque dans le hall.

Dans l'ascenseur, il s'appuya contre la paroi et ferma les yeux. Ça allait mieux. Le liftier dut lui dire à deux reprises qu'il était arrivé au huitième étage. Hank quitta l'ascenseur en se disant qu'une fois arrivé dans sa chambre tout irait bien, parfaitement bien.

Le père d'Ethel était là qui l'attendait. Les vêtements fripés, pas plus soigné que d'habitude et ayant de nouveau, ou encore, besoin de se faire couper les cheveux. Il se leva, en attendant Hank ouvrir la porte.

Hank étouffa un gémissement. Il ne savait où prendre la force de discuter avec Payson. S'il lui était resté la moindre force, il aurait couru après Amy. Il l'aurait rattrapée avant qu'elle sorte du garage, puis il l'aurait amenée dans sa chambre et battue jusqu'à ce qu'elle se sorte ses absurdes idées de la tête. Mais il était à bout de forces. Tout ce qu'il désirait, c'était s'étendre dans une baignoire pleine d'eau chaude, pour laver tout ce sang et atténuer un peu la douleur de tous ses membres.

Justin Payson, debout au milieu de la pièce, le regardait, stupéfié.

— Seigneur, Hank ! Vous avez eu un accident ?

— Ouais. Je me suis cogné dans une sale histoire.

— Je sais, Hank, fit Payson en s'approchant de lui. On m'a dit, chez Thompson, que vous ne faisiez plus partie de la maison. Et Ethel m'a appris que vous lui avez demandé de divorcer.

Hank se laissa lourdement tomber sur son lit.

— Je me sens affreusement mal, dit-il. Si vous venez me faire un sermon, laissez tomber.

— Non, je ne suis pas venu vous infliger un sermon. Je suis venu simplement en espérant que puisque vous avez décidé de vous séparer d'Ethel, il pourrait peut-être sortir du bien de ce malheur. Nous pourrions partir tous les deux et nous rendre acquéreurs de *l'Etoile de Winona*...

Hank se mit à rire. Et une fois parti, il crut qu'il ne pourrait jamais s'arrêter.

Payson restait debout au milieu de la pièce, petit bonhomme fatigué qui l'observait attentivement.

Hank parvint à se redresser.

— Pas de journal non plus, dit-il. Je suis ruiné ! Il ne me reste plus de quoi vous offrir une tasse de café... Je ne pourrais même pas me servir du téléphone, s'il faut mettre un cent dans l'appareil.

— Hank, au nom du ciel, pourquoi avez-vous brisé votre vie ainsi ?

Hank eut un rire amer.

— Parce que je suis tombé amoureux d'une femme de rien. Comprenez-vous ? Je la voulais ! Je la voulais à tout prix. N'importe quel homme pouvait l'avoir pour rien, mais moi j'ai payé le prix fort !

— Vous n'êtes plus le garçon que je connaissais...

— Voilà ce que l'amour fait de nous ! Avez-vous déjà essayé ? Vous devriez. C'est plus fort que le whisky ! Et plus rapide ! Cela vous conduit en enfer en un rien de temps et vous ne risquez pas la cirrhose du foie !

— Hank, redevenez vous-même ! Sortez-vous de là ! Qu'essayez-vous de faire ?

— De trouver le bonheur... De découvrir pour quelle

raison je me lève tous les matins. Et je croyais avoir trouvé.

— On n'obtient pas le bonheur en faisant le malheur de quelqu'un d'autre, mon fils. On ne peut pas voler un autre homme et trouver le bonheur. Ce n'est pas en lui volant sa femme...

— Ils n'avaient rien en commun. Du moins, c'est ce que je pensais, fit Hank.

— Peu importe ! S'ils se séparent, qu'ils le fassent de leur propre gré. S'ils sont réellement malheureux ensemble, ils se sépareront, vous n'y serez pour rien. Mais aussi longtemps qu'ils sont mariés, leur malheur ou leur bonheur les concernent. Ce que vous essayez de faire, c'est de briser quelque chose qui vous gêne.

— C'est bon ! C'est bon ! De toute façon, tout est fini...

Payson le regarda, l'air surpris.

— La société a fait des lois pour se protéger, reprit-il. Je ne sais pas ce qu'il faut penser des mariages mornes, ternes ou malheureux. Mais ils sont sanctionnés et protégés par la loi. Vous vous élevez contre les gens qui ont fait ces lois. Ils vous rattraperont au tournant. Tôt ou tard, ils vous retrouveront, d'une façon ou d'une autre. Je ne vous dis pas que le bon droit soit de leur côté, mais je vous supplie de ne pas lutter davantage ! Vous n'avez aucune chance de gagner et vous ne vous attirerez que du malheur.

La bouche ensanglantée de Hank se durcit.

— C'est là que vous avez tort ! Complètement tort ! Je l'aurai, elle... Cette femme que j'aime, la femme que Dieu me destinait ! Je le sais de façon certaine... je gagnerai ! Je ne sais pas encore ce que ça me coûtera, ni ce que j'aurai à combattre. Mais cette femme, je l'aurai, je vous le dis ! Elle sera mienne !

Des heures semblaient avoir passé lorsque Hank se retrouva enfin seul. Il était content que Payson soit parti. Il ne restait plus rien de leurs rêves passés. Le château en Espagne s'était écroulé. Et Payson en voulait forcément à Hank de traiter Ethel comme il le faisait. Cependant

Hank ne regrettait pas la visite de son beau-père, car le père d'Ethel avait mis les choses au clair.

Tout le monde estimait que Hank était dans son tort de vouloir Amy comme il la voulait.

Bon ! Admettons ! Il avait tort ! Mais il l'aurait quand même... Rien d'autre ne l'attirait spécialement et il aimait Amy. Cet amour brûlait en lui comme une fournaise, ronflait comme une tempête. C'était autre chose que de s'efforcer de mériter l'estime de son voisin.

Il la voulait absolument ! Or le monde ne lui permettait pas de l'avoir de façon honnête...

Il s'était montré honnête avec tout le monde, mais on lui avait retiré le travail qui lui aurait permis de la faire vivre.

On l'avait empêché, par tous les moyens, d'arriver à ses fins par des moyens honnêtes.

Il restait un autre moyen, celui qu'employait un George Miller. Prendre ce que l'on désirait, honnêtement ou malhonnêtement.

Il y avait cette chose qu'Amy désirait faire... Ce cambriolage... Juste une fois... Une seule fois... Et ensuite elle serait à lui !

Ils s'enfuiraient... Il faudrait fuir, toujours et encore... Il ne se faisait aucune illusion à ce sujet, mais elle serait à lui ! Même s'ils devaient passer le reste de leur vie à fuir...

Il était horriblement fatigué, tout le corps lui faisait mal, et cependant il eut encore la force de rire. Il cédait... Il la revoyait telle qu'elle lui était apparue au garage, lui disant qu'il la regretterait, qu'il l'appellerait avant sept heures... Eh bien, il allait lui téléphoner ! Et tout de suite !

Si seulement il n'y avait pas si loin de son lit au téléphone ! Il fit un effort, s'assit au bord de son lit. La chambre se mit à tourner... Tout se brouilla... Il se sentit soudain beaucoup plus mal qu'au moment où ses assaillants l'avaient frappé.

Il se leva. Bon Dieu, il n'y avait que trois pas, du lit

au téléphone. Quelle joie aurait Amy à entendre sa voix, à l'entendre dire qu'il était prêt à entrer dans ses vues !

Il fit un premier pas... Le plancher se dérobait sous ses pas et il ne savait où poser les pieds. Il tomba d'un coup, le visage en avant, mais il avait déjà perdu connaissance lorsqu'il toucha le sol.

Il gisait là depuis moins d'une minute, lorsque le téléphone sonna.

Hank n'entendit rien. Le téléphone sonna une vingtaine de fois et il n'entendit absolument rien... Il sonna tout l'après-midi... A sept heures vingt, il cessa de sonner.

Pendant ce temps, Hank ronflait. Il s'était retourné sur le dos et il ronflait. C'était un endroit merveilleux pour y dormir. Il dormit ainsi toute la nuit... Le téléphone ne sonna plus... Rien ne vint troubler son sommeil. Le parquet lui offrait une couche si moelleuse ! Jamais il n'avait si bien dormi de sa vie !

CHAPITRE XVIII

REVIREMENT

Quelqu'un frappait au-dessus de sa tête.

Hank ouvrit les yeux. Il faisait grand jour. Amy ? Elle était retournée auprès de George... Il aurait dû l'appeler, hier soir, avant sept heures ! Et maintenant c'était le matin. Il s'était évanoui et il avait dormi toute la nuit sur le parquet. Et tandis qu'il dormait, Amy était retournée auprès de George.

Il se redressa. Les coups se firent de nouveau entendre... A la porte... Il se leva... Il était tout raidi, marchait avec peine, tout le corps lui faisait mal !

Il ouvrit la porte.

Amy, passant devant lui, pénétra dans la pièce.

Son visage était pâle et tendu. Ses yeux égarés. Elle se retourna et le regarda.

— Hank ! murmura-t-elle d'une voix défaite. Où étais-tu ? Qu'as-tu fait ?

— Je me suis évanoui, dit Hank en fermant la porte.

Elle courut à lui, se pressa contre lui. Elle effleura de ses doigts les traces de sang sur son visage, ce visage qu'il n'avait pas encore lavé.

— Je t'ai appelé au téléphone, tout l'après-midi... J'ai attendu jusqu'à sept heures... Et comme tu ne répondais pas, je suis devenue enragée ! Je te haïssais ! Je suis retournée auprès de George...

Hank la regarda, retenant son souffle.

— Le cambriolage ? Chez Nesmith ? La nuit dernière ?

Amy secoua la tête.

— C'était décidé... George et moi avions discuté le coup... Je n'étais retournée auprès de lui que pour ça... Puisque tu ne m'aimais plus, tout m'était égal ! Absolument égal ! Mes actes... leurs conséquences... Généralement je me méfiais des idées de George... Elles ne faisaient que nous enfoncer plus profondément dans les ennuis...

« Cette fois, je lui ai dit que j'étais d'accord pour le vol chez Nesmith... Ça aurait pu marcher... Mais quand je suis arrivée, George était déjà soûl. Je sais comme il est quand il a bu ! On ne peut pas lui faire confiance...

« Avec ça il tempêtait, se vantant qu'il t'apprendrait à lui voler sa femme. Je lui ai dit que j'étais partie de mon propre gré, que je ne l'avais jamais aimé et qu'il le savait bien. Il est devenu comme fou... Il menaçait de me tuer ! Je l'ai calmé, je lui ai juré que nous partirions ensemble, lui et moi, si le coup chez Nesmith réussissait.

« Et pendant ce temps, je continuais à l'enivrer. A peine vidait-il son verre que je l'emplissais à nouveau... Il faisait toute sorte de projets... Il a même décidé qu'après le vol, je continuerais à travailler chez Nesmith comme si de rien n'était. Ivre comme il l'était, il parvenait à être convaincant. George a toujours été formidable... en paroles. Il vous ferait croire à n'importe quoi.

« Mais au fond je savais que tu avais raison. Et j'ai compris pourquoi les plans de George échouaient toujours... Il n'imaginait jamais rien au delà de ses désirs immédiats, il n'établissait aucun plan de campagne. Peut-

etre qu'au fond de lui, il savait qu'il n'était bon qu'à parler, qu'il était incapable de réaliser quelque chose, qu'il se jouait la comédie, à lui comme aux autres.

« Et brusquement j'ai compris que nous ne pouvions pas commencer notre vie à deux par un vol.

« George devenait de plus en plus soûl... Ses yeux se noyaient, sa voix s'épaississait... Pendant ce temps, je réfléchissais. Je me voyais en uniforme dans une cellule de prison... Je comprenais ce que tu me disais d'un être enfermé loin de celui qu'il aime. J'ai compris que j'avais été stupide d'écouter les discours de George. Et j'ai compris que ce n'était pas par des actes malhonnêtes que j'obtiendrais ce que nous désirions tous les deux...

« George n'a pas tardé à oublier ses projets. Il ne parlait plus que de toi ! Il te haïssait ! Tu n'étais qu'un crétin, un empaillé... Si jamais tu lui tombais sous la main, il te tuerait... Je continuais à lui verser du whisky et à répondre *amen* à tout... Je n'ai jamais vu quelqu'un qui puisse boire autant sans tomber raide !

« Il m'a raconté comment il avait payé Desales et un autre type, un certain Tony, pour te passer à tabac... Je n'ai pas bronché !

« A deux heures, ce matin, nous sommes sortis en ville pour acheter de nouvelles bouteilles. Il ne restait plus une goutte d'alcool dans la maison. J'ai fait semblant d'être ivre, moi aussi, mais il savait que j'étais en meilleur état que lui et il m'a laissé conduire. Nous avons acheté du whisky, et tandis que nous revenions en ville, George me racontait comment il allait prendre ta place chez Thompson, et recevoir un bon salaire pour un bon poste. Le vieux Thompson, à ce qu'il disait, ne jure plus que par lui.

« Et moi je ne cessais de me répéter que j'étais heureuse de n'avoir rien tenté et de ne pas t'avoir entraîné dans un mauvais coup... George n'a pas eu la force d'ouvrir une nouvelle bouteille. Le mouvement de la voiture devait l'engourdir; il s'est endormi. Devant la maison, j'ai voulu le réveiller. Impossible ! Je suis entrée prendre mon sac et j'ai appelé un taxi.

« Je suis allée à mon hôtel... J'ai fait mes valises... Ce

matin, j'ai payé ma note, puis je suis venue ici. J'avais enfin compris... Compris que c'est toi qui as raison... Nous n'avons plus qu'une chose à faire. Partir d'ici !

— C'est hier que je te disais ça, fit Hank. Mais comment faire maintenant ? Je n'ai plus un sou !

— Tu as toujours la voiture d'Ethel. Le jugement n'est pas rendu. Tu as encore le droit de t'en servir. Partons... Allons aussi loin que nous pourrons... J'ai un peu d'argent, assez pour manger en route et payer l'essence. Quand nous arriverons dans un endroit qui nous plaît, nous y resterons... Je ne pense plus à des tas d'argent, Hank, je ne désire plus rien d'autre que toi...

— Mais réfléchis, Amy... Dans cette ville, je suis connu, j'y trouverai plus facilement du travail.... Laisse-moi le temps de chercher.

— Hank ! Tu ne m'as donc pas écoutée ? Tu n'as donc pas compris ? George est fou de rage ! Il menace de te tuer ! S'il ne buvait pas, il ne serait pas dangereux, mais il boit énormément. Et quand il boit, il devient comme fou...

« Et tu crois qu'il cessera de penser au cambriolage chez Nesmith ? Tu ne peux pas savoir comme il me traite. Comme quelque chose qui lui appartient... Comme une servante ! Il exige que je lui obéisse, que je sois prête à faire n'importe quoi, n'importe quand... Avec ça, il n'a pas cru une minute que je voulais divorcer. Il est persuadé que je n'en aurai pas le cran.

« Il ne nous laissera pas partir, Hank... Il veut que je l'aide à effectuer le vol chez Nesmith... Il te hait parce que tu m'as prise à lui ! Il nous faut fuir, Hank, nous cacher dans un endroit où personne ne nous retrouvera. Et là nous pourrons vivre, même avec un peu d'argent. Nous serons ensemble... Nous serons heureux ! Crois-moi, Hank, partons pendant qu'il est encore temps !

« Quand George se réveillera, il se mettra à ma recherche... Puis à ta recherche... Il mettra Desales et d'autres types dangereux à nos trousses... Je t'en supplie, donne-nous une chance !

— Nous ne pouvons pas nous enfuir ainsi, fit Hank. Il

nous faut affronter George, quoi qu'il ait dans la tête.

— D'accord, Hank, si c'était un homme normal, s'il ne buvait pas ! Mais je le connais... Il ne dessoûlera pas tant qu'il ne nous aura pas retrouvés. Et quand il boit, je te le dis, il est comme fou !

— Je ne veux pas m'enfuir comme ça...

— Hier tu le voulais ! Aujourd'hui c'est moi qui te supplie de m'emmener ! J'ai renoncé à tout, Hank, juste pour être avec toi... Je ne demande plus qu'une chose, vivre avec toi, mais je ne veux plus d'histoires, et c'est ce qui nous arrivera si nous ne partons pas ! Pas pour longtemps, peut-être... Juste assez longtemps pour que George comprenne que je suis bien décidée à le quitter... Il se refera une vie, et s'il obtient de te remplacer chez Thompson, tout ira bien ! Il oubliera et nous pourrons enfin être heureux tous les deux...

En moins d'une heure, ils étaient prêts à partir.

Hank s'arrêta à une station-service, fit le plein d'essence et ils sortirent de la ville. Amy se rapprocha et posa la tête sur l'épaule de Hank.

— Dieu ! dit-elle. Qu'il fait bon ! J'ai rêvé toute ma vie d'un moment pareil... Et je l'attendais... Faisais-tu aussi des rêves, Hank ? Imaginais-tu quelque chose qui ne venait jamais ? Vois-tu, c'est ça que je voulais, être avec quelqu'un que j'aime. Ne plus me sentir traquée, poursuivie, ne plus me tracasser pour de l'argent...

— Et tu trouves que nous ne sommes pas poursuivis ? Que nous n'avons pas de soucis d'argent ? demanda Hank en riant.

— Non. Ni maintenant, ni jamais... Hier, j'étais malade, possédée d'une espèce de fièvre, comme si je passais par une crise. Et la fièvre est montée, montée, se dévorant elle-même... Mais c'est fini, maintenant, Hank ! Pendant tout l'après-midi, hier, pendant que je t'appelais vainement au téléphone, puis plus tard, lorsque je suis allée retrouver George, c'était cette fièvre qui me faisait agir... Ce terrible besoin d'argent, presque aussi fort que mon besoin de toi !

« Et tandis que George me parlait, j'ai commencé

d'aller mieux. J'ai compris que c'était toi que je voulais, que tout l'argent du monde ne pourrait jamais te remplacer ! Et j'ai compris qu'il fallait que je te revienne, même si nous ne devions jamais posséder un sou... Je suis tellement heureuse que tu n'aies pas répondu au téléphone, Hank. Dieu soit loué ! Pense, quelle chose affreuse ! Nous aurions perdu pour toujours la chance d'être heureux, et de mériter de l'être !

Hank se rappela comment il s'était levé, et avec quel effort, la nuit précédente, pour s'approcher du téléphone. Oui, il avait bien failli appeler Amy. Et que se serait-il passé s'il l'avait appelée ? Où seraient-ils maintenant ?

Il frissonna...

CHAPITRE XIX

LUNE DE MIEL

Hank conduisait, son bras passé autour des épaules d'Amy. Elle dormait, la tête appuyée contre lui... L'après-midi du dimanche tirait à sa fin... Le ciel était d'un orange vif... Il était presque l'heure du dîner et la circulation se faisait moins intense.

Des placards publicitaires vantant les mérites de pneus, de boissons variées, de restaurants et d'hôtels se multiplièrent et Hank comprit qu'ils approchaient d'une ville.

Il lâcha doucement Amy, se redressa sur son siège, prit le volant d'une main plus ferme.

Il consulta le poteau indicateur : « Winona. Vingt-cinq mille âmes au recensement de 1940. Chef-lieu du comté de Winona. La ville de Winona vous souhaite la bienvenue. »

Il ne put s'empêcher de rire.

Le bruit de ce rire réveilla Amy. Elle se secoua, battit des cils, remit un peu d'ordre dans sa toilette.

— Qu'y a-t-il chéri ? Pourquoi ris-tu ?

— C'est Winona, dit-il.

— Et alors ?

— C'est une petite ville... Un chef-lieu de comté. Ils ont un journal, ici, un hebdomadaire que le vieux Payson aurait tant voulu acheter. Ça te plairait de vivre ici ?

— Avec toi ?

— N'est-ce pas pour ça que nous sommes partis ?

— J'adorerais ça ! Qu'est-ce qu'on fait ? Où est-ce qu'on s'installe ?

— Faisons le tour de la ville, et cherchons un bungalow à louer. On trouve toujours des maisons à louer le dimanche... Nous allons nous installer comme de vrais bourgeois !

Le cottage était meublé, le loyer de soixante dollars par mois. Hank signa un chèque sur son compte en banque, le compte en banque qu'il avait déjà viré au nom d'Ethel. Si Ethel protestait, cela prendrait du temps, et il ne lui fallait que cela, du temps.

Demain, il chercherait du travail. Ce soir il n'y avait rien qu'eux deux, Hank et Amy. La jeune femme inspecta le bungalow, ouvrant les fenêtres, tapotant les coussins du divan, dans le living-room.

— J'ai vécu déjà dans bien des maisons, Hank, dit-elle en riant, et c'est la première qui me semble bien à moi. Et cependant nous n'y avons aucun droit ! Un chèque sans provision... Des gens pas mariés... Et je parie que nous sommes le couple le plus heureux de la ville.

— Peut-être annoncerons-nous bientôt notre mariage dans l'*Etoile de Winona ?* dit Hank en la prenant dans ses bras.

Le propriétaire de la maison de commerce en gros de Winona fut visiblement impressionné par les références de la compagnie Thompson. Il n'avait pas de secteur libre, en ce moment, qu'il pût céder à Hank, mais si celui-ci désirait entrer dans les bureaux, en attendant...

C'était le lundi matin et déjà Hank avait une situation !

Lorsqu'il rentra de son travail, à cinq heures, le dîner était prêt. Amy y avait veillé, mais elle était si jolie à voir qu'ils ne se mirent pas à table avant sept heures.

Cette nuit-là, ils restèrent longtemps étendus l'un près de l'autre, sans parler.

— Hank ?

— Hmmm ?

— Si nous avions un bébé, qu'est-ce que ce serait ? Un garçon ou une fille ?

— Ma foi, c'est difficile à dire... Qu'est-ce que tu préférerais.?

— Moi j'aimerais un garçon... J'aimerais qu'il te ressemble. Et qu'il devienne, en grandissant, juste comme toi !

— Les filles, c'est bien gentil, aussi... Une fille comme toi !

— Non, c'est trop dur d'être une femme... Je ne veux pas de fille !... Je serais navrée d'en avoir une ! Les garçons, c'est différent... Ils savent mieux se défendre !

— Peut-être que nous n'en aurons pas ?

— Si ! fit Amy en se blotissant tout contre lui. Je veux un enfant de toi... Même si c'est une fille ! Je veux le sentir au-dedans de moi... Sentir que j'ai quelque chose de toi qui grandit en moi... Ce sera merveilleux ! Toi et moi, et un petit enfant qui grandira en moi...

Le propriétaire de l'épicerie générale se pencha sur son comptoir et leur sourit.

— Vous êtes les nouveaux locataires, hein ?

— Oui.

— Vous venez de vous installer à Sutter Cottage, à Lynne Street, pas vrai ?

— Oui.

— Et vous travaillez pour le vieux John Meffert, de la maison d'exportation ?

— C'est exact.

— Un jeune couple comme vous a besoin de manger beaucoup. Les amoureux doivent bien se nourrir, quoi qu'en disent les poètes, et un garçon qui rentre chez lui après avoir travaillé toute la journée a besoin de faire un solide repas. Aussi je vous ai ouvert un compte. Faites le tour de mon magasin et choisissez tout ce qui vous fait plaisir. J'ai déjà inscrit votre nom dans mon livre de

comptes. La plupart des types bien de la ville se servent chez moi.

Un des collègues de Hank lui avait parlé des Chutes de Winona et le mercredi soir, après le dîner, Hank et Amy s'y rendirent pour se baigner.

Ils roulèrent pendant dix kilomètres environ. Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent et les bords de la rivière étaient presque déserts. L'eau était si pure qu'on pouvait voir briller le sable argenté du fond, et elle était terriblement froide ! Hank et Amy nagèrent côte à côte, laissant le courant les emporter loin du pavillon illuminé...

— Le courant est très fort ! lui cria quelqu'un de la rive. Ne vous laissez pas entraîner trop loin !

Hank leur cria en réponse que tout allait bien. Ils se dirigèrent en nageant vers la rive, se tinrent un moment debout sur le sable du bord, puis Amy, mettant ses bras autour du cou de Hank, l'enserra de ses jambes.

Elle se mit à l'embrasser, refusant de le lâcher. Finalement, il sentit qu'elle tremblait de froid.

— Allons, viens, dit-il. Rentrons... Nous ferons mieux que cela au lit, et il y fera plus chaud !

Ils se remirent à nager, contre le courant, cette fois. Hank entendait Amy haleter derrière lui et claquer des dents.

Le courant était plus fort qu'il ne le croyait. Amy n'était plus derrière lui... Il fit du sur place, la cherchant dans l'obscurité.

— Amy !

Elle le rattrapa, s'accrocha à son épaule, de toutes ses forces.

— C'est trop bête, dit-elle. Je n'y arrive pas... Le courant est trop fort... Et je crois que j'ai la crampe...

La peur saisit Hank, lui serra la gorge.

— Ce n'est pas loin, Amy... Tiens-toi à moi ! Ne fais aucun mouvement... N'essaie pas de nager... Tiens-toi, simplement... Je te ramènerai sans aucune peine !

Hank commença à nager sur le côté pour être sûr qu'Amy ne lâcherait pas son épaule et garderait la tête hors de l'eau... Elle continuait à respirer très vite et à

claquer des dents... Les lumières du pavillon semblaient à des lieues de distance...

Et brusquement le courant diminua et ce ne fut plus un effort pour Hank de nager. Il eut envie de rire de joie. « Il suffit de lutter, se dit-il. Dans la vie comme dans l'eau ! »

Il aborda près du pavillon, prit Amy dans ses bras et courut vers sa voiture. Il aida Amy à passer ses vêtements et l'enveloppa dans la couverture de l'auto. Elle s'étendit, la tête sur ses genoux... Il ferma les glaces de l'auto et rentra à cent à l'heure.

Amy cessa bientôt de claquer des dents. Elle massa sa jambe pour dissiper la crampe et avec un soupir de contentement, se blottit tout contre Hank.

— Je me demande si Dieu me permettrait d'être toujours aussi heureuse que je le suis en ce moment, si je lui promettais d'être bonne et sage pendant le reste de ma vie...

On était au vendredi soir. Hank était étendu sur le divan. Amy arriva de la cuisine. Ses mains étaient roses d'avoir trempé dans l'eau chaude.

Hank lui tendit les bras.

Elle vint s'asseoir tout près de lui.

— J'allais t'appeler pour essuyer la vaisselle, dit-elle, mais j'ai décidé d'attendre, pour cela, que notre lune de miel soit terminée.

— A ce moment-là, je serai trop vieux pour essuyer la vaisselle.

— Alors je ne m'en plaindrai pas.

— J'avais d'ailleurs l'intention de venir t'aider. Mais tu m'as tué, avant le dîner, et j'étais trop fatigué pour me lever.

— Déjà des plaintes ?

— Rassure-toi, fit Hank. Je ne serai jamais trop fatigué pour ce à quoi tu penses.

— Et comment sais-tu à quoi je pense ?

— Ce n'est pas très difficile de deviner de quoi tu as envie.

— Tu serais surpris d'apprendre combien j'avais envie de peu de choses avant de te connaître.

— C'est ce que toutes les femmes disent à tous les hommes.

— Alors beaucoup de femmes disent la vérité. Je ne me charge pas de t'expliquer la chose, mais je sais qu'il existe pour chaque femme sur terre un homme qui lui est destiné. Il peut tout faire avec elle. Elle n'a aucune défense contre lui, et elle ne désire pas en avoir. C'est ainsi entre toi et moi.

— Quel beau discours !

— Pas si beau que ça puisque tu restes couché là... Puisque tu ne m'emportes pas dans tes bras vers notre lit!

— Mais mon petit ! Il me semble que nous en venons...

— Déjà fatigué de moi ?

— De toi, non ! Mais fatigué, oui ! Sais-tu quoi ? J'irai volontiers au lit... si tu me portes.

Amy se prit à rire et enfouit son visage contre le cou de Hank, en le mordillant doucement. Il se débattit, mais elle le mordit de plus belle. Il sentait ses petites dents pénétrer dans sa chair. Il la repoussa. Elle revint à la charge, les bras noués à son cou. Ils tombèrent du divan, atterrirent rudement sur le parquet.

Le bruit de leur chute faillit les empêcher d'entendre le premier coup de sonnette.

Un instant ils restèrent assis sur le parquet, à se regarder, le sourcil froncé.

— Qui peut venir à cette heure ? fit Hank. Crois-tu que ce soit au sujet du chèque ?

Amy se leva, lissa sa robe, Hank se redressa et se dirigea vers la porte.

Un second coup de sonnette retentit, impératif et impatient.

— Ça va, dit Hank. On vient.

Amy le suivait. Elle était à ses côtés lorsqu'il ouvrit la porte.

Il l'entendit pousser une exclamation, le saisir par le bras, comme si elle essayait de l'entraîner en arrière. Devant lui se dressait George. Il ricanait...

CHAPITRE XX

POINT FINAL

— Puis-je entrer ? demanda George.

— Non, fit Amy.

George entra, regarda autour de lui. Il avait l'air mal assuré sur ses jambes, le visage hagard. Il puait le whisky.

— Quel charmant petit nid ! fit-il, ironique.

— Comment nous as-tu retrouvés ? demanda Amy.

— Oh, Desales opère des miracles. Je savais depuis ce matin où vous étiez, mais j'ai attendu jusqu'à ce soir, parce que je voulais voir ton amoureux avant de t'emmener.

— M'emmener ? fit Amy en essayant de rire. Je t'ai déjà dit, George, que je te quittais pour de bon ! Je demande le divorce... Hank et moi, allons nous marier.

— Mais que c'est gentil ! Vraiment trop touchant ! Hank et toi allez vous marier ? Seulement voilà, ma petite, il se trouve que tu es mariée avec moi... Et je ne vais pas te céder à cette espèce de foireux, à ce bon-à-rien !

— Nous sommes ici chez nous, dit Hank d'une voix rauque. Et nous avons l'intention d'y rester, George. Dites ce que vous avez à dire et allez-vous-en...

— Ta gueule ! Je te parlerai quand j'en aurai envie, fit George en avançant dans la pièce. Habille-toi, Amy. Je t'emmène.

— Sors d'ici, George ! Ta présence ici n'a aucun sens, elle ne sert à rien. Je t'ai quitté pour de bon, et j'ai demandé le divorce.

— Tu te mets le doigt dans l'œil, ma chatte. Je ne veux pas de divorce. C'est toi que je veux, ma petite putain.

— Sortez d'ici, George, dit Hank. Si nous ne sommes pas encore mariés, nous le serons bientôt.

George se retourna d'un bond. Son visage était livide.

— Je t'ai dit de la boucler.

— Que ça vous plaise ou non, je suis ici chez moi... Nous vivons ensemble, Amy et moi, et nous sommes bien décidés à continuer !

— Vraiment, don Juan ? Comme c'est touchant ! Et combien de temps croyez-vous que vous tiendriez si j'allais parler à votre nouveau patron ? Un type qui a été foutu dehors et qui vit avec une femme mariée à un autre... Combien de temps pensez-vous que vous fileriez le parfait amour, tous les deux ?

Hank regarda George et une immense fatigue l'envahit. Que lui avait donc dit Justin Payson de l'inutilité de lutter pour quelque chose qui ne vous appartient pas ? Tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, on vous rattrape au tournant... Et vous perdez toujours !

— Ecoute-moi, George ! s'exclama Amy. Toi et moi n'avons jamais été heureux ensemble, ce n'est pas moi que tu regrettes ! Hank et moi sommes heureux... Laisse-nous l'être ! Puisque tu as obtenu le poste de Hank chez Thompson, tu vas gagner un tas d'argent ! Tu paieras tes dettes et tu pourras vivre comme tu l'aimes...

— Un poste ? ricana George. Quel poste ? Tu t'imagines que je travaille encore pour cet imbécile de Thompson ? Une bande de foireux et de crétins dans le genre d'Ireland ?

Amy le regarda et demanda très bas :

— Ils t'ont saqué ?

— Bon ! Et après ? C'est pas le travail qui manque... Ton amoureux à la manque en a bien trouvé, du travail ! J'en trouverai aussi...

— Ils t'ont saqué parce que tu buvais ? demanda encore Amy.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? J'ai pas besoin d'eux ! Je ne suis pas venu ici pour parler de ça. Je suis venu te chercher, ma petite. Tu vas rentrer avec moi...

— Je ne rentrerai pas, George !

— Ça t'est égal que je raconte à tout le monde qu'Ireland et toi vous n'êtes mêmes pas mariés ?

— Ça m'est égal, George ! Hank et moi ne nous quitte-

rons pas... Si nous devons partir de cette ville, nous irons dans une autre. Tant que nous sommes ensemble...

— Que c'est touchant ! fit George, la voix traînante. Il sait qui tu es ? Les choses que tu as faites ? Tu lui a raconté comment nous avons fait chanter cet imbécile, à Macon... un honnête imbécile dans le même genre que lui...

— Assez ! fit Amy. Quoi que j'aie fait, c'était pour te sortir d'embarras. Toutes les sales choses que j'ai faites, je les ai faites pour toi.

— Pour moi ? Laisse-moi rire ! Pour de l'argent, oui ! C'est la seule chose qui t'ait jamais fait agir. Et c'est pour ça que tu vas rentrer avec moi. Parce que cette fois, nous aurons enfin de l'argent... Beaucoup d'argent !

— J'ai enfin obtenu de la vie tout ce que je voulais, George. Mets-toi bien ça dans la tête.

George s'élança sur elle. Il leva la main pour la frapper.

Hank l'attrapa par le bras et le tira en arrière. George se cogna à l'angle du divan. Il perdit l'équilibre, s'assit brusquement, puis il contempla Hank, la bouche ouverte.

— Moi je vais vous le dire, ce qu'elle est, fit-il. Et quand vous m'aurez entendu vous ne voudrez plus d'elle... Vous êtes trop honnête ! Un vrai petit saint ! Non, vous ne voudrez plus d'elle !

Hank fit un pas en avant. Ses mains tremblaient. Il les serra l'une contre l'autre, sentant la sueur jaillir de ses paumes.

— Je refuse de vous écouter. Allez-vous-en...

George se mit à rire.

— Vous ne voulez pas que je vous raconte l'histoire du capitaine aviateur qu'elle rencontra dans un train ? Il tomba amoureux d'Amy et moi, je...

Hank s'élança. George se leva d'un bond, et l'attendit, jambes écartées.

— Hank ! cria Amy, courant vers lui, se suspendant à son bras. Non, ne te bats pas avec lui ! Il va m'écouter... Il va partir...

— Mais comment donc ! fit George en ricanant. Sûr

que je vais partir... Mais avec toi ! Va chercher tes affaires, cria-t-il soudain d'une voix furieuse. Je suis dans les dettes jusqu'au cou. Des dettes que tu m'as aidé à faire. Je n'ai plus de travail et il faut que je paie ce que je dois... Il n'y a qu'un moyen, ma petite. Que tu rentres avec moi et — puisque tu en as parlé à cet imbécile, je peux bien le dire devant lui — que nous reprenions sérieusement cette histoire Nesmith...

— Je ne reviendrai jamais auprès de toi, George.

— Tu vas me suivre ! Tu connais le moyen d'entrer dans le magasin la nuit... Tu connais le système d'alarme... La combinaison du coffre... Je ne vais pas perdre la chance de trouver enfin la grosse somme que j'ai toujours cherchée. Tu vas me suivre ! Tu es toujours ma femme et tu vas m'obéir.

— Non, George.

— Inutile de discuter avec lui, Amy, fit Hank en l'écartant doucement. Il ne comprend pas. Il va partir parce que je vais le flanquer dehors. Et le flanquer dehors d'une façon qui lui ôtera l'envie de revenir...

— Bravo, fit George, railleur. Voilà qui est parler en homme. Vas-y, imbécile ! Imbécile qui vole les femmes des autres. C'est ce que j'attendais. Tu m'as volé ma putain de femme et moi je suis venu la chercher. Fais encore un pas, crétin, un seul...

Il plongea la main dans sa poche et en tira un revolver. Il lui fallut les deux mains pour lever le cran d'arrêt. Il ne quittait pas Hank des yeux.

— Tu es fait comme un rat, imbécile ! Le drame passionnel ! fit George en ricanant. Tu m'as pris ma femme. N'importe quel tribunal m'acquittera. Fais un seul pas et...

— Hank ! cria Amy.

— Il bluffe, dit Hank. Tu devrais le connaître, depuis le temps... Il est ivre et il bluffe. C'est un lâche et c'est pourquoi il est tombé si bas... Si c'était un homme capable de quoi que ce soit, il n'en serait pas où il est !

Hank avait fait un pas en avant tout en parlant. Il en fit un autre.

George passa le bout de sa langue sur ses lèvres desséchées. Il recula, agita le revolver.

— Reste où tu es, imbécile ! N'essaye pas de me toucher !

— Je ne vais pas seulement vous toucher, fit Hank. Je vais vous jeter dehors.

Hank avança. George le menaça d'une voix étranglée, releva le revolver.

Amy poussa un cri et donna une violente poussée contre l'épaule de Hank, Hank perdit l'équilibre, tandis que le revolver emplissait de son bruit assourdissant le living-room.

Pendant une minute qui sembla durer une éternité, un grand silence succéda aux coups de revolver. La fumée s'éleva en un nuage gris vers le plafond.

Hank bondit vers Amy... Il la regarda au visage... Un rauque gémissement monta de son ventre à ses lèvres... La face d'Amy n'était plus qu'une masse sanglante... La balle avait dû frapper entre les deux yeux...

Elle s'affaissait. Hank se baissa, la prit dans ses bras. Il ne pensait qu'à une chose, qu'il fallait au plus vite appeler un médecin. Il chercha George du regard... Il était là, le revolver à la main...

George lui aussi regardait Amy. Elle avait la tête rejetée en arrière, les cheveux flottants. Les bras et les jambes pendant mollement.

George agitait les lèvres sans pouvoir proférer un son. Il lui fallut un long moment pour comprendre ce qui était arrivé, ce qu'il avait fait.

— Elle est... morte ! dit-il enfin d'une voix tremblante.

Il baissa les yeux sur le revolver avec horreur. Ouvrant la main, il le laissa tomber sur le parquet. Puis avec un dernier regard à Amy, il tourna sur lui-même, fonça vers la porte et disparut dans l'obscurité.

Hank se dirigea lui aussi vers la porte, à la recherche d'un docteur. Puis ses pas se ralentirent. Il savait que tout était inutile. Il savait qu'Amy était morte. Il s'arrêta au milieu de la pièce, portant toujours le corps dans ses bras. Puis il regarda autour de lui.

Ils l'avaient eu. D'une façon ou d'une autre... Tôt ou tard... Il avait tenu le bonheur entre ses mains, mais il lui avait fallu briser les lois pour l'obtenir et on n'obtient pas le bonheur de cette façon-là.

Il regarda Amy et comprit brusquement qu'il avait obtenu ce qu'il désirait. La terrible ironie de cette pensée lui tordit les entrailles. Il s'était juré de l'avoir toute à lui, qu'elle serait pour toujours sienne... Complètement à lui... C'était ce qu'il voulait et c'était ce qu'il avait obtenu...

Il chancela à travers la pièce et s'assit sur une chaise, tenant le corps entre ses bras.

FIN

Pour paraître :

LE BEL AMOUR D'UNE INFIRMIÈRE

(YOUNG NURSE)

par SYLVIA ERSKINE

Roman traduit de l'américain par Claude Morraine

L'Imprimerie Moderne, Montrouge (Seine).
Dépôt légal : 1er trimestre 1954.
N° d'édition : 2.252. — N° d'impression : 2.632.
Imprimé en France.
COLLECTION MENSUELLE

250 fr. **Voulez-vous ?...** 250 fr.

Collection de Culture Pratique
dirigée par PIERRE BERNARD

Volumes parus :

VOULEZ-VOUS... RÉUSSIR DANS LA VIE ?
(Les secrets de votre bonheur personnel), par J. LEMARCHANT.

VOULEZ-VOUS... VOUS MARIER ?
(Comment se faire épouser), par Florence PICARD.

VOULEZ-VOUS... APPRENDRE L'AMOUR ?
Interdit aux moins de seize ans, (Les drames de l'ignorance).
par Gilbert LEMERLE.

VOULEZ-VOUS... DEVENIR UN AS ?
(Comment on acquiert de la personnalité), par J. LEMARCHANT.

VOULEZ-VOUS... FAIRE LA COUR ?
VOUS FAIRE FAIRE LA COUR ?
(L'art d'avoir du sex-appeal), par Florence PICARD.

VOULEZ-VOUS... RESTER JEUNE ?
(Comment garder la fraîcheur de vos vingt ans). Sous contrôle
médical, par J. LEMARCHANT.

VOULEZ-VOUS... ÊTRE BELLE ?
(On ne naît pas belle, on le devient), par Florence PICARD.

VOULEZ-VOUS... MAIGRIR ?
(Pour perdre cinq kilos par mois), par Florence PICARD.

ÉDITIONS FERENCZI, 9, rue Antoine-Chantin, Paris-XIVe

N.M.P.P.